



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

**FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES**



**FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES**

Anne-Sophie Ruest-Paquette
AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (éducation)
GRADE / DEGREE

Faculté d'éducation
FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

**Le poids des représentations sociales:
Les répercussions identitaires et sociales de mes expériences socioscolaires**

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Phyllis Dalley
DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Jonathan Bolduc

Nathalie Bélanger

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

**Le poids des représentations sociales :
les répercussions identitaires et sociales
de mes expériences socioscolaires**

Anne-Sophie Ruest-Paquette

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise en éducation

Faculté d'Éducation
Université d'Ottawa

©Anne-Sophie Ruest-Paquette, Ottawa, Canada, 2008



Library and
Archives Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-51852-6
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-51852-6

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

RÉSUMÉ

Ce voyage autonarratif fait état des répercussions identitaires et sociales de mes expériences à titre de cible d'intimidation à l'école élémentaire (1986 à 1994) et secondaire (1994 à 1999), lesquelles étaient imbriquées des représentations sociales de la beauté féminine et des orientations sexuelles alternatives. La théorie de l'expérience de Dewey (1947/1968) en est l'encre puisqu'elle englobe tous les éléments qui sont essentiels à ma recherche : l'interaction et l'environnement social qui assurent la production, le développement et la reproduction des représentations sociales et des normes socioculturelles, l'expérience, dans laquelle s'inscrit l'intimidation, et la continuité de l'expérience qui renvoie aux processus que constituent la socialisation et la construction identitaire. Mes données (documents personnels, souvenirs, entretiens) ont fait l'objet d'une analyse de discours et témoignent de la multitude et de la complexité des enjeux liés à l'intimidation. Elles me permettent également d'approfondir notre compréhension du concept des marginalités multiples (Misa, 2006).

REMERCIEMENTS

Je dois, en toute humilité, admettre qu'il m'aurait été impossible de compléter cette thèse sans l'appui de mes personnages de soutien. C'est donc avec reconnaissance que j'aimerais remercier...

...Tania, mon océanne bleue, qui voyage avec moi depuis cinq ans. Ta patience, ta tendresse, ta compassion et tes câlins de consolation m'ont aidée à plonger dans mes valises sans m'y perdre.

...Isa, ma sœur de cœur, qui a eu le courage de me montrer le contenu de ses valises, lequel ressemble drôlement à celui des miennes. Nos interactions ont alimenté mes réflexions et contribué à la rupture que constitue cette thèse dans la continuité de mes expériences.

...Mon père, mon papa, qui m'accompagne depuis le début et qui n'a JAMAIS douté de ma beauté, de mes talents ni de mes forces.

...Ma mère, ma maman, qui a su se révéler avant qu'il ne soit trop tard.

...Abby, ma première, dont l'amour m'a donné des ailes.

...Les Lutins de mon adolescence, vous savez qui vous êtes, qui m'avez permis de croire que j'étais digne de reconnaissance, de respect et d'amour.

...Phyllis, ma directrice de thèse, qui n'a jamais cessé de croire en moi.

...Jonathan, mon lecteur depuis les premiers jours de ce parcours, dont les attentes m'ont permis de surpasser les miennes.

...Nathalie, ma lectrice, dont les conseils ont porté fruit.

Merci à vous tous...

Je souhaite que tous les enfants d'aujourd'hui
et du futur soient moins préjugés et acceptent
mieux les enfants différents.

Anne-Sophie Ruest-Paquette, 13 ans
(1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Je dédie cet ouvrage aux personnages de moi-même qui avez façonné qui je suis et que
j'ai trop longtemps jugés en raison de votre impuissance. Je suis désormais votre alliée
et ferai mon possible pour vous protéger des intimidateurs qui croiseront notre chemin.
Pour ce qui a trait à nos expériences passées, nous avons eu le dernier mot.

Table des matières

CHAPITRE 1

ITINÉRAIRE	p.1
Guide touristique : problématique.....	p.1
Feuille de route : postulat et questions de recherche.....	p.10
Le retour anticipé : pertinence et contributions	p.10
Ma valise théorique	p.11
Le voyage prévu : méthodologie.....	p.16
Le moyen de transport : l'histoire de vie (survol et justifications) et l'autobiographie.....	p.17
La chasse aux trésors : cueillette et analyse des données	p.19
Les covoyageurs : sélection et rôle des participants.....	p.22
Un voyage à travers le temps et les communautés : historicité et transférabilité.....	p.24
Une aventure risquée : considérations éthiques.....	p.25
À vos marques, prêts, je pars.....	p.27

CHAPITRE 2

MES PAYS D'AUTREFOIS	p.29
-----------------------------------	------

PREMIÈRE PARTIE :

Le coffre aux trésors de l'intimidation et des représentations sociales de la beauté féminine.....

La province du préscolaire.....	p.30
La province de l'école primaire.....	p.32
La ville du cours d'éducation physique.....	p.53
Les provinces parcourues en périodes estivales.....	p.55
La province de l'école secondaire.....	p.58
Réflexions de mes covoyageurs.....	p.58
Carte postale sommaire.....	p.64

DEUXIÈME PARTIE :

Le coffre aux trésors du corps, de l'amour et des relations de couple hétérosexuelles, de l'amitié et de l'agression sexuelle.....

Le corps	p.67
Carte postale sommaire.....	p.102
Amour et relations de couple hétérosexuelles.....	p.104
Carte postale sommaire.....	p.114
Amitié	p.115
Carte postale sommaire.....	p.123
Aggression sexuelle	p.124
Carte postale sommaire.....	p.129

TROISIÈME PARTIE :

Le coffre aux trésors des représentations sociales en lien aux orientations sexuelles alternatives, de l'amour entre femmes et de l'intimidation qui s'y rapporte.....

La province de l'école primaire.....	p.130
La province de l'école secondaire.....	p.136

Réflexions de mes covoyageurs.....	p.160
Carte postale sommaire.....	p.164

CHAPITRE 3

MON PAYS D'AUJOURD'HUI.....	p.167
La province de l'intimidation.....	p.167
La province de mon corps et de son poids : Le ÇA dont je ne parlais pas avant d'entamer cette recherche.....	p.167
La province de l'amour et des relations de couple hétérosexuelles.....	p.172
La province de l'agression sexuelle	p.172
La province de l'amitié	p.173
La province des orientations sexuelles alternatives et de l'amour entre femmes : Le ÇA dont je parle.....	p.174

CHAPITRE 4

COMPTE RENDU DES CARTES POSTALES (DISCUSSION).....	p.178
En route vers l'avenir (conclusion).....	p.191

ANNEXES :

A. Lettre de recrutement à l'intention de ma mère.....	p.192
B. Lettre de recrutement à l'intention de mon père.....	p.194
C. Lettre de recrutement à l'intention de mon ancienne copine.....	p.196
D. Lettre de consentement à l'intention de ma mère.....	p.199
E. Lettre de consentement à l'intention de mon père.....	p.203
F. Lettre de consentement à l'intention de mon ancienne copine.....	p.207
G. Questionnaire à l'intention de ma mère.....	p.211
H. Questions d'entretien à l'intention de mon père.....	p.217
I. Questionnaire à l'intention de mon ancienne copine.....	p.222

BIBLIOGRAPHIE.....	p.227
---------------------------	--------------

CHAPITRE 1 : ITINÉRAIRE

Guide touristique : problématique

Ma vie consiste en une succession de voyages symboliques. En ce sens, mes expériences sont comme des villes, provinces et pays distincts dont les frontières se chevauchent. Toute fréquentation sociale se traduit alors en séjour au sein d'une culture, d'une communauté ou d'un groupe aux normes prescrites (Abrams, Rutland, Cameron, & Ferrell, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin, Nind, Hall, Collins, & Sheehy, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). Il m'est difficile d'oublier ces voyages puisqu'ils ont, en raison des apprentissages qu'ils m'ont inculqués, façonné la trajectoire de mon existence. Au fil du temps, ma mémoire s'est transformée en album de photos-souvenirs, mon âme en ethnologue et mon corps en carte géographique. Ensemble, ils ont su capter les interactions et événements significatifs de mon parcours sociopersonnel. Ce sont donc eux qui, par le biais de ma voix, vont, à l'instant, vous introduire à ce qu'ils retiennent de mes expéditions les plus périlleuses, soit mes fréquentations socioscolaires.

Dès ma première année à l'école élémentaire en 1986, la cour, les couloirs et les salles de toilette se métamorphosaient en terrains de chasse où j'étais la proie. Mes pairs-chasseurs les plus cruels me lançaient des flèches du regard, me fusillaient de leurs mots et de leurs éclats de rire, me martelaient de leurs coups et crachats, pour ensuite m'ignorer et me tenir à l'écart. Les autres, témoins, regardaient en silence ou s'éloignaient pour ne pas voir. Plus que tout, on me reprochait d'être grosse et laide. Les adultes, comme des arbres, détournaient la tête au moindre coup de vent ou m'accusaient d'être responsable de mon positionnement social. Ainsi, je me sentais la plupart du temps seule et impuissante face à une armée d'enfants qui me violentaient sous la supervision d'adultes indifférents, et ce, malgré que je me sois, au fil du temps, liée d'amitié avec quelques collègues de classe. Jour après jour, les plaies de l'intimidation se multipliaient, de telle sorte que je suis devenue la cicatrice ambulante de la violence dont j'étais la cible. Par conséquent, il vint un temps où rien ni personne ne pouvait effacer la souffrance qui mijotait en moi depuis déjà trop longtemps.

Ayant de peine et de misère survécu à l'école élémentaire, je me suis, en 1994, réfugiée dans une école secondaire artistique où, selon toute apparence, les différences étaient respectées et admirées. Hélas, mon militantisme à l'endroit des droits et libertés des élèves gais, lesbiennes, bisexuel(le)s, transgenres et incertain(es) (GLBTI) ainsi que mon amour public d'une collègue de classe ont dépassé les bornes de ce qui était jugé acceptable. Le clan des chasseurs, davantage composé de figures d'autorité, me destinait, à nouveau, ses flèches et coups de fusil métaphoriques.

En rétrospective, je ne suis pas étonnée de constater qu'il existait peu, à cette époque, de documentation pertinente en matière de sécurité et de protection du bien-être physique et mental des élèves-voyageurs en milieu scolaire. Toutefois, depuis la mise sur pied de la *Loi sur la sécurité dans les écoles*, intégrée en 2000 à la *Loi sur l'éducation*, il y a eu un nombre croissant d'interventions notables dans la province de l'Ontario à cet effet (Fédération des enseignantes et des enseignants de l'Ontario et le Centre ontarien de prévention des agressions, 2007; Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles de l'Ontario, juin 2006, novembre 2005; Ministère de l'Éducation de l'Ontario, 2001). La problématique de la violence, de la sécurité et de l'intimidation, qui s'est infiltrée malgré moi dans mes carnets de voyage, en est donc une d'actualité qui occupe l'imaginaire des acteurs scolaires ontariens. Cette étude autonarrative viendra ainsi s'ajouter aux initiatives académiques vouées à mettre en exergue la complexité des enjeux de la violence en milieu scolaire. Elle se penchera plus exactement sur les formes d'intimidation dont j'étais la cible au sein d'institutions scolaires ontariennes - telles qu'enracinées dans la reproduction des représentations sociales de la beauté féminine ainsi que des identités et orientations sexuelles possibles - et ce, en vue d'en décrire les répercussions identitaires et sociales.

Je dois, à ce jour, me défendre des chasseurs de mon enfance dont les injures constituent la trame sonore de ma perception de soi. Il ne faut pas s'en surprendre puisque l'école en tant que micro-société (Morrisette & Voynaud, 2002; Minuchin & Shapiro, 1983) est un lieu d'interactions, de socialisation et donc d'expériences riches de sens qui contribuent à façonner le cours de la vie et de l'identité des élèves qui la fréquentent (Lannegrand-Willems & Bosma, 2006; Howarth, 2002; Minuchin & Shapiro, 1983). En effet, on dit que « le groupe enfantin est perçu comme un point de

repère à partir duquel les enfants se mesurent et sont mesurés » (James, Jenks & Prout, 1998, cité dans Bélanger & Farmer, 2004, p.58), ce qui n'est pas étonnant étant donné qu'il s'agit du milieu dans lequel les enfants et les adolescents consacrent le plus de leur temps et vivent le plus d'interactions significatives avec leurs pairs (Lannegrand-Willems & Bosma, 2006; Dohnt & Tiggemann, 2006; Minuchin & Shapiro, 1983).

J'ai, en raison de mes interactions socioscolaires, une certaine expertise en ce qui a trait à l'intériorisation des représentations sociales de la beauté féminine telles qu'associées à la minceur et louangées par les médias, l'insatisfaction corporelle, la dépression, l'anxiété, les troubles alimentaires ainsi que la manifestation d'une faible estime et conception de soi. Selon les chercheurs, l'ensemble des interactions en lien à l'apparence physique entre pairs chez les enfants et les adolescents, qu'il s'agisse de conversations, de comparaisons ou de critiques, peut susciter de telles répercussions, et ce, en particulier chez les filles (Clark & Tiggemann, 2006; Dohnt & Tiggemann, 2006; Paxton, 2005; Jones, Vigfusdottir, & Lee, 2004; Phares, Steinberg, & Thompson, 2004; Dunkley, Wertheim, & Paxton, 2001). De ce fait, la littérature suggère que, parmi les facteurs possibles, ce sont les pairs qui exercent le plus d'influence en ce qui a trait à l'enracinement de ces représentations et à l'insatisfaction corporelle (Clark *et al.*, 2006; Dohnt *et al.*, 2006; Phares *et al.*, 2004; Dunkley *et al.*, 2001). La critique des pairs en lien à l'apparence peut justement « renforcer la valeur de l'apparence pour les pairs et souligner les traits qui sont considérés comme désirables », ce qui peut contribuer à l'intériorisation des normes de la beauté féminine (traduction libre, Jones *et al.*, 2004, p.325). Lorsqu'assimilées, ces normes, qui « renforcent la désirabilité de la minceur » (traduction libre, Thompson *et al.*, 1999, cité dans Dohnt & Tiggemann, 2006, p.142), deviennent des « standards selon lesquels on se juge et on juge les autres » et en fonction desquels on se fixe des objectifs personnels (traduction libre, Jones *et al.*, 2004, p.324). En outre, lorsqu'un enfant perçoit des signes d'insatisfaction corporelle chez ses pairs, cela risque d'influencer l'image qu'il a de son corps, de même que son attitude vis-à-vis des régimes (Clark *et al.*, 2006; Dohnt *et al.*, 2006). La famille a aussi été identifiée à titre de véhicule de ces représentations sociales et donc source potentielle d'insatisfaction corporelle (Clark *et al.*, 2006; Dohnt *et al.*, 2006; Phares *et al.*, 2004; Dunkley *et al.*, 2001). Ceci étant dit, c'est la combinaison des pressions de la

part des pairs, de la famille et des médias qui est la plus déterminante en ce qui concerne cette insatisfaction (Dunkley *et al.*, 2001).

En revanche, bien qu'elles nous informent quant aux retombées de telles interactions entre pairs, ces recherches demeurent détachées de la réalité subjective des personnes auxquelles elles s'intéressent. Autrement dit, malgré qu'elles aient recours à des centaines de participants, elles ne confèrent aucune place à leur voix ou à la description détaillée de leurs expériences socioscolaires, ni à la multitude, la complexité et les particularités des enjeux qui s'y rattachent. Les participants sont plutôt invités à compléter des échelles de mesure, des questionnaires, à réagir à des scénarios et à se souscrire à l'évaluation de leur index de masse corporelle, tandis que les chercheurs s'en tiennent à coller des étiquettes aux types d'interactions observés et aux séquelles documentées. D'autre part, il y a de ces études qui emploient un langage contribuant à imputer la responsabilité des impacts de ces interactions au poids des enfants. Par exemple, Dunkley *et al.* (2001) concluent que « le meilleur indice qui prédit l'insatisfaction corporelle [chez des filles de la 10^e année] était d'avoir un corps de taille supérieure (IMC¹) à celui de ses pairs » (traduction libre, p.274; cf Paxton, 2005, et Jones *et al.*, 2004). Ensuite, dans son étude auprès d'élèves de la 7^e, 8^e et 9^e année, Paxton (2005) a constaté que « les enfants qui sont « étiquetés » comme étant obèses [...] permettent aux sentiments d'insuffisance d'avoir un impact sur l'ensemble de leur vie » (traduction libre, p.17). L'emploi du mot « permettent » suggère qu'ils choisissent de se souscrire à de tels sentiments.

En matière de violence socioscolaire, on dit que les enfants taquent ceux qui sont différents pour les inciter à se conformer aux normes du groupe (Macklem, 2003; Robichaud, 2003) et que les taquineries entre pairs à l'école primaire sont souvent liées au poids et à l'apparence (Phares *et al.*, 2004; Macklem, 2003), si bien que « pour les élèves gras, l'expérience scolaire en est une de préjugé continu, de discrimination inaperçue, et [souvent] de harcèlement constant » (traduction libre, National Education Association, 1994, cité dans Paxton, 2005, p.9). Ainsi, mes expériences socioscolaires ne sont pas exceptionnelles. En effet, Macklem (2003) remarque que « l'intimidation est un problème dans toutes les écoles de tous les pays autour du monde » (traduction

¹ Indice de masse corporelle.

libre, p.7). Qu'il s'agisse d'un ou de plusieurs incidents de victimisation, le sentiment de solitude afflige souvent les enfants qui sont ciblés (Malcolm *et al.*, 2006; Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, novembre 2005; Paxton, 2005; Dill *et al.*, 2004; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). Chez ceux qui ont subi l'intimidation des pairs pendant plusieurs années, ce sentiment peut persister malgré la cessation des agressions (Macklem, 2003). Au reste, on ajoute que l'intimidation « peut engendrer des effets émotifs et psychologiques jusqu'à l'âge adulte » (traduction libre, Macklem, 2003, p.68).

De plus, il est commun pour les victimes d'intimidation de se blâmer pour ce qu'elles vivent, ce qui conduit à l'intériorisation et au renforcement des messages qui leur sont transmis (Dill *et al.*, 2004; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). Les victimes passives, qui sont le plus souvent ciblées par les intimidateurs, sont généralement isolées, recluses, anxieuses, timides, gênées, soumises, émotives, puis incapables de se défendre et de s'intégrer au groupe des pairs (Macklem, 2003; Robichaud, 2003). Elles s'entendent habituellement mieux avec les adultes, croient que l'intimidation est inévitable et ont peu d'amis (*ibid*). À cet égard, on remarque que les amitiés stables sont une source de protection contre la violence des pairs (Malcolm, Jensen-Campbell, Rex-Lear, & Waldrip, 2006; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). De plus, la qualité plutôt que la quantité des amitiés est un facteur-clef en ce qui a trait à la protection contre l'intimidation (Malcolm *et al.*, 2006). L'échec scolaire, tout comme l'absentéisme, la présence de malaises physiques réels ou feints, les comportements agressifs, une faible estime de soi, la dépression et le suicide sont tous des répercussions associées à l'intimidation (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, novembre 2005; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). De surcroît, on conclut que « la victimisation à répétition amplifie les traits comportementaux et psychologiques qui rendent vulnérables à d'autres incidents de victimisation » (traduction libre, Hodges, & Perry, 1999, cité dans Dill *et al.*, 2004, p.160) et, plus précisément, que « l'intimidation peut engendrer des effets émotifs et psychologiques jusqu'à l'âge adulte » (traduction libre, Macklem, 2003, p.68). Pareillement, la tendance veut que « lorsqu'un enfant devient le bouc-émissaire de son groupe de pairs, le taquinage et l'intimidation se multiplient » (traduction libre, Macklem, 2003, p.62), surtout lorsque

le taquinage et les bousculades sont tolérées par le personnel scolaire (*ibid*). Sans compter que plusieurs souffres-douleur choisissent de ne pas se confier au personnel scolaire parce qu'ils doutent de son habileté à intervenir pour les aider, parce qu'ils se sentent humiliés de ne pas pouvoir se défendre, parce qu'ils croient que la violence va s'aggraver ou encore parce qu'ils s'imaginent qu'ils méritent les mauvais traitements en raison de ce qu'ils perçoivent comme étant leur incompetence (Macklem, 2003; Robichaud, 2003). Par ailleurs, on dit que « l'intimidation est un problème grave, porteur de lourdes conséquences pour les individus, leurs familles, les pairs et la communauté dans son ensemble » (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, novembre 2005, p.11). Toutefois, ces conséquences ne sont pas élucidées. Pour sa part, Robichaud (2003) rend compte de l'impuissance et de l'incrédulité des parents d'un enfant souffre-douleur qui est laissé pour compte par le personnel scolaire. L'ensemble des données sur lesquelles je m'appuie dans le cadre de cette thèse est imbriqué des répercussions à court et à long terme chez l'enfant cible d'intimidation et ses parents.

Il est à noter que seul le guide pédagogique intitulé *Valeurs, influences et relations avec ses pairs* (Ministère de l'Éducation et de la Formation et le Ministère du Solliciteur général et des Services correctionnels, publié en 1984 et révisé en 1996) et uniquement destiné aux enseignants de la 6^{ième} année était publié alors que j'étais à l'école primaire. Quoiqu'on puisse y retrouver des concepts clés dont le civisme, la discrimination, les valeurs, la prise de conscience et la résolution de problème, il ne contient aucune mention explicite en ce qui concerne le harcèlement, ses répercussions et les responsabilités de chacun en matière de prévention. Il semble donc ne pas y avoir eu de protocole d'intervention à l'intimidation lorsque j'étais écolière à l'élémentaire.

À l'occasion de mon entrée au secondaire, l'unique politique de prévention à la violence en milieu scolaire faisait la distinction entre des formes d'intimidation dites graves (ex : violence physique et sexuelle) et moins graves (ex : violence verbale, psychologique et relationnelle) (Ministère de l'Éducation de l'Ontario, 1994). Une telle classification suggère qu'il existe une hiérarchie des impacts de l'intimidation selon l'acte de violence qui a été commis et contribue ainsi à minimiser l'ampleur des retombées associées aux incidents étiquetés comme étant « moins graves » (ex :

harcèlement lié au poids). Cependant, on y admettait que « le harcèlement verbal constant [...] [peut être aussi néfaste] qu'une agression physique » et que « lorsqu'un acte de violence est perpétré et qu'il n'y a aucune conséquence apparente pour son auteur ni aucune protection accordée à la victime, c'est comme si on fermait les yeux sur la violence » (Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994, p.7). Pour ce qui est du discours employé en lien aux « victimes », celui-ci suggère qu'elles comportent certaines caractéristiques qui les prédisposent à subir la violence de leurs pairs et qu'une intervention précoce en vue de leur inculquer de « bonnes aptitudes sociales » pour « réduire le risque » de « devenir des victimes » serait un moyen de prévention efficace (Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994, p.12). De même, en plus du lien précédemment noté entre le poids et les taquineries entre pairs, certaines études portant sur l'intimidation tendent à attribuer la source des mauvais traitements aux caractéristiques sociopersonnelles, psychologiques ou aux croyances de la victime (Jones, Haslam, York, & Ryan, 2008; Dill, Vernberg, Fonagy, Twemlow, & Gamm, 2004; Robichaud, 2003), ce qui reproduit les représentations sociales de la victime comme étant responsable de sa situation (Prud'homme, 2004). À ce sujet, « au lieu de s'attarder au rapport de force comme tel, on [choisi plutôt de] juger ou blâmer la victime parce que ses réactions [n'ont] pas été appropriées [Pourtant] la victime n'est pas responsable de la violence subie » (*ibid*, p.60).

Sur ce point, il ne faut pas oublier que les marginalités ou déviations sont socialement construites au sein d'un contexte donné et en opposition aux normes prescrites par le discours social dominant (Abrams *et al.*, 2007; Baglieri & Knopf, 2004; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985), lequel est interprété puis transmis par le biais d'interactions et en raison des réactions et comportements d'autrui (Becker, 1963/1985). En effet, l'on se fie sur ses expériences passées et les représentations sociales qui en relèvent afin de catégoriser les multiples composantes de l'expression de soi que projette son interlocuteur (ex : l'apparence, les comportements, les attitudes, les croyances et les émotions), et ce, afin de se créer une impression de qui l'on pense qu'il est (Goffman, 1973/1992). La réciprocité entre l'expression et l'impression de soi, de

même que les définitions qui en dérivent, constituent le fondement des interactions sociales et délimitent les frontières du positionnement de chacun (différenciation, hiérarchisation) au sein d'une quelconque organisation sociale (*ibid*). On adapte alors sa conduite selon les conventions d'interaction établies en relation à ce positionnement (*ibid*). Les « marginaux » et « déviants » sont ainsi étiquetés, abordés et publiquement jugés par ceux et celles qui détiennent le pouvoir et qui cherchent à instaurer ou imposer les normes et à les faire respecter afin de maintenir leur statut (*ibid*). C'est donc dire que la marginalisation ou la victimisation et ses répercussions sont le produit d'un processus social et non le résultat d'un quelconque défaut, comportement ou caractéristique (Becker, 1963/1985).

Tel était le cas de la thématique des identités et orientations sexuelles alternatives en milieu scolaire. J'ai d'ailleurs toujours compris, en raison du silence sur ce point, que cette thématique était interdite et ainsi marginalisée à l'école. À l'école secondaire, lorsque j'ai voulu confronter cette interdiction, le directeur m'a simplement affirmé qu'il n'y avait pas d'homosexuels dans son école, et ce, alors que l'homophobie était officieusement dénoncée dans le document *Pour des écoles sans violence, une politique* (Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994). Les propos de cet homme sont à l'image d'un discours hétéronormatif qui maintient que « l'hétérosexualité est la seule orientation sexuelle naturelle, normale et acceptable » (traduction libre, Lederman, 2005, p.6). Selon les études consultées, il s'agit d'une idéologie qui règne dans l'ensemble des institutions scolaires (Dalley & Campbell, 2006, 2003; Misa, 2006; Halverson, 2005; Lederman, 2005). À cet effet, l'ignorance, l'intolérance, l'homophobie ainsi que le silence des pairs et du personnel scolaire sont des formes de résistance auxquelles sont quotidiennement confrontés les élèves aux identités et orientations sexuelles alternatives (Dalley & Campbell, 2006, 2003; Misa, 2006; Halverson, 2005; Lederman, 2005). Malgré cela, certains élèves se munissent de ces identités et orientations sexuelles afin de contester les identités normatives qui leur sont imposées dans le contexte scolaire et ainsi redéfinir le discours hégémonique en raison duquel ils sont marginalisés, et ce, en vue de s'approprier le terrain de jeu qui tend à les exclure (Dalley & Campbell, 2006, 2003). Par conséquent, les transgresseurs ont le

pouvoir de remettre en question les normes sociales ainsi que les étiquettes qui s'y rapportent et, par le fait même, de réfuter leur positionnement (Becker, 1963/1985).

Or, je tiens à réitérer que « [le respect de la diversité] est une valeur canadienne fondamentale » (Centre pour la collaboration gouvernementale, novembre 2001, p.5) et que « la notion de caractère inclusif devrait être comprise comme étant un objectif institutionnel supérieur » (*ibid*, p.33). À cet égard, certains chercheurs proposent de promouvoir, valoriser ou normaliser les différences en milieu scolaire (Devine & Kelly, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Benjamin *et al.*, 2003). Pourquoi, alors, les écoles se permettent-elles de « légitimiser la tendance qu'elles ont à privilégier certains individus et groupes et à en marginaliser d'autres en fonction d'arguments fondés sur la notion de "normalité" et du "bon sens commun" » (traduction libre, Kumashiro, 2000, p.36, cité dans Lederman, 2005, p.26)? Sur ce point, « il semble que la rareté des données recueillies sur les enjeux de l'orientation sexuelle est indicatrice de la marginalisation des personnes lesbiennes, gaies ou bisexuelles dans l'espace discursif de l'école » (Dalley & Campbell, 2003, p.204). Je me demande si la nature tabou et la complexité éthique de ce sujet en milieu scolaire contribuent à restreindre la réalisation de projets de recherche à thématique gaie, lesbienne, bisexuelle ou transgenre au sein de cette sphère institutionnelle et alors à perpétuer le silence ainsi que l'hégémonie discursive à son endroit. Afin de briser ce silence, j'emploie l'expression « identités et orientations sexuelles possibles » ou « alternatives » en guise de synonyme au mot « queer » qui « se dit de ce qui s'oppose à une définition de l'identité basée sur des catégories ou des normes définies et reconnues par la collectivité » mais qui est généralement « fondé sur la diversité sexuelle » et pour lequel « il n'existe pas vraiment, en français, d'adjectif correspondant » (Office québécois de la langue française, 2003). De telles expressions me permettront d'éviter de réduire les identités et orientations sexuelles possibles à une distinction binaire et exclusive entre l'hétérosexuel et l'homosexuel (Dalley & Campbell, 2006; Lederman, 2005; Johnson, 2004).

Feuille de route : postulat et questions de recherche

À la lumière de ce que j'ai lu et vécu, je peux affirmer que les représentations sociales de la beauté féminine et des identités et orientations sexuelles possibles telles que véhiculées sous la forme d'intimidation dans l'environnement socioscolaire élémentaire (1986 à 1994) et secondaire (1994 à 1999) ont eu des répercussions identitaires et sociales. Quelles sont donc les répercussions, c'est-à-dire les impacts, conséquences ou séquelles, de ces expériences socioscolaires? Au fait, quelles ont été ces expériences et comment mes pairs, le personnel scolaire, mes parents et une ancienne copine y ont-ils participé? Quelles ont été, selon mes expériences, les représentations sociales de la beauté féminine et des orientations sexuelles possibles en milieu scolaire? Quelle a été l'expérience de mes parents et de mon ancienne copine en regard de mes expériences socioscolaires? Ensuite, en tenant compte de la continuité de l'expérience de Dewey (1947/1968), comment ces expériences ont-elles, par la suite, influencé mes expériences en milieu scolaire comme ailleurs? Et enfin, quels liens puis-je tisser entre ces expériences et mon parcours identitaire et social jusqu'à ce jour?

Le retour anticipé : pertinence et contributions

Je tiens, en un premier temps, à souligner qu'aucune des études auxquelles je me réfère ne s'appuie sur la théorie de l'expérience de Dewey (1947/1968), laquelle constitue le pilier théorique du projet que j'entreprends. En outre, elles négligent d'envisager l'expérience des parents d'un enfant victimisé à l'école ou d'un couple de femmes ayant ouvertement vécu une relation amoureuse en milieu scolaire. À cet égard, le témoignage de mes parents, de mon ancienne copine ainsi que le mien peuvent, dans une certaine mesure, servir à combler ces lacunes. De surcroît, puisque j'ai une panoplie de documents personnels qui ont été créés lorsque je fréquentais l'école élémentaire et secondaire, je ne me limite pas, à la différence des études autonarratives habituelles, à un travail de mémoire. De plus, contrairement aux recherches consultées, j'ai, en m'appuyant sur des exemples concrets, réussi à décrire l'envergure des retombées à court et à long terme de mes expériences socioscolaires, de telle sorte que mon témoignage puisse contribuer à approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques qui ont fait l'objet de ma

problématique. J'explicité alors les impacts des représentations sociales et de leurs manifestations tout en étudiant, par l'entremise d'une analyse de discours, le processus idéologique et de socialisation qui m'a conduite à les assimiler. Par ailleurs, le récit de mes expériences en tant que personne ayant été marginalisée en raison des représentations sociales liées à mon poids et à mon orientation sexuelle constitue l'union de thèmes qui sont généralement étudiés séparément. D'autant plus qu'on accorde rarement, dans les études en matière de représentations sociales de la beauté féminine, de plateforme à la voix des participants. Je peux ainsi, à titre de survivante vocale et chercheuse critique, contribuer à l'approfondissement du concept des marginalités multiples de Misa (2006). Suivant Gust, « j'espère que cette étude [...] puisse participer à animer un dialogue d'inclusivité alors que nous cherchons à atteindre une plus grande compréhension à travers la différence » (traduction libre, Gust, 2005, p.141), et ce, plus précisément parmi les communautés scolaires qui évoluent au sein du pluralisme ontarien, voire pancanadien.

Ma valise théorique

Le noyau conceptuel et théorique de ce travail relève de la relation réciproque entre l'expérience et l'identité telle qu'elle évolue au sein d'un environnement social dont les représentations nous incitent à catégoriser les caractéristiques physiques et les inclinations amoureuses comme étant « normales » ou « marginales ». Ces représentations peuvent se manifester par l'entremise d'une variété de pratiques d'intimidation qui constituent, en soit, une forme d'expérience. Il y a alors un mouvement d'influence perpétuel et mutuel entre l'environnement social, les représentations qu'il entretient, l'expérience et l'identité.

À cet effet, selon la théorie de l'expérience de Dewey (1947/1968), l'expérience en milieu scolaire se construit lorsqu'il y a une interaction, c'est-à-dire le « souci d'une action constante de l'univers ambiant sur l'enfant et de cet enfant sur cet univers » (p.39). Chaque expérience est liée aux autres dans la mesure où elle hérite de celles qui l'ont précédée et façonne celles qui la suivront. C'est ce que Dewey nomme la continuité de l'expérience. Cette continuité se manifeste à travers le temps et les contextes, d'où la nécessité d'étudier les expériences passées :

L'histoire est maîtresse d'expérience et de vie [...] chaque fois que, sous telle ou telle forme, on pénètre dans l'expérience du passé, on fait de l'histoire, et chaque fois qu'on veut, avec quelque chance de succès, faire dans le présent, un travail complexe, il faut se référer à elle, non pour s'asservir à ce qui est déjà mort, mais pour servir le présent et l'avenir par une action plus efficiente et mieux ajustée. (p.41)

Cependant, malgré qu'elle soit fondamentale à la théorie de Dewey, l'expérience n'y est pas définie. Ainsi, je conçois l'expérience comme étant une épreuve, un événement ou un processus durant lequel on acquiert, par le biais d'une ou de plusieurs interactions, un apprentissage d'ordre social ou identitaire. En d'autres termes, l'expérience est le pays d'accueil tandis que l'apprentissage constitue le bagage en fonction duquel on se définit et on interagit avec d'autres voyageurs. En ce sens, la continuité de l'expérience renvoie, d'une part, au trajet parcouru au fil du temps et des contextes, et, d'une autre part, à l'acte de traîner ses valises chargées d'apprentissages d'un pays à l'autre.

Puisqu'il y a, dans chacun de ces pays, des personnes avec lesquelles on interagit, la continuité de l'expérience se compare également à la notion de socialisation. Selon Rocher (1969), la socialisation consiste en un :

[...] processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au cours de sa vie les éléments socio-culturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences et d'agents sociaux significatifs et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre. (p.105, cité dans Fortier, 1997, p.118)

Comme il a été souligné plus tôt, l'école est un lieu de socialisation de première importance pour les élèves qui la fréquentent. Selon ce que révèlent mes données, les messages qui ont été intériorisés à l'école élémentaire ont eu une portée à court et à long terme en ce qui a trait à mon identité et à mes interactions sociales subséquentes. Afin de mieux comprendre la notion d'identité, laquelle sera proprement définie d'ici peu, il convient de clarifier ce que signifie l'intériorisation. Celle-ci désigne l'appréhension, l'interprétation et l'assimilation des messages transmis dans le cadre d'une quelconque interaction (Fortier, 1997; Berger & Luckmann, 1966/1967) et se réalise selon le tempérament et le positionnement social du récepteur de ces messages, les circonstances, le contexte social et l'époque durant lesquels ils lui sont présentés, de

même que la relation qu'il entretient avec les personnes avec lesquelles il interagit (Fortier, 1997). C'est donc dire que toutes les personnes impliquées dans une interaction ont un rôle actif ou passif à jouer dans l'intériorisation des messages qui y sont transmis, ce qui renvoie à l'intersubjectivité des expériences et des apprentissages personnels qui y sont construits :

La perception que l'individu a de lui-même et de ses capacités influence fortement sa façon d'agir, et cette perception de soi est grandement influencée par l'image que les autres lui renvoient de lui-même. Selon les chercheurs, la perception de soi commence à se développer très tôt chez l'enfant, et les premières années scolaires s'avèrent critiques à cet égard. (Morissette et Voynaud, 2002, p.196)

La perception de soi de l'enfant victime d'intimidation à l'école est donc particulièrement à risque d'être compromise en raison du positionnement social que détient cet enfant au sein du groupe et des interactions nuisibles qui s'y rapportent. À ce propos, l'intimidation correspond à une :

[...] dynamique d'interaction malsaine [c'est-à-dire] d'une forme répétée d'agression utilisée dans une position de pouvoir [et qui] peut être d'ordre physique [coups, bousculades, vol ou dommages à la propriété], verbal [injures, moquerie, harcèlement sexuel et commentaires racistes ou homophobes] ou social [l'exclusion, le commérage ou la dissipation de rumeurs]. (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, novembre 2005, pp.10-11)

Les incidents d'intimidation dont il est question dans cette thèse englobent effectivement ces trois types de violence, lesquels ont conduit, à l'enfance (5 à 9 ans) et à la préadolescence (10 à 12 ans), à l'intériorisation des représentations sociales de la beauté féminine et, à l'adolescence (13 à 18 ans) et en raison de circonstances particulières, au refus des représentations sociales en lien aux orientations sexuelles possibles en milieu scolaire. Étant donné que l'intériorisation est réalisée dans un contexte social et en fonction de son positionnement en regard de représentations normatives, il en va de même pour le modelage et l'opérationnalisation de son identité. J'emprunte alors la définition de l'identité telle que proposée par Fortier (1997) :

Parler d'identité individuelle, c'est aborder les conséquences sur l'être et le devenir de chaque individu tant du processus de socialisation que du processus de répartition des individus sur l'échiquier social. Dans ce sens, on peut affirmer que l'identité individuelle est une

construction sociale. En effet, le type de socialisation reçu et la position occupée socialement orientent la perception que chaque individu a de lui-même et que les autres ont de lui [...] L'identité s'inscrit donc dans un processus de reconnaissance par les autres; leurs attentes la colorent et déterminent les rôles joués socialement. D'autre part, l'identité d'un individu produit des façons d'être, de penser, de faire et de ressentir, c'est-à-dire des « habitus » qui, tout en lui étant propre, reflètent son appartenance à une position sociale. (pp.131-132)

Dans le cadre de ce travail et compte tenu de mes données personnelles, l'identité correspond plus explicitement à mon langage interne ou, autrement dit, à ce que je me disais au sujet de moi-même par le biais de l'écrit (ex : journaux personnels, projets scolaires, poésie) à la lumière de ce qu'on me renvoyait comme messages au fil de mes expériences à travers le temps et les contextes. Le témoignage de mes covoyageurs rend compte de ces messages et de comment j'extériorisais ou non les convictions identitaires enchevêtrées dans mon langage interne. Il y a d'ailleurs, dans l'ensemble des données, des références aux trois sentiments principaux qui relèvent de l'identité :

[...] le sentiment d'appartenance (se sentir partie prenante d'un groupe, avoir l'esprit de groupe [...]), le sentiment d'estime de soi (la façon dont on s'évalue, mais aussi le désir d'être connu et reconnu, d'avoir de la valeur pour quelqu'un d'autre socialement signifiant et digne d'intérêt) et le sentiment de confiance (de sécurité). (Fortier, 1997, p.201)

Comme le langage interne se transforme au gré des expériences, je définis la construction identitaire comme étant l'évolution de sa perception de soi et des sentiments qui s'y rattachent. Ainsi, lorsque je parle des répercussions identitaires de l'expérience, j'entrevois les conséquences de celle-ci en regard de son langage interne.

Alors que l'identité est généralement négociée avec autrui, elle peut aussi être attribuée par autrui (Howarth, 2006, 2002; Gagnon, 2005; Smith, 1999/2001; Munro, 1998b; Saillant, 1994) et ainsi se construire à l'intérieur d'une tension entre un Nous (identités normatives) et un Autre (identités marginales) (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Johnson, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Smith, 1999/2001; Munro, 1998b; Rutherford, 1990; Becker, 1963/1985). Cela implique que « l'identité se construit toujours par une série d'identifications à autrui allant à double sens :

rapprochement ou opposition, assimilation ou différenciation. Autrement dit, même le refus du regard de l'autre (s'y opposer ou s'en différencier) influence la construction de son identité » (Fortier, 1997, p.221). À cet égard, on peut dire que « l'identité n'est pas une essence, mais un positionnement » (traduction libre, Hall, 1990, p.226), ce qui suggère qu'elle « se construit, se défait et se reconstruit au gré des changements qui surviennent tout au long d'une vie. » (Fortier, 1997), et ce, en fonction de son statut social en comparaison à celui des autres. L'intérêt que j'accorde aux répercussions sociales de mes expériences socioscolaires découle notamment de la corrélation qui semble exister entre l'identité, l'expérience et le domaine du social. Par conséquent, je conçois les répercussions sociales comme étant les conséquences relationnelles de son langage interne ou, en d'autres termes, la manière dont on interagit avec autrui par l'influence de sa perception de soi et des sentiments qui s'y rattachent. En outre, « comme il est possible d'appartenir à plusieurs réseaux [sociaux], il est également possible d'avoir plusieurs identités qui se complètent ou encore qui se contredisent » (Dalley & Campbell, 2003, p.205). Misa (2006) a d'ailleurs développé, en raison du peu d'études qui s'y consacrent, le concept des Marginalités Multiples (« Marginalized Multiplicities ») qui s'intéresse à l'expérience des personnes dont plus d'une identité (ex : ethnique, genre, sexuelle, classe sociale) est socialement marginalisée.

Comme il a été souligné plus tôt, les identités marginalisées sont ainsi définies et maintenues en opposition aux identités normatives (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Johnson, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Smith, 1999/2001; Munro, 1998b; Rutherford, 1990; Becker, 1963/1985) et en fonction de représentations sociales (Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). Ces représentations sont constituées d'images, de catégories ou de théories imbues de significations qui sont construites socialement et qui, dans la mesure où elles sont adoptées, intériorisées et perpétuées, permettent à la population d'interpréter et de classer des situations, des phénomènes et des personnes (Howarth, 2006). Elles sont ainsi admises comme des vérités représentatives de la réalité, ce qui signifie qu'elles influencent et constituent les pratiques sociales qui contribuent à nommer, construire ou démolir les identités de chacun (Howarth, 2006, 2002). Il est possible, lorsqu'il y a une prise de conscience, d'y

résister et de les transformer (Howarth, 2006). Toutefois, il y a des messages insidieux qui sont véhiculés à l'école et qui ont le potentiel d'empoisonner la vision de soi d'une jeune personne n'ayant pas encore développée son esprit critique (*ibid*). Berger et Luckmann (1966/1967) stipulent, à cet effet, que « l'enfant apprend qu'il *est* ce qu'on l'appelle » (traduction libre, italiques dans l'original, p.132). De ce point de vue, les représentations sociales révèlent notre interprétation de la réalité et s'infiltrant dans le domaine des convictions, ce qui explique l'association systématique que font les élèves entre la beauté féminine et la minceur telle que documentée dans les études citées plus haut.

En fin de compte, je compare cette section à une valise puisqu'elle témoigne des apprentissages théoriques qui m'ont permis de nommer et de rassembler mes idées. La théorie de l'expérience de Dewey (1947/1968) en est l'encre puisqu'elle englobe tous les éléments qui sont essentiels à ma recherche : l'interaction et l'environnement social qui assurent la production, le développement et la reproduction des représentations sociales (Howarth, 2006, 2003) et des normes qui opposent les identités dites normales (Nous) à celles dites marginales (Autre) (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Fortier, 1997; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985), l'expérience, dans laquelle s'inscrit l'intimidation (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, 2005; Macklem, 2003; Robichaud, 2003), et la continuité de l'expérience qui renvoie aux processus que constituent la socialisation (Rocher, 1969, cité dans Fortier, 1997) et la construction de l'identité (Fortier, 1997).

Le voyage prévu : méthodologie

J'ai, à l'aide de ma valise théorique, répondu à mes questions de recherche au cours d'un voyage méthodologique qui a combiné les méthodes de l'histoire de vie, de l'étude de documents personnels, du journal de recherche, de l'entretien semi-dirigé rétrospectif oral ou de questionnaires écrits à l'image de ce type d'entretien, ainsi que de l'analyse de discours.

Le moyen de transport : l'histoire de vie (survol et justifications) et l'autobiographie

L'étude narrative ou l'étude des histoires ou des récits de vie, s'inscrit dans le courant de la recherche qualitative, laquelle est « animée du désir de mieux comprendre le sens qu'une personne donne à son expérience » (Karsenti & Savoie-Zajc, 2004, p.124). La méthode de l'histoire de vie, en particulier, « donne la première place à l'*expérience* dans la voie qui mène à la connaissance » (Delory-Momberger, italiques dans l'original, 2000, p.191). La théorie de l'expérience de Dewey (1947/1968) s'y prête alors plutôt bien, ce que Clandinin et Connelly (2000) ont d'ailleurs déjà démontré. D'autant plus que :

Si les sujets individuels sont les acteurs de la réalité sociale, s'ils la produisent autant qu'ils en sont le produit, la compréhension de cette réalité ne peut être mieux assurée que par ces mêmes acteurs et par ce qu'ils disent sur la manière dont ils perçoivent et définissent eux-mêmes la réalité de leur situation. (Delory-Momberger, 2000, p.185)

Ainsi, les histoires de vie permettent, entre autres, d'étudier l'apport de l'environnement social dans la construction, l'enracinement et la transmission de significations, ce qui évoque le modelage, le maintien et la reproduction des représentations sociales (Howarth, 2006, 2002) et des identités jugées comme étant normales ou marginales (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Fortier, 1997; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). Pour se faire, l'étude narrative conduit à l'exploration dynamique de la relation entre une personne et ses environnements sociaux, d'hier à aujourd'hui, dans un élan continu de va-et-vient entre les souvenirs des expériences vécues et le présent durant lequel ils sont représentés (Clandinin & Connelly, 2000; Delory-Momberger, 2000; Pineau & Le Grand, 1993).

En éducation comme ailleurs, l'étude narrative est fréquemment employée pour rendre compte de l'expérience des personnes aux identités marginalisées, mal représentées ou simplement négligées par les discours sociaux dominants (Ng-A-Fook, 2007; Misa, 2006; Gust, 2005; Fulwiler, 2003; Smith, 1999/2001; Clandinin &

Connelly, 2000; Delory-Momberger, 2000; Munro, 1998, 1998b) ainsi que pour élucider la perception qu'elles ont d'elles-mêmes (Halverson, 2005; Smith & Watson, 2001; Delory-Momberger, 2000), de telle sorte qu'elle permet de fournir un meilleur aperçu du processus de la construction identitaire (Delory-Momberger, 2000) que ne peuvent le faire des méthodes plus traditionnelles (Whitty, 2002). Par ailleurs :

Une institution sociale ne peut être pleinement comprise que si l'on ne se limite pas à l'étude abstraite de son organisation formelle et si l'on analyse au contraire la manière dont celle-ci émerge dans l'expérience personnelle des divers membres du groupe en même temps qu'on suit à la trace l'influence qu'elle peut avoir sur leur vie. (Thomas *et al.*, 1998, p.47, cité dans Delory-Momberger, 2000, p.187)

En ce qui concerne cette étude narrative, elle est de type explicatoire, ce qui signifie qu'elle s'intéresse à l'influence qu'exercent, entre elles, les expériences d'une personne telles que représentées par celle-ci (Clandinin & Connelly, 2000). Elle est aussi de nature relationnelle étant donné que « l'impact décisif sur l'auteur est le résultat d'un environnement social ou d'une institution [...] et que d'autres individus [...] jouent un rôle significatif dans le texte » (Fulwiler, 2003, p.45). Ainsi, les souvenirs, les miens comme ceux de mes participants, y occupent une place privilégiée. Hélas, quoiqu'elle me réserve des bijoux de valeur, on dit de la mémoire qu'elle « est volage, capricieuse, infidèle » (May, 1979/1984). À cet égard, Clandinin et Connelly (2000) préviennent qu'il ne faut pas réduire les souvenirs à des faits. De ce point de vue, les chercheurs autonarratifs, c'est-à-dire qui étudient leur propre histoire de vie, « offrent une vérité subjective plutôt que des faits » (traduction libre, Smith & Watson, 2001, p.10). Par conséquent, « la construction à laquelle [le chercheur autonarratif] procède n'est pas la « reconstitution historique » de son passé, mais la configuration que forment, au regard de sa situation présente et indissociablement mêlés à elle, les événements et les expériences remémorés de sa vie » (Delory-Momberger, 2000, p.236). À ce propos, la subjectivité est admise comme étant une « force [puisque] les erreurs, inventions, et mythes nous mènent à travers et au-delà des faits jusqu'à leurs significations » (traduction libre, Portelli, 2001, p.2, cité dans Ng-A-Fook, 2007, pp.82-83). De ce fait, l'étude autonarrative fournit des indices quant à l'identité de la personne qui s'écrit (Smith & Watson, 2001) et présente une interprétation parmi tant d'autres de la

signification des expériences d'une vie (Clandinin & Connelly, 2000). La vérité autonarrative, si elle existe, se développe intersubjectivement entre l'auteur et le lecteur (Smith & Watson, 2001). Je m'engage alors à respecter ce que Philippe Lejeune a nommé le « pacte autobiographique » qui désigne « l'engagement pris auprès du lecteur à tenir un récit véridique » (Delory-Momberger, 2000, p.2).

En effet, en tant que sujet d'étude et chercheure/auteure de cette thèse, j'atteste avoir dressé un portrait fidèle à la représentation et à l'interprétation que je me fais de mes expériences socioscolaires et de leurs répercussions. Étant donné la multiplicité des rôles que je joue, j'adopte le modèle autobiographique selon lequel « le sujet veut exercer seul les deux opérations de l'histoire de vie : énonciation et travail sur l'énoncé » (Pineau & Le Grand, 1993, p.101). J'ai alors signé ce texte de mon nom et m'y révèle à titre de personnage central et narratrice des expériences de mon passé (Braud, 2006). Du reste, l'origine grecque du mot « auto-bio-graphie » signifie mot-à-mot « soi-vie-écriture » ou, en d'autres termes, « l'écriture de sa vie » (traduction libre, Smith & Watson, 2001, p.1). En ce sens, « l'autobiographe établit une relation d'identité entre l'auteur et le personnage » (Braud, 2006, p.249), laquelle est concrétisée « par l'emploi de la première personne » (Braud, 2006, p.248) et le récit d'expériences personnelles (Braud, 2006; Fulwiler, 2003; Delory-Momberger, 2000; May, 1984; Pineau & Le Grand, 1993). Il est à souligner que j'alterne entre la première et la troisième personne afin de faire la distinction entre les souvenirs qui appartiennent à l'adulte que je suis et ceux qu'ont documentés la préadolescente et l'adolescente que j'étais. D'autant plus que l'écriture à la troisième personne me permet de maintenir une distance vis-à-vis de mes données personnelles. En ce qui a trait au bilan de chaque section, j'y emploie la première personne puisque j'y fais la synthèse de mon analyse à titre de chercheure.

La chasse aux trésors : cueillette et analyse des données

J'ai procédé à la reconstruction de mes expériences et de leurs répercussions en m'appuyant sur l'analyse de trois types de données, dont celles contenues dans 38 textes personnels qui datent de ma préadolescence jusqu'à l'âge adulte, mes souvenirs tels que je les avais déjà écrits dans le cadre d'un cours de maîtrise et qu'ils se sont précisés en cours de route dans 2 journaux de recherche, ainsi que ceux de mes parents

et d'une ancienne copine tels que décrits au cours d'un entretien semi-dirigé rétrospectif individuel ou en réponse à un questionnaire écrit. Étant donné l'importance que j'accorde à la voix des acteurs, j'ai délibérément choisi de ne pas corriger les fautes d'orthographe dans les extraits tirés de mes données personnelles, du témoignage écrit de ma mère et de mon ancienne copine et des quelques réponses écrites de mon père. J'ai, de même, procédé à une transcription verbatim du témoignage oral de ce dernier.

Les textes personnels auxquels je me suis référée sont des artefacts (Fairclough, 1999) que j'ai confectionnés depuis l'âge de onze ans jusqu'à l'âge adulte (ex : journaux intimes, poèmes, travaux scolaires, dessins/peintures, article dans le journal de l'école). J'ai ainsi pu considérer la voix de la préadolescente et de l'adolescente que j'étais à l'époque où je vivais les expériences que j'ai choisi de décrire ainsi que d'envisager les répercussions identitaires et sociales qui en ont résulté. La disposition chronologique des données à l'intérieur d'un même thème m'a permis d'examiner l'évolution de mes pensées les plus intimes et le crescendo des répercussions découlant de mes expériences socioscolaires. En tout et partout, j'ai procédé à l'analyse de 16 journaux personnels (2 à la préadolescence, 10 à l'adolescence et 4 à l'âge adulte), 2 journaux que mon ancienne copine et moi partageons, 1 journal personnel scolaire (école secondaire), 1 agenda scolaire (école élémentaire), 3 recueils de poésie et de dessins, 3 projets scolaires (école secondaire), 1 article publié dans le journal scolaire (école secondaire), 1 série de lettres adressées à un ami (âge adulte) et une dizaine de feuilles libres. J'ai, à l'occasion de la lecture de ces documents et dans deux journaux de recherche (un cahier et un dossier électronique), noté ce dont je me souvenais des anecdotes qui y étaient relatées et des autres dont je me suis spontanément remémorée. J'y ai aussi inscrit mes réflexions, questionnements et impressions ainsi que les embûches qu'il m'a fallu surmonter. Le tout a été rédigé et disposé simultanément selon le rythme et l'ordre des idées qui m'habitaient. J'ai ensuite fait la synthèse de ces notes et de récits autobiographiques récemment composés dans le contexte du cours de maîtrise intitulé *Historical Narratives & Education* afin de dresser, de pair avec l'ensemble des documents énumérés ci-haut ainsi que du témoignage de mes covoyageurs, le portrait autobiographique le plus fidèle possible de mes expériences socioscolaires et de leurs répercussions.

En ce qui a trait aux autres participants, il me faut d'abord préciser qu'ils sont au nombre de trois : mon père, ma mère et une ancienne copine. Alors que mon père avait déjà, dans le cadre d'un cours, participé à un entretien semi-dirigé rétrospectif oral², ma mère et mon ancienne copine ont chacune complété un questionnaire³ à l'image de ce type d'entretien, lequel permet « d'inciter le participant à se souvenir et à reconstruire, à l'aide de sa mémoire, des expériences du passé » (traduction libre, Fraenkel & Wallen, 1990/2006, p.456). Les questions que j'ai composées sont donc d'ordre sensoriel (ex : ce qu'ils ont vu ou entendu), d'expérience ou de comportement (ex : décrire ce qui s'est passé et comment ils ou d'autres ont agi/réagi), d'opinion ou de valeur (ex : ce qu'ils ont pensé et ce qu'ils en pensent à présent) et d'émotion (ex : ce qu'ils ont ressenti et ce qu'ils ressentent à présent) (Fraenkel & Wallen, 1990/2006, p.458). Elles touchent aux thèmes des représentations sociales de la beauté féminine et des identités et orientations sexuelles possibles en milieu scolaire et familial, des relations familiales, des relations interpersonnelles, de l'intimidation, de l'agression sexuelle et de l'identité, plus précisément en ce qui a trait à mes expériences.

La totalité des données recueillies a fait l'objet d'une analyse de discours. Il me faut souligner que ce paragraphe s'appuie largement sur l'ouvrage de Fairclough (1999). Selon cet auteur, le discours est perçu comme « l'utilisation du langage en tant que pratique sociale » (traduction libre, p.7). Je choisis de porter un regard sur le langage puisqu'il constitue le véhicule nous permettant de participer aux interactions sociales, de produire, capter ou reproduire les messages qui y sont transmis, de faire valoir notre représentation du monde et de nos expériences, ainsi que de nommer, affirmer ou contester nos identités au fil du temps et des contextes. À cet égard, les complexités, conflits, croyances, convictions et changements personnels et sociaux, de même que le rapport et les tensions entre ces deux sphères d'expérience, émergent naturellement des textes authentiques, lesquels comprennent les textes écrits, oraux et visuels. Ainsi, l'analyse de discours dépasse l'analyse purement textuelle qui comporte, par exemple, l'identification de mots, de thèmes, de champs lexicaux, de métaphores et d'omissions qui se répètent. Elle permet d'élucider les idéologies ou représentations sociales qui

² Le questionnaires se retrouve en annexe (voir Annexes H).

³ Les questionnaires se retrouvent en annexe (voir Annexes G et I).

sont rationalisées et assimilées, d'étudier comment elles sont utilisées, transformées et intériorisées ainsi que d'identifier les effets de cette naturalisation idéologique, et ce, en vue de les déconstruire. J'ai, pour ce faire, d'abord repéré les thèmes, croyances et convictions qui ressortaient dans chacune des sources de données pour ensuite les comparer d'une source à l'autre et examiner ce qui en était dit, comment c'était dit et ce que cela impliquait sur le plan des représentations sociales.

En tout et partout, cette thèse rassemble quatre chapitres, dont celui que vous lisez en ce moment. Le deuxième chapitre est divisé en trois parties, lesquelles sont subdivisées selon six thèmes principaux : la première comprend l'intimidation en lien aux représentations sociales de la beauté féminine, la deuxième comprend le corps, l'amour et les relations de couple hétérosexuelles, l'amitié ainsi que l'agression sexuelle, et la troisième comprend les représentations sociales en lien aux orientations sexuelles alternatives, l'amour entre femmes et l'intimidation qui s'y rapporte. J'ai, dans les première et troisième parties, juxtaposé le récit de mes expériences en lien aux représentations sociales précédemment nommées et l'analyse des données qui s'y rattachent. Puisque les thèmes soulevés dans la deuxième partie relèvent principalement des expériences décrites au cours de la première, elle contient uniquement l'analyse de données. En ce qui a trait au troisième chapitre, j'y présente, toujours en fonction de ces mêmes thèmes, l'aboutissement des tendances remarquées dans le chapitre précédent au regard de l'adulte que je suis devenue. Afin d'exposer les liens entre l'évolution de mon langage interne et la continuité de mes expériences, les données et souvenirs sont, pour la plupart et à l'intérieur d'un même thème, disposés de manière chronologique, et ce, dans la mesure où ils facilitent la compréhension des extraits qui précèdent ou qu'ils contiennent des nouvelles informations. Les exceptions sont explicitées dans le texte.

Les covoyageurs : sélection et rôle des participants

J'ai intentionnellement sélectionné mes parents et une ancienne copine puisque, selon moi, ils correspondent aux personnes qui m'ont le mieux connue lorsque je fréquentais l'école élémentaire et secondaire, qu'ils m'ont vue négocier et construire mes identités à court ou à long terme et qu'ils ont essayé d'intervenir pour moi ou à mes côtés auprès de mes communautés scolaires en raison des injustices dont j'étais ou,

dans le cas de mon ancienne copine, nous étions la cible. Puisque l'expérience et l'identité se construisent, entre autres, par le biais d'interactions sociales, leurs souvenirs ont enrichi et approfondi le récit de mes expériences et de leurs répercussions, tout en validant mes souvenirs.

Avant d'effectuer ces entretiens, j'ai premièrement obtenu la permission de mon comité de thèse et du comité de déontologie de l'Université d'Ottawa et envoyé une lettre de recrutement aux participants ciblés⁴, après quoi je leur ai, dans un délai d'une semaine, fait parvenir un formulaire de consentement⁵. Puisque mon ancienne copine n'habitait plus en Ontario au moment de la collecte des données, j'ai obtenu son consentement et procédé à l'entretien par voie électronique. Elle a, tel que nous l'avions convenu, complété le questionnaire dans un délai de trois heures. Je me suis ensuite inspirée de ses réponses pour lui poser d'autres questions et lui demander des précisions, comme s'il s'agissait d'un entretien semi-dirigé oral, jusqu'à ce que j'aie estimé avoir obtenu suffisamment d'information. Pour sa part, mon père a été appelé à signer un formulaire de consentement me permettant de puiser dans la transcription d'un témoignage qu'il m'a confié lors d'un entretien semi-dirigé oral d'une durée de trois heures, enregistré et transcrit pour un travail de cours à la maîtrise. Il avait déjà, en 2007, répondu à des questions supplémentaires que je lui avais envoyées par voie électronique. Je n'ai donc pas senti le besoin de lui en acheminer d'autres. Ma mère, quant à elle, a signé un formulaire de consentement avant de participer à un entretien électronique d'une durée de trois heures. J'ai, par la suite, recontacté avec elle par voie électronique afin de lui poser d'autres questions. Puisque nous habitons la même ville, j'avais initialement l'intention de procéder à un entretien semi-dirigé oral, mais des contraintes de temps, de même que la conviction qu'un témoignage écrit serait tout aussi valable qu'un témoignage oral, m'ont incitée à procéder autrement, et ce, avec le consentement écrit de ma mère. En revanche, celle-ci a précisé, à même le questionnaire écrit, que « Je trouve ça un peu long et épuisant par moments. C'est plus facile dire ce qu'on pense que de l'écrire. Le texte écrit ne transmet pas toujours le message de la même façon que le message vocal. » À bien y penser, si c'était à refaire,

⁴ Les lettres de recrutement se retrouvent en annexe (voir les Annexes A, B et C).

⁵ Les lettres de consentement se retrouvent en annexe (voir les Annexes D, E et F).

je m'en serais probablement tenue à mon plan original. Outre cela, ma mère et mon ancienne copine ont pu, à l'occasion du va-et-vient de questions et réponses additionnelles, relire leur témoignage, clarifier les réponses fournies au préalable et, ce faisant, confirmer ou infirmer ce qu'elles avaient déclaré. Mon père avait, de son côté, eu l'occasion de lire la transcription de son témoignage à l'aube de ce projet. Mes trois participants ont également été invités à lire l'ensemble de ma thèse avant la remise finale afin d'approuver ou de contester la manière dont ils y sont représentés. Les témoignages récoltés et transcrits ont été sauvegardés dans ma clef USB. Cette clef sera conservée chez moi pendant cinq ans au sein d'une boîte verrouillée. Ma directrice de thèse gardera également une copie de tous les témoignages et formulaires signés dans son bureau.

Un voyage à travers le temps et les communautés : historicité et transférabilité

La combinaison de mes souvenirs, de ceux de mes participants ainsi que de ceux que j'ai retrouvés dans mes textes authentiques me permet de traduire un portrait relativement fiable et crédible du contenu et de l'historicité des expériences racontées. L'historicité consiste en la « construction personnelle de sens à partir des sens reçus, des non-sens et contresens qui égrènent et jalonnent l'expérience vécue des entre-deux, naissance et mort, organisme et environnement » (Pineau & Le Grand, 1993, p.77). De ce point de vue, historicité et linéarité ne sont pas synonymes. En effet, à l'intérieur du passé, du présent et de l'avenir qui composent l'entre-deux, naissance et mort, il y a un mouvement perpétuel de va-et-vient entre les milieux, les cultures et les communautés que l'on fréquente, ainsi qu'entre les identités auxquelles on s'associe (Clandinin & Connelly, 2000; Munro, 1998b). C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai choisi d'aborder séparément les expériences et thèmes qui émergent des données.

Pour ce qui a trait à la pertinence d'un tel partage, je tiens à préciser que « quoique j'écrive à mon sujet, je n'écris pas pour moi » (traduction libre, soulignements dans l'original, Gust, 2005, p.158). J'écris afin d'engendrer des réflexions critiques quant à la complexité du phénomène des représentations sociales, de l'intimidation en milieu scolaire et des répercussions qui en résultent chez l'enfant souffre-douleur, ses parents

et un couple de filles à l'école secondaire. De ce point de vue et selon Pineau et Le Grand (1993) :

Faire son histoire de vie n'est donc pas une pratique privée narcissique insignifiante. C'est essayer de tirer une plus-value sociale de sa vie. C'est donc une pratique à gros enjeux publics qui fait partie des mouvements de réorganisation sociale des circuits de production et de diffusion des savoirs. (p.106)

D'autre part, « en dépit de nos différences, nous partageons des similarités dues à notre humanité inhérente » (traduction libre, Freire, 1970/1990, cité dans Ng-A-Fook, 2007, p.23). Je ne prétends donc pas que mon interprétation des répercussions identitaires et sociales de mes expériences socioscolaires soit généralisable, mais plutôt transférable auprès d'individus ou de communautés ayant vécu des expériences comparables (Gust, 2005), tout en agissant à titre de « moyen de conscientisation » (Pineau & Le Grand, 1993, p.43) auprès d'individus et de communautés n'ayant pas vécu de telles expériences :

Ce qu'il faut dans des pays comme le Canada et les États-Unis [...] c'est le genre d'éducation qui obligerait la population générale à s'engager avec des réalités autres que les siennes pour accroître ses capacités d'empathie envers les autres – pour voir d'autres points de vue et pour comprendre les motivations et désirs d'autres gens. (traduction libre, Alfred, 1998, p.132, dans Ng-A-Fook, 2007, p.203)

L'étude autonarrative que j'entreprends s'inscrit dans une telle initiative en ce sens que j'y expose candidement les croyances et convictions de celles que j'étais et qui ont souffert des préjugés inhérents aux représentations qui se rapportaient à leurs identités socialement marginalisées ou qui se sont battues pour les contester.

Une aventure risquée : considérations éthiques

Malgré que je n'aie pas employé le prénom de mes participants, ceux qui me connaissent, m'ont connue, les connaissent ou les ont connus pourraient les identifier. Dans ce cas, mes participants risqueraient de subir des répercussions d'ordre social. J'ai donc souligné cette réalité dans la lettre de recrutement, le formulaire de consentement et à l'entête du questionnaire. J'y ai également spécifié qu'ils avaient la liberté de se

retirer de l'étude à tout moment, de ne pas répondre à des questions qui les incommodaient, de relire leur témoignage et de le modifier au besoin ainsi que de lire ma thèse avant la remise finale pour confirmer ou infirmer mon interprétation de leurs propos et la manière dont ils y sont représentés. Si bien qu'il est possible, lors de l'entretien ou des étapes suivantes, que les participants aient censuré leur témoignage, notamment en raison de la nature des thèmes qui y ont été abordés (beauté féminine, intimidation, agression sexuelle, orientations sexuelles possibles). Cela consiste en une limite méthodologique qu'il m'était difficile de prévenir. J'ai cependant demandé à chacun des participants d'explicitier si et comment ils pensaient avoir adapté leurs propos en fonction du regard des futurs lecteurs. Les réponses soumises témoignent de la sincérité avec laquelle ils ont chacun répondu le plus honnêtement possible.

Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui ont été soulevés, il était possible, lors des entretiens ou des étapes suivantes, que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Les participants en ont été avisés dans la lettre de recrutement et le formulaire de consentement. En outre, il est fort probable que nos conversations antérieures aient constitué une source potentielle de biais à l'endroit des questions que j'ai posées et des réponses qui ont été partagées. Je me suis alors engagée à ne pas me limiter aux savoirs que j'ai acquis lors de telles conversations et à considérer l'opinion de mes participants à savoir comment nos entretiens passés pourraient avoir teinté leur témoignage. Nul n'a nié la possibilité que de telles conversations aient pu influencer le choix, la nature ou la spontanéité des souvenirs partagés. Je leur ai aussi demandé pourquoi ils ont accepté de participer à l'étude et comment la nature de notre relation pourrait avoir exercé une influence sur les réponses qu'ils m'ont confiées. Les réponses fournies n'ont rien révélé d'alarmant.

D'autre part, un pseudonyme a été attribué aux élèves, aux enseignants, aux institutions, aux membres de ma famille et à tout autre personnage de mon enfance, de ma préadolescence ou de mon adolescence qui a été nommé. De plus, je me suis efforcée de divulguer le moins d'information possible afin de protéger l'identité des personnes concernées et de m'éviter une poursuite judiciaire.

Au surplus, Gust (2005) prévient qu'il faut éviter de blâmer les personnes que l'on représente et qu'il ne faut pas en faire des boucs émissaires. J'ai donc tâché d'être vigilante à cet effet.

Ensuite, Clandinin et Connelly (2000) soulignent qu'il faut faire bien attention de ne pas s'appropriier les mots des participants. J'ai donc cité leurs propos le plus clairement et honnêtement possible. De là, en partie, la raison pour laquelle j'ai effectué une transcription verbatim du témoignage oral de mon père et que j'ai respecté l'orthographe des extraits tirés des données écrites. Ces auteurs ajoutent aussi qu'il ne faut pas perdre de vue les personnages et leurs histoires au profit de la théorie. J'ai, de ce fait, dédié la plus grande partie de ce projet aux paroles de tous les participants et à nos histoires.

De surcroît, j'ai voulu faire bien attention de ne pas reproduire les représentations sociales que je dénonce. Alors qu'il est nécessaire de nommer les représentations sociales si l'on veut les défier et les déconstruire (Howarth, 2006) puisque, de toute façon, « ne pas nommer est [en soit] une forme de dénomination » (traduction libre, Gust, 2005, p.149) qui contribue à perpétuer ces représentations, j'ai été attentive à la manière dont j'en parle pour ne pas les réinscrire dans le domaine social du « réel » (Howarth, 2006).

À vos marques, prêts, je pars...

L'objectif premier de cette thèse est de décrire mes expériences socioscolaires, en tenant compte des représentations sociales de la beauté féminine et des identités et orientations sexuelles possibles telles que manifestées en milieu scolaire, afin d'en identifier les répercussions identitaires et sociales.

Aujourd'hui, je proclame mes différences. Je circule symboliquement le long des autoroutes qui séparent les boîtes identitaires préfabriquées. Je suis une zone grise. Chaque jour, j'assume et je défends, parfois avec difficulté, mon refus des étiquettes conventionnelles. Je négocie le sens et la valeur de mes identités complexes et floues au sein de milieux qui m'imposent leurs définitions de qui je suis ou peux être en raison d'une variété de caractéristiques ou contraintes. Je ne réussis pas toujours à résister au magnétisme de leurs arguments parce que l'adulte que je suis se débat encore contre les

mensonges assimilés de l'enfant, de la préadolescente et de l'adolescente que j'étais sur les terrains de l'école.

Il importe également de souligner, à la manière de Clandinin et Connelly (2000), que l'ensemble de ce travail s'est réalisé à l'intérieur et à travers d'une dynamique de pouvoir entre l'étudiante que je suis et l'université qui me chapeaute (Fulwiler, 2003). À cet effet, ce processus s'est voulu, à lui seul, un va-et-vient perpétuel entre mes convictions et les critères académiques traditionnellement associés à la recherche scientifique. J'ai donc dû négocier mes identités d'étudiante et de chercheuse amateur à l'intérieur de cette tension. Je pense, comme le soulignent Clandinin et Connelly (2000), qu'il est important de la nommer puisqu'elle risque de s'être infiltrée, malgré moi, dans tout ce que j'ai écrit.

CHAPITRE 2 : MES PAYS D'AUTREFOIS

Comme je l'ai précisé dans le chapitre précédent, les données et souvenirs étudiés dans ce chapitre sont ici, pour la plupart, présentés en ordre chronologique. Les exceptions sont détaillées en début de section, à même le texte ou en note en bas de page. Il me faut également réitérer que j'ai, dans l'ensemble de ce chapitre, respecté l'orthographe des données écrites, et ce, en raison de l'importance que j'accorde à la voix des acteurs. Enfin, j'ai choisi de ne pas y citer de références afin de me consacrer, en entier, aux paroles et histoires des participants.

PREMIÈRE PARTIE : Le coffre aux trésors de l'intimidation et des représentations sociales de la beauté féminine

En un premier temps, il me semble essentiel de tracer la carte routière de mon parcours préscolaire, socioscolaire et estival, plus précisément en lien à l'intimidation et aux représentations sociales de la beauté féminine, et ce, afin de vous familiariser avec les expériences dont il sera question dans l'ensemble de cette thèse. Je vais donc, à partir de textes que j'ai composés de mémoire dans le cadre d'un cours de maîtrise, de quelques données personnelles et du témoignage de mes covoyageurs, rédiger le survol de ces expériences en guise de mise en contexte pour les chapitres à venir. C'est donc dire que j'y présente les thèmes qui feront l'objet de mon analyse dans les deuxième et troisième parties de ce chapitre. Il est à noter que les citations provenant de mes données personnelles en matière d'intimidation se font rares et sont, en grande partie, tirées d'un projet scolaire autobiographique daté de la neuvième année (*Les secrets de ma vie*) et traitant, en rétrospective, des éléments les plus marquants de mon enfance au regard de l'adolescente que j'étais à 13 ans. Étant donné que je ne suis plus cette adolescente, j'ai choisi d'aborder ses interventions à la troisième personne. En revanche, puisque mes souvenirs appartiennent à l'adulte que je suis aujourd'hui, je les raconterai à la première personne. En fin de compte, cela facilitera la distinction entre mes souvenirs tels que je les conçois aujourd'hui et ceux qui appartiennent à celle que j'étais.

La province du préscolaire

Dans mon imaginaire, le premier chapitre de ma vie, celui des années préscolaires, raconte l'histoire d'une petite fille innocente, mignonne, charmante, curieuse, confiante, entêtée et enjouée, à l'air coquin et aux lulus bouclées. Mon père précise que j'avais une « beaucoup plus grande confiance dans les gens, une ouverture. [...] T'avais pas appris que le monde était une place dangereuse encore. » Cette enfant que j'étais vivait dans un monde d'adultes qui la louangaient : « Tu étais le centre de notre attention mais tu n'étais pas gâtée. » Je me souviens des sourires et des rires, les leurs et les miens, ainsi que de mes sentiments de fierté, de bonheur, de bien-être et de sécurité. Plus que tout, je me sentais aimée et acceptée et ne doutais point de ma beauté dans le regard des grandes personnes. Je construisais déjà, comme c'est généralement le cas à cet âge, mon identité en fonction de la rétroaction d'autrui.

Selon mes souvenirs, il y avait peu d'enfants dans ce premier chapitre. Malgré que je jouais parfois avec mes cousins et cousines et fréquentais les garderies et groupes de jeux du quartier, je préférais plutôt adopter les amis de mes parents :

Mon père :

T'as toujours été entourée d'adultes et très peu d'enfants. Parce qu'on n'était pas entouré d'nos familles [...] Pis on n'avait pas d'amis, nous, qu'y'avaient des enfants.⁶

Ma mère :

Tes amis étaient nos amis... [...] A part des amis adultes, tes amis enfants étaient tes cousines et tes cousins.

Puisque j'avais l'habitude d'interagir avec les adultes, lesquels prenaient l'initiative de m'approcher et tombaient sous le charme de mes talents et de mon innocence, les enfants que je côtoyais à la prématernelle m'apparaissaient plutôt immatures, ennuyants et désintéressés, en raison de quoi je me tenais à l'écart. Il est possible que je me sois montrée arrogante, voire condescendante, à leur endroit :

⁶ Comme je l'ai souligné dans le premier chapitre, j'ai effectué une transcription verbatim du témoignage de mon père. Il me faut, à cet instant, préciser que j'emploie les points de suspension encadrés de parenthèses carrées afin de signaler l'extraction d'informations superflues, de bégaiements ou de mes interventions. J'utilise ces mêmes symboles dans les extraits tirés du témoignage de ma mère et de mon ancienne copine ainsi que de mes données personnelles, et ce, uniquement pour faire valoir le retrait d'informations superflues.

Mon père :

[...] [ta mère] me disait que t'interagissais pas bien bien bien avec les autres enfants, nécessairement, parce que [...] t'avais pas l'tour. [...] tu savais pas comment jouer avec les enfants. [...] T'avais l'habitude de t'intégrer avec des **adultes**, tu faisais affaire avec des **adultes**. [...] Donc ta façon d'approcher un enfant [...] est comme t'approches un **adulte** pis ton attente face à l'autre était que cet enfant là allait agir en adulte.⁷

Comme il n'y avait pas, à cette époque, d'institution préscolaire publique dans la ville où j'habitais, mes parents m'ont inscrite à une petite école catholique privée. Je me souviens de comment je résistais à l'autorité des religieuses, plus particulièrement à l'heure de la sieste. Mon père explique que :

T'avais pas aimé ça parce que [...] jusqu'à c'moment-là, t'avais toujours été dans des milieux où on t'mettait beaucoup au centre. [...] Les religieuses étaient moins chaleureuses. Pis là t'étais un peu plus laissée pour compte, [...] c'tait comme, ben, débrouille-toi, t'sais. Fait qu't'as pas aimé ça, j'pense.

Pourtant, ma mère soutient que « [...] tu aimais aller à la garderie et surtout [à la prématernelle] puisque tu apprenais beaucoup de choses et on reconnaissait tes talents – surtout artistiques. »

En bref, j'étais heureuse dans la mesure où je me sentais valorisée, stimulée et au centre de l'attention. Il y avait alors, dès ce jeune âge, un lien entre mes interactions avec les adultes et mes états d'âme. À l'inverse, il me semble que je préférais la solitude aux échanges avec mes semblables. Je sentais qu'ils étaient différents de moi et ne savais pas comment les aborder. Mes parents, pour leur part, entretiennent une vision parfois contradictoire de ces interactions :

Mon père :

[...] t'avais tendance à vouloir t'isoler. J'me souviens que [...] y'a une religieuse qui nous avait fait l'commentaire que, ah, tu t'isolais. Y'avait, une, j'oublie, j'oublie exactement c'que c'est, mais y'avait comme une salle de jeu où y'avait comme une maison. [...] Une maison pis t'allais te cacher dans la maison. [...] j'ai comme l'impression qu'tu t'es sentie un peu sous attaque. [...] tu savais pas comment t'défendre. [...] les circonstances de notre vie [...] ont été telles que t'as jamais appris à te défendre avec les autres enfants [...]

⁷ J'ai fait ressortir en caractère gras les mots sur lesquels mon père a mis de l'emphase.

t'étais pas assez agressive. T'sais là donc t'étais facile à victimiser. [...] quand moi j'étais enfant, ma stratégie c'tait d'faire la même affaire pis quand maman était enfant sa stratégie c'tait d'faire la même affaire. [...] Tu étais du genre à chercher le refuge plutôt qu'à te bagarrer, comme je l'avais été à cet âge, d'ailleurs.

Ma mère :

Tu aimais beaucoup intèrragir avec les autres enfants. [...] Je n'ai pas de souvenirs qu'il y avait des conflits avec les autres enfants. Je crois qu'il y avait des petites chicanes d'enfants mais rien de « sérieux ». [...] Je pense que [ces petites chicanes entre pairs] te faisait de la peine, tu ne comprenais pas toujours pourquoi. Tu n'étais pas le genre à confronter, donc je dirais que tu ne savais pas te défendre.

Je manifestais donc déjà, sans le savoir, les comportements qui allaient, à l'école élémentaire, contribuer, de pair avec d'autres facteurs, à l'éclosion d'une dynamique d'interaction malsaine.

Tout compte fait, il me semble avoir été ravie d'apprendre qu'on allait m'épargner une autre année en la compagnie des enfants de mon groupe d'âge puisqu'on avait trouvé le moyen de me faire sauter la maternelle. Sur ce point, mon père admet que « nous avons joué le système en te faisant faire ta pré-maternelle dans une école privée. Le temps venu, l'école n'avait pas le choix que de t'accepter au jardin car tu avais déjà fait le niveau exigé. » Ainsi, n'ayant que cinq ans lorsque j'ai commencé ma première année à l'école des grands, j'étais la plus jeune de ma classe.

La province de l'école primaire

Quand je revois la photo que mes parents ont prise de moi au matin de ma première journée d'école, j'y découvre une petite fille enthousiasmée à l'idée d'entreprendre l'aventure scolaire. C'est d'ailleurs ce que mes parents me confirment :

Ma mère :

Tu aimais beaucoup l'école. Tu voulais apprendre à lire et à écrire. Tu as rencontrer tes premières amies de longue date – [Amélie, Éloïse, et Fannie]⁸.

⁸ Lorsque les parenthèses carrées encadrent des prénoms ou des mots, cela signifie que j'ai remplacé les véritables prénoms par des pseudonymes ou encore que j'ai choisi d'intégrer un détail précédemment élucidé afin de clarifier le sens de l'extrait cité.

Mon père :

Commencer l'école, t'étais excitée, t'étais contente parce que t'aimais quand même aller à la garderie, t'aimais ces choses-là, [...] t'étais un peu comme moi, enfant, t'aimais ça aller à l'école. [...] T'aimais [...] le fait que t'arrives là pis que [...] y'avait des choses le fun à faire, y'avait des choses qui t'stimulaient, pis t'étais **bonne** à ça. Tu t'faisais renforcer [...] par les enseignants.

J'étais alors séduite, comme c'était le cas à la prématernelle, par l'encadrement et le renforcement du milieu scolaire. Pourtant, seul un sentiment d'insécurité me reste des premiers jours au sein de cette nouvelle institution. Il me semble que, dès le premier mois, j'étais la cible de moqueries de la part d'Érica, une blondinette aux yeux bleus, et de ses amies. Il est probable, étant donné mon indifférence passée à l'endroit des enfants de mon âge, qu'elles se soient senties menacées ou insultées par mon attitude et mes comportements antisociaux, ou encore par l'attention que je savais réclamer des adultes. D'autant plus que j'étais la plus jeune du groupe. Si tel est le cas, elles auraient alors agi ainsi en raison de leurs propres insécurités :

Mon père :

[...] d'une part t'avais ceux qu'y'étaient indifférents envers toi [...] pis y'avait là les autres qui finissaient par t'en vouloir [...] puisque tu pouvais pas interagir avec eux, t'es devenue indifférente envers eux. [...] Pis eux autres y'ont interprété ton indifférence comme une arrogance, un jugement. [...] Donc ça les a fait sentir insécure. Alors j'pense que tu les faisais sentir très insécure. Parce que toi [...] t'étais pas avec eux-autres, t'étais indépendante d'eux-autres, t'étais indifférente face à eux autres, pis t'étais tellement bonne à l'école, pis t'avais l'attention positive de tes profs, de tes enseignants, pis j'pense que [...] c'est à cause de d'ça qu'y se [...] sentaient, eux, vulnérables, insécures, pis [...] leur façon de se [...] défendre c'était d'être agressives envers toi.

Ma mère :

Tu avais beaucoup de talents et tu étais reconnu par tes professeurs comme ayant beaucoup de potentiel donc je crois qu'il y en avait qui étaient intimidés par toi et jaloux. Leur façon de le démontrer était de t'attaquer au niveau physique – force et apparence. [...] Tu ne portais pas « d'airs », tu n'étais pas « péteuse », tu étais « naturelle » et tes talents te venaient naturellement. Parfois la jalousie fait ressortir des comportements inattendus des gens, et malheureusement tu en as été victime.

Peu importe l'origine du conflit, je suis devenue le bouc émissaire de leurs tourments. En effet, elles me reprochaient incessamment d'être grosse et laide et me montraient que je n'étais pas digne de leur respect et de leur amitié, ce qui relève des normes prescrites par les représentations sociales de la beauté féminine. Ma mère se souvient également qu'« il y avait des petites filles qui étaient méchantes envers toi et d'autres dans la cour d'école et essayaient de te mettre à l'écart de tes amies [...] Il y avait quelques garçons aussi – le nom m'échappe [...] Tu disais qu'elles te trouvaient laide et grosse. » Jamais ces étiquettes n'avaient, auparavant, été associées à ma petite personne et voilà qu'on me les crachait tous les jours pour me remettre à ma place, moi qui dérangeais déjà. Je sentais, en raison de leurs regards réprobateurs, leurs sourires sournois et leurs intonations accusatrices, qu'elles me ridiculisaient. J'avais beau riposter, elles criaient plus fort et, à la longue, je me suis sentie vaincue. À la lumière de leurs mots, j'ai compris que mon corps et son poids étaient problématiques aux yeux de mes pairs. Je me suis donc mise à le comparer à celui des autres enfants et ai pris conscience de ses différences. À cet égard, mon père me dit que « moi j'ai souvenir de toi comme si t'as toujours été rondelette. » Ne pouvant, en toute vérité, contredire les déclarations de mes pairs, j'ai commencé à croire que mon corps n'était pas beau et, par conséquent, que j'étais défectueuse. Je crois fermement que c'est cette impuissance qui a conduit à l'intériorisation de l'image qu'on me renvoyait de mon corps ainsi qu'à l'assimilation des messages qui y étaient sous-jacents. Mon père relate que :

[...] tu as commencé à beaucoup changer une fois que tu as commencé à l'école. Une grande partie de ce changement était, je crois, normale puisque tu tenais plus à recevoir la validation et l'engagement de tes paires que des adultes qui t'entouraient. On ne te suffisait plus. Puisque les enfants étaient, de façon générale, plus cruels, tu as commencé à me sembler triste et troublée plus souvent une fois l'école commencée.

Lorsque j'ai demandé à mon père comment j'étais devenue consciente des représentations sociales de la beauté féminine, il a répondu que « t'es devenue consciente de ça à cause [...] des commentaires des enfants. », notamment, soutient-il, puisqu'avant l'école primaire, « t'avais toujours été [...] entourée de grosses [personnes] [...] Donc on était tous pareils, [...] c'tait comme, on était une équipe, là t'sais. »

Heureusement, il y avait Amélie, une alliée dont le corps était, se moquait-on, trop à l'inverse du mien. Cette amie, toute menue, avait la force, l'audace et le savoir-faire nécessaires pour contester les injures qui nous étaient réservées. Je me sentais alors protégée en sa présence et en suis venue à dépendre d'elle pour me défendre. Notre alliance m'a donc permis de tolérer le taquinage dont nous étions victimes. À ce propos, la jeune Anne-Sophie racontait que : « J'ai bien aimé la première année. Je m'étais vite faite une bonne amie, [Amélie], avec laquelle je passais la plupart de mon temps. On se faisait toutes les deux rejeter par le groupe. Elle était trop mince et moi j'étais trop grosse. » (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie). L'emploi du verbe « être » présuppose qu'elle avait intériorisé les critiques de ses pairs et qu'elle assumait la responsabilité du rejet en raison de son apparence. Malgré tout, la présence d'une amie semble avoir contribué à la représentation positive qu'elle se faisait de cette première année en milieu scolaire. Hélas, au terme de cette première année, les parents d'Amélie l'ont inscrite à une autre école.

Je me suis alors retrouvée, dès les premiers jours de ma deuxième année et à l'âge de 6 ans, sans défense et condamnée à subir seule le refrain des paroles, rires et regards de mademoiselle blondinette et ses amies. À 13 ans, Anne-Sophie, l'adolescente, affirmait, au sujet de son enfance, que :

[Elle] était à la fois bonne et mauvaise. Jusqu'à ce que j'aie à l'école j'étais très bien. Presque tout le temps souriante et très joyeuse. J'avais beaucoup d'attention de mes parents ainsi que leurs amis et la famille. Mais tout ça a changé après la première année. Pas d'ami(e)s, presque pas de plaisir, juste de la souffrance et de la tristesse. J'avais perdu ma confiance en moi-même et ne m'aimais plus. Une fois de temps à autres, j'avais de bons moments, mais pas très souvent. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie).

Elle faisait ainsi déjà la distinction entre sa vie avant l'école et celle après sa première année. Puisque sa carence d'amitié figure en tête de file, j'en conclus que la nature de ses relations entre pairs était à l'origine des émotions et tracas qu'elle nommait par la suite. Il y avait donc eu un revirement depuis la petite enfance : le lien entre ses interactions et ses états d'âme relevait davantage de ses rapports avec les enfants que de ceux avec les adultes. Elle était, semble-t-il, bien consciente de sa difficulté à interagir avec ses pairs : « Je m'entendais mieux avec les animaux qu'avec

les enfants de mon âge. C'est encore comme ça. » (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie). Voyons donc comment elle se remémorait sa deuxième année :

Anne-Sophie, 13 ans :

[Amélie] a changé d'école et j'étais tout le temps seule [...] Personne ne m'aimait. J'étais trop différente. Trop laide pour eux. À tout les jours au moins une personne me faisait remarquer comment j'étais grosse. Je revenais souvent de l'école en pleurant. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie).

Ainsi, le départ de son amie aurait complètement bouleversé son expérience scolaire, notamment puisqu'elle se retrouvait dorénavant sans alliée face à la violence de ses pairs. L'intimidation se manifestait alors sous forme de remarques au sujet de son poids, ce qui constitue de la violence verbale, et résultait en un sentiment de solitude et de tristesse, ce qui confirme le lien entre ses interactions entre pairs et ses états d'âme. Elle relatait, par ailleurs, que « personne ne m'aimait » parce qu'elle « étais trop différente. Trop laide pour eux », ce qui rend compte du blâme qu'elle attribuait à son corps en regard de ses conflits socioscolaires. Ayant appris que son apparence était indigne de reconnaissance positive, elle cherchait néanmoins à se montrer aimable par d'autres moyens, misant sur ses talents de bricoleuse pour impressionner les autres enfants :

Anne-Sophie, 13 ans :

Pour Noël, nous avons fait un échange de cadeaux. J'avais pigé [l'amie à Érica]. Probablement la fille la plus populaire de la classe. Je lui avais fait un bricolage et devant moi, elle l'a jeté. Je me suis sentie tellement triste. Je faisais tout pour qu'on m'aime mais jamais rien ne fonctionnait. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Ses attentes inassouvies se soldaient ainsi en déceptions. Mon père explique semblablement que :

Ça a commencé à mal marcher à l'école [...] à l'âge où tu devenais plus sociale, [...] où les enfants [...] interagissaient plus entre eux-mêmes, pis que [...] l'attitude des autres enfants envers toi, ou la façon qu'les autres enfants te traitaient ou te voyaient ou te parlaient c'tait important pour toi. [...] Là, [Tes pleurs, ton découragement devant l'absence d'accueil des autres enfants ont] commencé à être un problème. [...] Ça ça a commencé [...] en deuxième. [...] c'tait plus que du taquinage, [...] c'tait d'l'agression, là, c'tait bullying, c'tait très cruel. [...] T'arrivais, là, en pleurant d'l'école, puis, donc c'était vraiment méchant. [...] T'sais, y t'isolaient, pis [...] t'étais pognée tu-

seule dans cours d'école pis tu savais pas comment t'en sortir. J'pense [...] qu'y t'menaçaient, même, y menaçaient de te [...] battre ou t'faire que'que chose. [...] Donc y t'faisaient peur, donc [...] c'était d'l'intimidation parce que c'était méchant. [...] [Je me souviens du] jour ou t'es rev'nue d'l'école en pleurant. Ça j'oublierai jamais. [...] j'étais à la maison déjà pis t'es rentrée à la maison pis **en** rentrant, tu pleurais. Pis qu'est-ce qui s'passe, qu'est-ce qu'y'arrive? Pis, ah, t'étais montée à ta chambre, tu voulais pas en parler. [...] C'fait qu'on est monté, j'suis monté dans ta chambre [...] m'asseoir avec toi te parler, c'est là qu'tu m'as dit, pis t'avais l'coeur **fendu**, aye, c'était assez triste, c'tait assez tragique. On m'appelle la grosse, pis on m'dit ci, pis on m'dit ça, pis c'est là qu'tu m'avais dit qu'y'avaient menacé d'te battre. [...] t'avais intégré toutes leurs commentaires comme étant vrai. [...] Parce que c'est vrai que j'suis grosse pis c'est vrai que j'suis comme ça pis c'est vrai, pis c'est vrai, pis c'est vrai, pis c'est vrai. Ah, ça ça m'avait saisi. [...] Ça m'avait saisi, encore une fois, parce que j'étais complètement impuissant. Le fait que j'te dise que t'étais pas laide pour moi [...] c'tait pas important pour toi.

Mon père avait alors pris conscience du revirement nommé plus tôt vis-à-vis de l'importance que j'accordais à la rétroaction des enfants en comparaison à celle que j'accordais aux réactions et comportements des adultes à mon égard. Pour ce qui est de l'incident qu'il décrit, bien que je ne m'en souviens pas, je me rappelle avoir pensé que l'opinion de mes parents n'était pas fiable puisqu'ils étaient biaisés à mon endroit. Quant au reste, je me sentais effectivement désemparée, humiliée et seule en raison de ce qu'on disait au sujet de mon poids, notamment parce que ne pouvais ni réfuter les arguments invoqués, ni m'en défendre et que je n'avais plus d'alliée pour le faire à ma place. Je me sentais donc impuissante face à un mur d'élèves-chasseurs qui me ridiculisaient. À cet égard, ma mère souligne que « [...] tu n'étais pas le genre à confronter ou te défendre quand on parlait en mal de toi. » Malgré que je me sois sentie défaite, je voulais, à cette époque, convaincre mes pairs que j'étais une bonne personne et leur prouver que j'étais aimable. J'essayais de les impressionner avec mes talents artistiques et mes habiletés académiques, lesquels éblouissaient les adultes : à cet âge, je faisais du piano, du dessin et de la peinture, et j'obtenais de bons résultats scolaires. On a alors commencé à m'accuser de vouloir être la chouchou de l'enseignante. Le plus je réussissais bien, le plus je sentais le besoin de ne jamais faire d'erreur, le plus j'aspirais à la perfection. Je n'étais donc jamais satisfaite de mes succès parce que je ne

parvenais pas à satisfaire mes pairs, sans compter que j'avais peur de perdre le soutien des adultes, notamment celui de mes parents que je ne voulais pas décevoir afin de ne jamais compromettre l'amour qu'ils me consacraient :

Anne-Sophie, 13 ans :

Comme tout le monde, j'avais des inquiétudes. Une était mon perfectionnisme. J'avais peur de ne pas être parfaite. Je n'étais jamais satisfaite de ce que je faisais; je voulais toujours être meilleure. À cause de ça j'avais tout le temps peur de faire des erreurs, ce qui me faisait en faire d'avantage. Quand j'ai commencé mes leçons de chant j'étais tellement nerveuse avant un spectacle parce que je me disais que j'allais tout ruiner et que les gens allaient se moquer de moi. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Il appert, comme le suggère la dernière phrase de cet extrait, qu'Anne-Sophie anticipait l'échec et la ridiculisation. Compte tenu de ses expériences socioscolaires, son perfectionnisme relevait alors non seulement d'un besoin de reconnaissance et d'amour, mais également d'une solution qu'elle avait identifiée afin de s'épargner la violence d'autrui à l'école comme ailleurs. En ce sens, les inquiétudes relevant de ses expériences entre pairs se généralisaient à l'extérieur des murs de l'école et témoignaient des messages qu'elle avait intériorisés : je suis responsable des mauvais traitements et dois changer pour qu'on m'aime. Mon père et moi partageons, à quelques exceptions près, la même interprétation de ce qui m'a poussée à rechercher la perfection :

Oui, t'étais perfectionniste. [...] étant donné qu't'as été entourée par des adultes si longtemps, y'a **rien** qu'tu faisais qu'y'était pas parfait. [...] T'avais beau faire une ligne sur un papier pis dire que c'tait une vache [...] tout l'monde disait que c'tait une belle vache. [...] Donc partout ou t'allais t'étais la p'tite star, t'étais vraiment une étoile, là, tu brillais. Donc c'est comme si tout d'un coup, [...] quand t'es rentrée dans l'monde des enfants, ben là c'tait la réalité, les gens t'disaient, ben voyons donc, c'pas une vache, c't'une ligne bleue, belle niaseuse. [...] on avait beau t'dire, ben, oui, oui, d'accord, c'est une ligne bleue mais pour nous autres c't'une vache, ça ça t'suffisait pas. [...] Y fallait qu'ce soit une vache [...] j'pense que [...] quand c'est dev'nu abusif, c'est comme si t'as compris qu'la seule façon qu'tu t'f'rais pas abuser c'est si t'étais parfaite. [...] Si t'étais belle, si t'étais mince, si t'étais ci, si t'étais ça. [...] Donc fallait qu'tu sois toujours que'que chose d'autre. C'est ça qu't'as appris, là, fallait qu'tu sois d'autre chose. Pis [...] t'as **généralisé** ça là, tout d'un coup c'tait vrai partout dans l'monde. [...] C'tait vrai de moi, c'tait vrai de **tout l'monde**. **Tout**

l'monde pensait ça. Pis y'avait pas moyen d'te changer d'idée. On avait beau essayer d'te convaincre, t'écoutais pus, là.

Ainsi, j'ai tout fait pour obtenir de bons résultats scolaires et pour exceller dans mes activités parascolaires. En général, seuls les adultes semblaient reconnaître mes forces, mes talents et mes qualités. Quoique je minimisais leur crédibilité, ils m'ont permis de voir que j'étais dotée d'une beauté intérieure, ce qui allait, à la longue, transparaître dans mon langage interne. Les enfants, pour leur part, s'en tenaient à mon corps, en raison de quoi j'en ai fait de même. Je ne sais pas si je savais comment m'y prendre pour maigrir, mais je savais que pour être acceptée, il fallait que je change. J'avais compris que j'étais différente d'eux et non plus le contraire et que c'était à moi de me conformer si je voulais être aimée. La norme, tout comme la perfection, représentait désormais une oasis vers laquelle je devais m'orienter en vue d'appartenir. Mon identité se construisait alors en fonction de mon positionnement marginal au sein du groupe des pairs et de la conviction que j'en étais responsable :

Ma mère :

Tu ne t'aimais pas; tu pensais que tu n'étais pas correcte puisque tu n'étais pas comme les autres; tu croyais que tu n'étais bonne à rien même si tu gagnais toute sorte de compétitions (rédaction, piano, chant). [...] je crois fortement que ce qu'on ressent à l'intérieur est très souvent ce qu'on projette dans nos comportements.

Mon père :

[...] toutes tes attitudes, toutes tes croyances sur toi-même ont été complètement influencées [par les messages que tu as intériorisés]. J'me suis senti, moi, complètement, le mot anglais, disempowered [...] j'ai compris qu'j'avais pus d'pouvoir sur toi, que j'avais beau [...] contredire tout c'qu'y t'disaient, tu m'entendais pus.

Au fait, j'entendais seulement ceux qui, d'une manière ou d'une autre, consolidaient mes convictions :

Anne-Sophie, 13 ans :

Seule [...] l'enseignante, était gentille avec moi [...] Je me rappelle au retour des vacances d'été qu'elle m'avait dit que j'avais maigri. Je ne la croyais pas, mais pour la première fois depuis la première année on m'avait fait, à l'école, un compliment. Et finalement, [Éloïse] m'avait remarqué. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Cette enseignante avait alors renforcé l'idéal de beauté auquel aspirait Anne-Sophie. En effet, l'adolescente qui relatait ce souvenir croyait, de ce commentaire relatif à son amincissement, qu'il correspondait à un compliment, ce qui renvoie aux représentations sociales de la beauté féminine. Il est d'autant plus notoire qu'Anne-Sophie faisait mention de l'attention soudaine que lui avait accordée Éloïse alors qu'elle venait de souligner sa perte de poids. Elle semblait donc croire que cette transformation lui avait valu une nouvelle amie. Anne-Sophie ajoutait ceci au sujet de cette amie :

Anne-Sophie, 13 ans :

En troisième année on se tenait ensemble. Elle me défendait quand les gens m'insultaient. Mais quand on était en chicane il n'y avait plus personne pour me défendre. Encore une autre année difficile [...] Mes parents me disaient qu'à force de vieillir les élèves matureraient et seraient plus gentils avec moi. Alors j'endurais, me disant qu'un jour ils allaient me laisser tranquille. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

La petite Anne-Sophie qui n'avait que 7 ans dépendait alors, comme elle l'avait fait en première année, d'une collègue de classe pour se défendre, ce qui réfère à son sentiment d'impuissance. D'autre part, tandis que ses parents soutenaient, de leur côté, que ses pairs seraient éventuellement plus gentils avec elle, elle prétendait, du sien, attendre le jour où « ils allaient me laisser tranquille ». Par conséquent, le terme « gentil » correspondait aux comportements sans violence. Il importe de le souligner étant donné la prédominance de ce mot dans la deuxième partie de ce chapitre.

Dans la mesure où je n'avais personne pour me défendre, je faisais mon possible pour ne pas me faire remarquer. Je cherchais à disparaître, à passer inaperçue et, paradoxalement, mon corps grossissait. À vrai dire, je me sentais généralement anxieuse dans la cour d'école puisque j'en étais venue, comme il a été noté plus tôt, à anticiper les insultes.

Je me souviens de comment, à la Saint-Valentin, l'une des filles du trio populaire m'avait remis une carte avec un hippopotame en tutu. Elle avait précisé qu'elle n'avait pas voulu me faire une carte, mais que sa mère le lui avait obligé. Elle m'avait ensuite fait remarquer que l'hippopotame me ressemblait. Je me souviens des sentiments de tristesse, d'humiliation et de déception.

Enfin, j'ai un vague souvenir, cet hiver, de m'être laissée tomber d'un petit pont avec l'intention de me blesser pour punir mon corps des ennuis qu'il m'attirait. J'avais donc intériorisé la colère qu'il m'était impossible de projeter sur ceux qui me faisaient du mal. Je me rappelle avoir atterri, bredouille, dans un lit de neige. Personne ne m'avait vue. Personne ne l'avait su. Je pleurais, désespérée et humiliée d'avoir raté mon coup. Pour tout dire, le plus j'y pense, le plus je crois que je ne suis jamais passée à l'acte, mais qu'il s'agit plutôt d'une fantaisie à laquelle j'ai tellement rêvé qu'elle m'est devenue réelle. Au fait, j'ai l'impression que je me suis arrêtée sur le petit pont, que je me suis imaginée la scène et que je l'ai, au fil des ans, conservée dans ma banque de souvenirs. Peu importe que ce soit un véritable souvenir ou le souvenir d'un fantasme, il traduit l'envergure de mon désespoir et de la hargne que je destinais à mon corps.

En quatrième année et à l'âge de 8 ans, j'espérais que tout allait s'améliorer. La blondinette du trio des populaires avait changé d'école, ce qui était pour moi un énorme soulagement. D'autant plus que notre duo, à Éloïse et moi, s'est agrandi pour accueillir d'autres amies :

Anne-Sophie, 13 ans :

La quatrième était un peu moins pire. Je me tenais surtout avec [Éloïse, Fannie et une autre amie]. Mais dans notre groupe j'étais la moins importante. Si elles se fâchaient contre quelqu'un, c'était moi [...] c'est cette année que tranquillement pas vite les choses ont commencé à changer. Au lieu de tout le temps m'agasser, on m'ignorait (à part mes quelques « ami(e)s ») » (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Anne-Sophie sentait alors qu'elle détenait le dernier rang au sein du groupe, et ce, en tenant compte des comportements et attitudes de ses amies à son endroit. Ainsi, elle définissait son importance selon son statut social, lequel se rapportait à la nature de l'attention qu'on lui accordait. Quant à l'ensemble de ses interactions sociales, elle précisait que la violence verbale avait, au cours de cette année, été remplacée par de la violence sociale, laquelle se caractérisait par son exclusion non-verbale du groupe des pairs.

Je me rappelle de ces amies et de comment je vivais dans l'insécurité en raison de ce que je percevais comme leur infidélité. Je me sentais tout de même privilégiée d'être

en leur compagnie. J'avais des amies à temps partiel et pourtant je les aimais puisque, même si je sentais qu'elles me trahissaient, je m'amusais à jouer, danser, parler et rire avec elles. J'avais tant besoin de cette communauté et j'étais prête à tout pour la garder.

Hélas, il y avait un nouvel élève, Nathan, qui était bien plus méchant qu'Érica. Lorsque mes amies m'abandonnaient, il en profitait pour me harceler. J'étais plus grosse que jamais et mon apparence était plus souvent qu'autrement l'objet de ses attaques. L'hiver, un camion venait pousser la neige dans un coin de la cour d'école. Nous nous amusions, pendant les récréations, à glisser sur les pentes poudreuses. Nathan me poussait du haut de la colline jusque par terre. Même si les moniteurs et monitrices le punissaient, il recommençait toujours. D'ailleurs, il me poussait et m'enfargeait souvent dans la cour et les couloirs de l'école. J'avais terriblement peur de lui.

Au tout début de la cinquième année et alors que j'avais 9 ans, les choses se sont aggravées. Mon père soutient, de même, que « autour de la cinquième année, ça a commencé à vraiment être grave. » Mes « amies » étaient dans l'autre classe et je me retrouvais, à nouveau, toute seule. Il y avait Gracia, une autre fille grassouillette, qui, plutôt que de subir les injures, les proclamait. Je me faisais donc intimider, sous prétexte que j'étais grosse et laide, par une fille dont le corps ressemblait drôlement au mien. J'étais consciente du paradoxe, mais j'étais convaincue qu'elle avait raison de me traiter ainsi : être grosse et tout ce que cela pouvait signifier faisait partie de mon identité. C'est d'ailleurs ce qui émerge des données traitées dans la prochaine partie de ce chapitre.

Je vois encore les pattes du pupitre-refuge sous lequel je dinais parfois pour ne pas encombrer l'espace commun et risquer d'être remarquée. Je me camouflais souvent de la sorte pour me protéger des élèves-chasseurs. Je me souviens des sentiments de terreur et d'insécurité ainsi que de la certitude qu'ils pouvaient, à tout moment, me faire du mal. Durant les récréations, je m'assoiais dans le cadre de la fenêtre de la dernière cabine dans la salle des toilettes, notamment pour me protéger de Nathan, et je regardais mes pairs jouer dans la cour. Leur joie de vivre m'était palpable et, pourtant, inatteignable. Le contraste était déchirant : ils baignaient dans le bonheur de l'insouciance tandis que je me noyais dans la certitude de mon insignifiance. Il me

semble, à bien y penser, que mes quelques amies de l'année précédente m'y accompagnaient parfois. Peu importe, je n'ai pas pu m'y réfugier longtemps en raison de la vigilance des enseignantes qui m'y avaient découverte⁹. Il est à se demander pourquoi elles n'ont pas fait preuve d'une telle vigilance pour me protéger de la violence de mes pairs. Au contraire, j'ai souvenir d'un incident où l'on s'était moqué de mon père et où j'avais, en réponse à cette injure, insulté la mère du garçon en question. On m'avait, par la suite, punie en raison de mes paroles diffamatoires. J'ai donc appris qu'il m'était interdit de me défendre ainsi, mais aucun adulte n'a su me montrer comment m'y prendre autrement.

Mon désarroi, à cette époque, était à un point tel que je rêvais de me tuer devant mes collègues de classe. Je voulais qu'ils comprennent à quel point je souffrais et qu'ils en éprouvent de la culpabilité. Je ne pense pas que je voulais vraiment mourir, mais bien que je voulais éteindre mon mal et me venger de leur insensibilité.

Henri, mon enseignant que j'aimais beaucoup, a remarqué que je m'isolais. Parmi tous les enseignants que j'avais eus jusqu'à présent, Henri était le premier, à ce que je sache, à se soucier de mes difficultés sociales. À cet égard, je n'ai aucun souvenir en ce qui regarde l'intervention d'autres enseignants, ni en ce qui me concerne, ni en ce qui a trait à la sanction des élèves qui me harcelaient. D'ailleurs, je ne sais plus du tout si je réclamais ou non l'aide des figures d'autorité pour me protéger. J'ai l'impression qu'il y a eu un temps où je leur faisais part de ce qui m'arrivait, mais que je me suis aperçue que les mauvais traitements recommençaient dès qu'ils avaient le dos tourné et donc que ce n'était plus la peine de les avertir. À cet effet, mes écrits personnels, dont le premier journal date de la sixième année, ne révèlent rien quant aux interventions du personnel enseignant. Toutefois, le témoignage de mes parents en tient compte :

Ma mère :

Les profs étaient gentils mais aveugles à nos préoccupations envers les enfants qui n'étaient pas gentils avec toi. [...] Je crois qu'ils le savaient puisque tu n'étais pas la seule qui se faisait harceler. Tu te plaignais aux professeurs et à nous. Quand on se rendait à l'école pour adresser le problème on se faisait donner le même chantage ... c'était « normal » ... on nous disait que c'était « des comportements d'enfants »! [...] Tu trouvais quelque chose à reprocher à tous tes

⁹ Nous étions au troisième étage et il n'y avait pas, à ce que je me souviens, de salle de toilettes à l'intention du personnel. Les filles et enseignantes devaient alors se partager les mêmes commodités.

[enseignants parascolaires]. [...] Peut-être que tu ne faisais pas confiance à tes profs puisque tu ne croyais pas qu'ils étaient là pour toi.

Mon père :

[Avant la cinquième année] Y nous parlaient pas beaucoup, à c'que j'me rappelle, quand on allait faire des visites avec les enseignants, y nous parlaient pas de problèmes, y nous parlaient pas qu'ça allait mal.

Il semblait alors y avoir un manque de communication entre les enseignants et mes parents, de même qu'une déresponsabilisation de la part du personnel enseignant, et ce, malgré mes plaintes et celles de mes parents. Pour sa part, il appert que la direction était hostile vis-à-vis de l'idée qu'il lui fallait intervenir :

Ma mère :

On se faisait traiter de « parent » qui n'a pas d'affaire à vouloir faire intervenir la direction pour régler des affaires d'enfants [...] On questionnait souvent leurs décisions et je crois que ce n'était pas toujours apprécié.

Mon père :

[...] j'ai pas compris pourquoi l'école [...] voulait pas intervenir. [...] j't'ais allé rencontré [un membre de la direction]. À **deux reprises** j'ai rencontré [ce membre de la direction]. [...] Pis y voulaient pas, eux autres, [...] y t'naient à c'que ce soit toi qui fasse le travail. Que tu vois une conseillère, [...] y refusaient d'intervenir auprès des bullies. [...] J'ai jamais compris, aujourd'hui quand j'y pense, là vois-tu, j'y pense pis j'deviens fâché, [...] j'deviens fâché de d'ça parce que j'me dis qu'est-ce que c'est qu'y'avaient d'investis, ces gens-là, [...] qu'y voyaient que'que chose de positif dans l'bullying, pour qu'y veuillent pas intervenir? [...] [Le membre de la direction que j'ai rencontré] à l'époque [...] arrêta pas d'me faire croire que c'était [...] **moi** l problème. [...] Que [...] si **toi** tu t'faisais intimider dans cour d'école [...] c'est parce que y'avait que'que chose qu'y'allait pas avec **toi**. [...] T'sais là? Pis que par conséquent peut-être qu'y'avait que'que chose qu'y'allait pas à la maison, ou, c'tait que'que chose comme ça là. Y'insistait à c'que j'en prenne **toute** la responsabilité pis j'arrivais pas à l'faire comprendre qui fallait qu'y'intervienne. [...] Y m'semble que tu savais qu'j'étais allé parlé au directeur. [...] Mais j'pense pas qu't'étais consciente de tout c'qui s'était dit, tout c'qui s'était fait. [...] ou pas fait [...] j'ai dit o.k., elle va aller voir la conseillère, parce que moi j'disais qu'est-ce qu'elle va faire la conseillère? Pis y disait, ben,

la conseillère va lui donner les stratégies, les moyens, pour savoir comment réagir à tout ça.¹⁰

La direction entretenait alors le discours selon lequel la victime d'intimidation est responsable de sa situation. Il n'est donc pas étonnant que j'en sois venue à penser la même chose, et ce, d'autant plus qu'il n'y a pas eu d'intervention avant ma septième année. En somme, il y avait, au sein de la communauté scolaire, plus d'un groupe de personnes qui, par divers moyens, renforçaient mes certitudes vis-à-vis de mon corps et de mon positionnement social : les élèves, le personnel scolaire et la direction.

En ce qui regarde la thérapie dont parle mon père, Anne-Sophie se souvenait, quant à elle et à l'âge de 13 ans, que :

[Henri] a [...] parlé à mes parents et leur a suggéré que je vois la conseillère de l'école. Mes parents m'en ont parlé et j'ai accepté de la voir. Elle était gentille. Elle m'aidait à trouver des façons de me défendre et m'aidait à m'aimer. Ça n'a pas donné grand chose. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Tout ce dont je me souviens de cette conseillère, c'est qu'elle m'invitait à dessiner les élèves qui me faisaient du mal, pour ensuite m'inciter à déchirer le papier et le jeter dans la toilette. Bien entendu, cela m'aidait peu lorsque je me retrouvais dans la cour, les corridors ou la salle de rechange de l'école, les trois lieux qui m'étaient les moins sécuritaires. En fin de compte, mon père atteste que :

[...] la conseillère elle t'avait pas aidé. J'oublie, j'sais pas, j'me souviens un moment donné j't'avais d'mandé [...] qu'est-ce que tu faisais avec elle. Pis tu m'avais répondu que, finalement, elle t'aidait pas beaucoup. [...] j'pense que c'qu'elle essayait de faire [...] c'est qu'elle essayait de t'aider à ne pas prendre ça au sérieux [...] t'avais l'air d'être mieux, mais c'est pas qu't'étais mieux c'est juste que t'en parlais pus. [...] T'avais décidé d'pus en parler donc nous on avait l'impression qu'ça allait bien.

S'il a raison et qu'elle essayait de m'aider à ne « pas prendre ça au sérieux », c'est donc dire qu'elle voulait m'inciter à minimiser la sévérité de la violence dont j'étais la cible et, par association, l'envergure de ma souffrance. Cela pourrait expliquer pourquoi j'ai cessé d'en parler. D'autre part, puisque j'étais la seule dans le groupe à

¹⁰ Puisque mon père n'avait pas, à cette époque, affiché son homosexualité, il n'y a donc pas de corrélation entre son orientation sexuelle et la résistance de la direction.

suivre une thérapie, j'ai compris que les adultes me responsabilisaient. Il fallait m'aider, moi, me changer, moi, pour que les autres cessent enfin de me violenter, ce qui venait, une fois de plus, renforcer mes convictions identitaires. Heureusement, une nouvelle élève s'est jointe au groupe :

Anne-Sophie, 13 ans :

Dans les environs du mois de novembre, une nouvelle élève est arrivée. Elle s'appelait [Aimée]. Au début elle ne se tenait pas avec moi mais plus tard nous sommes devenues de bonnes amies. Notre amitié a duré toute la cinquième et le début de la sixième mais nous nous sommes tranquillement séparées. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Mon père :

[...] vous vous entendiez bien ensemble pis vous aviez des choses en commun. Elle était différente de par sa religion et sa culture [...] pis toi tu t'sentais différente de par ton corps. Parce que [...] c't'à c'moment-là, j'pense, [...] où le fait que t'étais pas la p'tite fille mince c'est devenu important.¹¹

Je me souviens vaguement des récréations que nous passions ensemble à manger des graines de tournesol et du fait qu'elle n'avait pas la permission de m'inviter chez elle ou de venir chez moi parce que je n'étais pas musulmane. Dès la sixième année, des élèves d'une autre école sont venus étudier avec nous et Aimée s'est éloignée de moi pour se lier d'amitié avec des filles de sa communauté culturelle.

Selon ce que racontait Anne-Sophie, l'adolescente, la sixième année s'est avérée mouvementée :

Anne-Sophie, 13 ans :

La sixième était vraiment le début d'une période de changements. Les élèves de la sixième [d'une autre école] sont venus à notre école car leur école était en rénovation. [Steve], un gars dans ma classe se faisait souvent niaiser par les autres élèves et sachant ce qu'il passait, je le défendais. [Patrice] aussi était un bon ami. Il n'était pas dans ma classe mais je passais mes récréations avec lui [...] j'étais plus heureuse. À la fin de l'année quand les élèves [de l'autre école] ont dû partir, j'étais triste. Je m'étais finalement faite des amis et ils allaient partir. Ce n'était pas juste. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

¹¹ Contrairement à ce qu'affirme mon père et compte tenu de tout ce qui a déjà été dit, il me faut préciser que le désir d'être mince s'est soldé bien avant ma cinquième année.

Malgré qu'il soit dépourvu d'indices relatifs à ses expériences d'intimidation, j'ai choisi d'inclure cet extrait dans cette section pour deux raisons : d'abord, puisqu'Anne-Sophie avait su, à 10 ans, se montrer sympathique à l'endroit d'un garçon qui vivait des rapports socioscolaires semblables aux siens, tout en prenant la responsabilité de le défendre, et, ensuite, parce que le lien entre ses amitiés et ses états d'âme y est explicitement représenté. Ainsi, elle avait la force d'en défendre un autre, mais se sentait incapable de se défendre elle-même, sans doute parce qu'elle était convaincue de mériter les mauvais traitements qu'on lui conférait, ce qui irait de pair avec sa tendance à se responsabiliser et, par ricochet, à son identité. Bien qu'elle ne le savait pas encore, cette force allait, plusieurs années plus tard et comme vous le verrez dans la troisième partie de ce chapitre, lui permettre de se réapproprier une partie du pouvoir dont on l'avait dépourvu à l'école primaire.

Par ailleurs et pour en revenir à ma sixième année, il me semble que je passais une grande partie de mes récréations derrière la grosse poubelle industrielle dans la cour d'école. Quand j'y étais, je me répétais que j'étais une ordure et que j'étais à ma place, ce qui renvoie au langage interne qui sera étudié en profondeur au cours de ce chapitre et qui relève de mon identité. J'en étais venue à croire que j'étais née pour souffrir et que je participais ainsi à un équilibre universel. Je cherchais un sens à ma douleur. Ainsi, me disais-je, le plus je souffrais, le plus j'épargnais cette souffrance à d'autres enfants. J'essayais alors de rationaliser l'irrationnel et de me reconforter en tricotant une raison d'être à ma situation. Cela dit, j'ai souvenir d'avoir passé certaines récréations avec Fannie et Éloïse, des filles de mon groupe d'amies de la quatrième année, puis avec Patrice et Steve, des garçons de la nouvelle cohorte d'élèves.

Je crois aussi, de mémoire, que c'est la période où j'ai commencé à collectionner des photos, des bibelots et tout accessoire à l'image des vaches puisqu'elles étaient grosses, lentes et malaimées et que je m'y identifiais secrètement. Cela résume l'image que j'avais de moi-même.

Outre cela, il m'est souvent arrivé, en sixième année, de me faire dire que j'avais l'air d'un garçon en raison de mes cheveux courts, de mes sourcils épais et de mes vêtements démodés. J'étais alors convaincue que je ne connaissais jamais l'amour. Vous verrez, dans la section à cet effet, que je consacrais plusieurs pages de mon

journal à l'amour que j'espérais, que je croyais ne viendrait jamais et que je ne méritais probablement pas parce que, disais-je, j'étais trop laide.

Puis, il y a eu cette fois où, en préparation pour une sortie sportive, l'une des filles populaires, laquelle s'occupait des formulaires pour la location des skis, avait vu quel était mon poids et avait cru bon de le partager avec ses amis. Ils riaient et me regardaient avec dédain et j'avais, une fois de plus, eu honte de mon corps gras.

À l'extérieur des murs de l'école et à l'âge de 11 ans, je vivais un nouveau calvaire. Ma mère et moi allions, presque toutes les fins de semaine et aux occasions spéciales, chez une famille qui nous était très chère. Il y avait, dans ce foyer, des garçons qui, depuis plusieurs années, m'abordaient avec respect et m'acceptaient telle que j'étais. Nous jouions et riions ensemble, et ce, dans le sous-sol, dans la rue ou dans le boisé du voisinage. J'admirais le plus vieux et les considérais tous comme des frères. Ma mère atteste, de même, que « ils étaient comme tes frères puisque tu étais enfant unique. » Sans vouloir en expliciter les détails, je veux simplement souligner que j'ai vécu, aux mains de l'un de ces garçons, des agressions sexuelles qui ont duré deux ans. L'agresseur et moi avions à peu près le même âge. Il me semble pertinent d'y faire allusion à présent, et ce, malgré que je m'y attarderai davantage dans la prochaine partie de ce chapitre, puisqu'il s'agit d'une autre forme de violence qui se rapporte à mon corps, dont j'ai porté le blâme et qui m'a été imposée alors que j'étais écolière au primaire.

J'avais également 11 ans lorsque mes parents se sont séparés en raison de l'homosexualité de mon père. J'en parlerai plus longuement dans la troisième partie de ce chapitre.

En septième année, Éloïse, Eulalie et moi étions enfin dans la même classe. Je me sentais moins seule. Les élèves avaient, depuis la dernière année, commencé à taquiner une nouvelle élève qui avait des troubles d'apprentissage. Je me sentais mal pour elle, mais j'étais un peu soulagée de ne pas avoir à subir toutes les injures. J'étais néanmoins la proie des attaques de Nathan et mes états d'âme en témoignaient :

Anne-Sophie, 13 ans :

Pendant la septième j'étais plutôt rendue à un stage rebel. Mon patoi était « Pourquoi vivre quand tu peux mourir? » Il y avait un gars dans ma classe qui s'appelait [Nathan]. Il n'arrêtait pas de m'écoeurer. Ce

n'était pas la première année qu'il me dérangeait mais c'était rendu grave. Il me poussait, m'insultait constamment, me trébuchait, il faisait tout pour rendre ma vie misérable. Et ça marchait. [...] J'étais souvent déprimée. Ça ne faisait pas longtemps que mes parents s'étaient séparés, et je n'en pouvais plus de [Nathan] tout le temps sur mon dos. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

L'intimidation dépassait ainsi les limites de la violence verbale et sociale pour atteindre celles de la violence physique. Alors qu'Anne-Sophie spécifiait avoir été la cible des mauvais traitements de ce garçon depuis quelque temps, elle attestait à présent que « c'était rendu grave ». Ainsi, la violence physique était, à son sens, considérée comme grave, et ce, dirait-on, bien plus que les formes de violence qu'elle avait précédemment subies. Il se pourrait fort bien que la sanction imposée à Nathan à la suite de cet incident, de même que la menace de poursuite judiciaire de son père, ait contribué à la représentation que se faisait Anne-Sophie des différents types de violence dont elle avait été la cible :

Mon père :

[...] tu m'avais dit qu'on avait craché sur toi et que [Nathan] t'avait, une fois, poussé dans l'escalier. J'avais menacé ton directeur d'école de poursuite judiciaire si jamais tu avais été blessée. On m'avait fait comprendre que [Nathan] avait été séquestré après cet incident et qu'il avait été retiré de l'école.

En outre, cette Anne-Sophie prétendait avoir été déprimée, d'une part, en raison de la séparation de ses parents, et d'une autre part, en raison de la violence que lui imposait Nathan. En effet, son patois était à l'image d'un tel état émotif. Elle avait, à cet égard, composé un poème dont l'extrait suivant révèle des indices de sa souffrance :

Anne-Sophie, 11 ans :
Pourquoi vivre quand tu peux mourir
Pouvez-vous m'expliquer
Pourquoi faut-il sourire
Quand on peut pleurer

Et pourquoi suis-je née?
Pour ne pas être acceptée?
(1992, feuille libre)

Cette allusion à la mort relevait alors d'un questionnement quant à la raison d'être de son existence, plus précisément en regard d'un sentiment de ne pas être acceptée et, par contrecoup, de ne pas appartenir, et ce, s'imaginait-elle, par sa faute :

Un jour d'hiver j'étais sortie plus tôt pour aller dehors. Quelques minutes plus tard des élèves de la huitième sont sortis et pour se divertir se sont mis à cracher sur moi. Ils me disaient qu'étant laide comme j'étais, je ne méritais pas mieux. Le pire c'est que je les croyais. (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Le contenu de ce court récit appuie l'hypothèse selon laquelle son impuissance relevait d'une conviction qu'elle méritait un tel traitement en raison de son apparence. Il renvoie également au langage interne qui façonnait, en interaction avec la rétroaction de ses pairs, son identité.

Ce prochain extrait, lequel provient d'un journal personnel, témoigne de la perception qu'elle avait, lorsqu'elle avait 12 ans, du nombre de personnes qui l'abusaient : « Aujourd'hui je n'étais pas de bonne humeur car je pensais à tout le monde qui m'agassait et tout le monde qui ne m'agassait pas. Au moins 95% du monde se moquent de moi. » (le 15 janvier 1993, journal personnel). Il est ici impossible de nier le lien entre la nature de ses interactions sociales et ses états d'âme. Au fait, au-delà de ses humeurs, la question de l'intimidation la préoccupait à un point tel qu'elle quantifiait, en pourcentage, le nombre de ses intimidateurs. Elle qualifiait ces derniers de « tout le monde qui m'agassait » ou « du monde [qui] se moquent de moi », sans, pour autant, préciser de qui il s'agissait. Il est donc possible de croire qu'elle avait pu identifier des intimidateurs dans plus d'une sphère sociale (ex : l'école, cours parascolaires, famille, quartier, etc.). Il est, par ailleurs, probable qu'elle soit, à force de subir les moqueries de ses pairs les plus vocaux et de faire face au silence ou à l'indifférence des autres enfants et du personnel scolaire, venue à s'imaginer que tous se moquaient d'elle. Une explication n'exclut pas l'autre en ce sens qu'Anne-Sophie avait peut-être, en effet, identifié des intimidateurs dans une (l'école) ou plusieurs (ex : cours parascolaires, famille, quartier, etc.) sphères sociales et, par la suite, généralisé les messages qu'elle y captait à l'ensemble des sphères de sa vie de telle sorte qu'elle s'imaginait que tous partageaient la même opinion d'elle. D'une manière ou d'une autre, la perception qu'elle entretenait vis-à-vis des autres à son endroit allait s'insinuer

dans ses écrits personnels jusqu'à l'âge adulte et, par le fait même, ravitailler son sentiment de non-appartenance : « Pourquoi suis-je née? Ma présence sur terre ne vaut rien. Si je me tuais ça ne dérangerait que mes parents. Je n'y pense pas, de me tuer, mais je pense à comment la terre serait sans moi » (le 15 janvier 1993, journal personnel). Il émane, de ses paroles, un profond sentiment d'insignifiance qui semble dériver de son sentiment de non-appartenance. L'intimidation dont elle était la cible ou, du moins, sa vision de celle-ci, amplifiait ces sentiments. Sans compter que, si l'on se fie à l'ordre de ses idées, il semble y avoir un lien direct entre l'intimidation et son désir de mourir, ce qui me porte à croire que l'envergure de sa souffrance résultait de ses interactions malsaines. Les mots d'Anne-Sophie nous révèlent également qu'elle était bien consciente de l'amour que lui destinaient ses parents et qu'il s'agissait, pour elle, d'une faible, mais présente lueur d'espoir en raison de laquelle elle s'accrochait à la vie.

De mémoire, il me semble que c'est à cet âge que j'ai commencé à recouvrir le miroir dans ma chambre et que j'ai cessé de me regarder. Je me sentais coupable de m'exposer aux autres et de leur imposer ma laideur. Je pense même m'être excusée auprès de mes amies en raison du malaise que mon apparence devait leur faire subir.

Je me souviens également de la vidéo qu'il avait fallu préparer pour le cours d'histoire ou de géographie en huitième année et dans lequel j'étais couchée auprès d'Eulalie. Je portais des pantalons en coton bleu pâle et un chandail en coton blanc avec des fleurs bleues. Lorsqu'on avait visionné la vidéo, j'avais été complètement bouleversée par ma taille, plus particulièrement par la grosseur de mes cuisses. Des sentiments de honte, d'humiliation et de jalousie envers Eulalie m'avaient saisie et m'avaient empêchée de penser à autre chose qu'à mon poids. Ainsi, je me comparais encore aux autres après toutes ces années, sans doute puisque j'aspirais encore à la normalité et donc à l'appartenance que j'associais à la minceur. Cependant, il me faut souligner que je n'ai pas souvenir d'avoir été la cible d'intimidation après le départ de Nathan. J'étais donc endoctrinée, à 12 ans, à croire et reproduire les messages qu'on m'avait transmis à mon sujet. Pourtant, Anne-Sophie, l'adolescente de 13 ans, racontait, au sujet de cette année scolaire, que « J'étais parmi les plus vieux de l'école. Tout était parfait. [Nathan] n'était plus dans ma classe mais [Éloïse et Eulalie], ainsi

que d'autres de mes ami(e)s, l'étaient » (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie). La perfection dépendait alors, dans son esprit, de la qualité de ses interactions sociales, et ce, semble-t-il, bien plus que de son tour de taille. Vous verrez, dans la prochaine partie de ce chapitre, que cela n'était pas tout à fait vrai. Libérée de l'emprise de son intimidateur et entourée d'amis, elle semblait retrouver le bonheur, ce qui renvoie au lien noté plus tôt entre l'amitié et ses états d'âme. Je me souviens néanmoins d'un jour où l'un de mes amis avait insisté à ce que je marche derrière lui afin d'éviter que les belles filles passagères nous confondent pour un couple. J'étais blessée, mais, comme toujours, je pensais qu'il avait raison d'agir ainsi envers moi.

De son côté, Éloïse se plaignait toujours qu'elle était trop grosse. Elle mangeait beaucoup moins et faisait de la musculation presque tous les jours. Pourtant, elle était plus petite que moi. En comparaison, j'ai pensé que j'étais énorme et me suis engagée à perdre du poids. Je faisais de l'exercice plus souvent et j'ai, moi aussi, diminué de beaucoup ma consommation de nourriture. À la fin de cette huitième année de scolarité, tout le monde, à l'exception de mon père, était impressionné du poids que j'avais perdu :

[...] y'a une époque où t'as commencé à être ben maigre. [...] J'avais pas aimé ça parce que, pour moi, t'étais anorexique. [...] T'étais beaucoup trop mince [...] j'en avais parlé à ta mère qui m'avait bien défendu de te dire un seul mot. Elle était tellement fière de ta perte de poids et tenait à ce que je te félicite, ce que je n'ai pas fait pour autant. Je me suis mis d'accord de me taire sur mes préoccupations, mais je n'allais pas renforcer chez toi le fait de ne te faire complimenter que lorsque tu étais maigre. C'était trop me demander, je trouvais.

Bien qu'il n'en parle pas, il est possible de croire que la fierté de ma mère venait renforcer l'attrait normatif de la minceur. J'y reviendrai dans la section vouée au corps.

En guise de conclusion à son projet scolaire, Anne-Sophie, l'adolescente, dressait le portrait global de ses expériences en milieu scolaire :

Anne-Sophie, 13 ans :

Il arrivait parfois qu'on me fasse des compliments. Du côté physique on me disait que j'avais de beaux yeux. [...] Ayant été élevée entourée d'adultes j'étais un peu plus mature et calme que les autres enfants de mon âge et les amis de mes parents me le disaient toujours. Mes enseignants d'école et d'Arts visuels me disaient que j'étais créative, intelligente, bonne dans les arts et que j'avais beaucoup d'imagination.

Et finalement mes ami(e)s, mes parents et enseignants de musique me disaient que j'étais bonne en piano, en dessin et en chant. [...] J'aimais bien qu'on me fasse des compliments mais je ne comprenais pas pourquoi seuls les adultes et quelques-un(e)s de mes ami(e)s m'en faisaient. Pourquoi les élèves ne pouvaient-ils pas, eux aussi, voir mon « intérieur » au lieu de mon physique? Sans même avoir appris à me connaître ils m'ont jugé et ont gardé leurs préjugés longtemps avant de voir que malgré mon extérieur, j'avais un assez bel « intérieur ».
(1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie)

Ainsi et comme je l'ai souligné plus tôt, elle sentait, en rétrospective, que les adultes avaient su la voir pour qui elle était (son « intérieur ») tandis qu'elle prétendait que ses pairs s'étaient, pour la plupart, limités à ce qu'elle était (son « extérieur »). Vous verrez, d'ici peu, que ce n'était pas toujours le cas. En outre, bien qu'elle remettait en question la vision de ses pairs, vous verrez, dans la deuxième partie de ce chapitre, qu'elle s'était elle-même réduite à son corps. D'autre part, malgré qu'elle faisait ici mention de ses talents artistiques, il me faut noter qu'elle ne les a pas abordés dans ses autres écrits personnels. Seules ses expériences théâtrales y figurent, et ce, sans doute, puisqu'elles relèvent d'interactions valorisantes entre pairs. J'en conclus, étant donné qu'elle tendait à se réduire à son corps, qu'elle ne parvenait pas à se féliciter de ses talents et donc qu'il n'était pas la peine d'en parler. Sur ce point, je me souviens avoir obtenu, à la suite d'un examen de chant, l'une des plus hautes notes de mon groupe d'âge dans la province de l'Ontario et dans l'ensemble du pays. On m'avait alors invitée à une cérémonie de remise de prix à laquelle je ne voulais pas aller, ce que mes parents n'ont pas permis. J'ai donc recueilli ma médaille le plus rapidement possible, après quoi je pense l'avoir jetée. Je me souviens avoir pensé que mes parents allaient désormais avoir des attentes qu'il allait m'être impossible de combler. Mon anxiété à cet effet est escaladée au fil du temps, de telle sorte que j'arrête de suivre des cours de chant. J'ai également, et pour cette même raison, cessé de faire du piano.

La ville du cours d'éducation physique

Je ne sais pas à quel âge les cours d'éducation physique ont commencé et je ne parviens pas à distinguer les cours d'une année à l'autre parce que j'ai eu le même enseignant tout au long de mon primaire. Je sais simplement que je passais mes

journées recroquevillée sur moi-même, à faire tout ce que je pouvais pour cacher mon corps, et que je devais, en revanche et durant ce cours maudit, l'exposer, le parader en petite tenue et le bouger sans réserve devant ceux et celles qui s'en moquaient. Horrifiée, j'anticipais, chaque jour, l'humiliation que j'allais devoir subir et faisais, en vain, mon possible pour m'éviter ce cours. Je me souviens d'une occasion où je n'avais pas apporté mon costume d'éducation physique, mais que l'enseignant m'avait tout de même fait participer à une course dans la cour d'école. Je portais une jupe et elle s'était soulevée alors que je courais. Humiliée, je pleurais tandis que les élèves riaient de mes sous-vêtements et de mon corps mou.

Quant aux sports d'équipe, j'étais habituellement la dernière à être sélectionnée parce qu'on me savait lente et maladroite, ce qui me confirmait mon incompetence, mon impuissance et renforçait la conviction selon laquelle j'étais décevante.

Je me rappelle aussi avoir eu trop honte de mon corps pour me changer devant les autres filles. Elles en étaient conscientes et parlaient ouvertement du fait que je me cachais parce que j'étais grosse et qu'elles en feraient de même à ma place. D'autant plus qu'il y en avait de toutes minces qui se pinçaient le ventre et se plaignaient, à leur tour et en ma présence, de porter un surplus de poids. Elles étaient insensibles à ma souffrance et renforçaient la représentation que je me faisais de la beauté féminine.

Pour ce qui est de l'enseignant, je l'entends encore me crier de courir plus vite, de pousser plus fort, d'être à la hauteur des autres et de continuer malgré mes malaises physiques. Je me souviens d'une occasion précise où, m'étant poussée au-delà de mes limites, ma respiration s'était affolée. Je m'étais sentie étourdie, mes genoux s'étaient amollis, mon cœur s'était mis à battre à toute vitesse et j'avais vu des points jaunes. On avait cru que j'avais des problèmes de cœur, hypothèse qui avait, à la suite d'une batterie de tests médicaux, été démentie. En rétrospective et en raison d'expériences plus récentes, je suis presque convaincue d'avoir fait une crise d'anxiété. Ainsi, cet homme exerçait tellement de pression sur moi pour que j'excelle et que je m'amuse que mon corps s'effondrait d'épuisement et de détresse. Mon père, outré, était intervenu :

[...] au primaire j'ai mis [...] ton professeur d'éducation physique à sa place. [...] parce qu'y t'imposait d'être à la hauteur des autres enfants. [...] Pis toi [...] ça t'tuait, là, tu pleurais pis moi j'tais allé l'voir y dire écoute, là, tu vas arrêter ça. Elle va faire son possible pis that's it. [...]

Parce que c'est pas son fort, ça, d'être athlète. Elle a pas [...] l'corps d'athlète. [...] Pis elle aime pas ça nécessairement pis là où elle est forte c'est ailleurs donc sais-tu que tu vas arrêter ces niaiseries là [...] parce sinon moi j'vas la r'tirer. Pis y m'avait trouvé épouvantable. [...] Il interprétait ma position comme un absence d'appui de tes efforts. Il ne comprenait pas que je ne tiens pas à ce que tu arrives à faire comme les autres et que j'insiste qu'il ait des critères de succès et des attentes mieux ajustés à tes limites plutôt qu'aux mesures du programme.

J'avais beau m'efforcer, je parvenais rarement à atteindre les standards de performance que m'imposait cet enseignant, lesquels étaient irréalistes et me vouaient perpétuellement à l'échec. Les attentes de mon père, quant à elles, me laissaient entendre que l'athlétisme n'était pas conforme à mes aptitudes naturelles. La combinaison de ces facteurs, de même que ma gêne et ma honte devant les autres enfants, m'a conduite à me désinvestir en matière d'activité physique. Bien que j'en aie voulu à cet enseignant d'avoir été, à ce point, tyrannique, j'en ai également voulu à mon père de m'avoir permis de croire que le développement de mes habiletés physiques n'était pas important étant donné que je n'avais pas le corps d'une athlète et que mes forces reposaient ailleurs. Malgré qu'il avait de bonnes intentions, le discours de mon père me confirmait que je n'avais pas ma place dans ce cours, que ce n'était pas grave et qu'il me fallait simplement faire de mon mieux. Puisque mes efforts étaient rarement suffisants aux yeux de l'enseignant et des autres élèves, j'y étais perpétuellement la cible d'intimidation, en raison de quoi il m'était impossible de faire fi de mon statut au sein de cette classe. Comme c'était le cas dans la cour et les couloirs de l'école, j'y étais positionnée au bas de l'échelle sociale, ce qui était, dans mon esprit, effectivement très grave. Par conséquent, ces cours sont ancrés dans ma mémoire à titre d'expériences traumatisantes où j'en suis venue à comprendre que l'exercice et moi n'étions pas compatibles.

Les provinces parcourues en périodes estivales

Mes vacances d'été, de la première année à la mi-secondaire, étaient partagées entre des visites au sein de ma famille étendue (tantes, oncles, cousins, cousines, grands-parents) et des camps d'été.

Je ne veux pas, dans le contexte de ce travail, faire le procès de ma famille. Je dirai simplement que j'ai longtemps misé sur la famille à titre d'espace social inclusif et sécuritaire, mais que j'ai finalement dû me rendre à l'évidence qu'il y avait, au sein de ma parenté, des gens qui entretenaient et qui m'imposaient les mêmes représentations de la beauté féminine qui m'étaient transmises en milieu scolaire :

Ma mère :

Comme les jeunes à l'école, certains membres de la famille te voyais seulement que pour ton corps. [...] Même quand tu étais mince, c'est tout ce qu'ils voyaient chez toi. [...] Les photos où on te voit plus mince sont restées longtemps affichées au mur avec les autres photos des petits enfants.

Mon père :

[...] y'étaient toutes investis dans les vêtements pis les ch'veux pis [...] l'apparence [...] y faisaient des commentaires, t'sais comme, si [...] t'avais d'l'appétit, y t'faisaient un commentaire là-d'sus.

Il est à noter que mon père nous accompagnait rarement lors de ces séjours en famille et que, faute de circonstances propres à la continuité des expériences de ma mère¹², celle-ci n'avait pas été en mesure de me défendre des commentaires et comportements qu'on y cultivait vis-à-vis de mon corps.

L'incident le plus dévastateur dont je me souviens s'est déroulé lorsque j'avais 11 ans. Il me faut réitérer que c'est également à cet âge que les agressions sexuelles ont commencé et que mes parents se sont séparés. Un homme que j'aimais et que je respectais beaucoup avait eu l'insolence de dire, et ce, devant plusieurs autres membres de la famille, quelque chose du genre de « À la regarder manger, c'est pas étonnant qu'elle est grosse ». Les autres avaient ri et ma mère l'avait excusé. Je m'étais sentie comme dans la cour d'école. Je me souviens avoir pensé que je n'étais plus en sécurité au sein de ma famille et que je ne pouvais plus lui faire confiance :

Mon père :

Ça t'avait fait d'la peine parce que ça l'a, justement, brisé ta fantaisie d'famille. [...] La belle p'tite fantaisie qu'tu t'étais créée, là, que la famille est toujours formidable, pis est toujours là, pis à t'aide, pis est bonne pour toi, pis à t'aime, ça ça avait été démoli.

¹² La description de ces circonstances dépasse les objectifs de ce travail de recherche.

En contrepartie, il y avait ceux, moins nombreux, qui m'accueillaient sans faute avec des sacs de croustilles et du chocolat à volonté. Je recevais alors des messages contradictoires en regard de l'alimentation et de mon poids. En effet, ces derniers ne me parlaient jamais de mon embonpoint, mais plutôt de mon habillement, mes accessoires et mes cheveux qui, selon leurs standards, n'étaient pas assez féminins. C'est également ce dont mon père se souvient :

Dans [l'une des familles] on te reprochait tes goûts pour les choses qui pourraient te faire engraisser. Chez [l'autre famille] on te nourrissait ce que tu voulais. [Dans la première de ces deux familles] y'ont jamais jamais jamais **jamais jamais jamais**¹³ fait aucune référence à ton corps ou à ton poids [...] Ils te faisaient des commentaires qui reflétaient leur point de vue sur la femme. Ils pouvaient dénigrer certaines professions ou certains intérêts. Ils te parlaient toujours des garçons à un âge où tu ne pouvais pas t'y intéresser de cette façon. Ils te présentaient des commentaires qui te faisaient sentir leurs attentes et les attentes de leur culture et de leurs croyances. Seuls, ils t'auraient contrainte et limitée [...]

En ce sens, je n'étais non seulement exposée aux standards normatifs de la beauté et de l'identité féminine, mais également aux représentations hétéronormatives du couple. Cela sera explicité dans les prochaines parties de ce chapitre.

Pour ce qui est des camps de vacances, mon expérience la plus significative a eu lieu au sein d'une troupe de théâtre durant l'été entre ma huitième et ma neuvième année. Comme à l'habitude, je ne savais pas comment m'intégrer au groupe. J'étais toujours aux aguets, inquiète de ce qu'on aurait à dire à mon sujet. Je parlais donc à ceux que je connaissais et me tenais à l'écart des autres. On m'avait, à la suite des auditions, accordé un rôle qui détenait huit répliques. J'avais, curieusement, eu le courage de demander au metteur en scène s'il était possible de faire chanter mon personnage. Quelques jours plus tard, il m'offrait l'un des rôles principaux. Je suis, grâce à lui, sortie de l'ombre. Je me souviens du jour où j'avais emprunté le baladeur du compositeur pour écouter l'une des chansons de groupe. Lorsque j'avais ouvert les yeux, toute la troupe s'était mise à applaudir. J'avais chanté, les yeux fermés, et tous m'avaient entendue. Le meneur de la bande s'était approché de moi et m'avait serré la main en me disant quelque chose comme « I didn't know you had it in you.

¹³ La taille de ces mots signale une gradation dans l'emphase qu'y a mis mon père.

Welcome! ». Il venait officiellement de m'accueillir au sein de la troupe et, sans le savoir, de rompre la continuité de mes expériences. Au fil des semaines, je m'y suis sentie acceptée, respectée, voire admirée en raison de mes talents. Dépourvue de mes insécurités, je m'étais enfin laissée briller. J'avais mérité ma place auprès de mes pairs et j'avais goûté au bonheur de la reconnaissance. Nous étions, pour la plupart, des enfants différents, mais ensemble nous formions un tout. J'avais trouvé ma voix et je me sentais plus confiante que jamais. Désormais consciente du fait qu'il m'était possible d'être aimée et acceptée, je tolérais moins les mauvais traitements de mes amis d'école. J'y reviendrai dans la section vouée à l'amitié. À titre d'information, j'ai participé à ce camp théâtral pendant quatre étés.

La province de l'école secondaire

J'aimerais, en dernier lieu, spécifier que la violence que j'ai connue à l'école secondaire se rapportait davantage au thème des orientations sexuelles alternatives et à l'amour entre femmes en milieu scolaire et qu'elle sera, par conséquent, considérée dans la troisième partie de ce chapitre.

Réflexions de mes covoyageurs

Je vais maintenant céder la parole à mes covoyageurs dont certains propos surpassent les contraintes de ma mémoire et le contenu de mes données personnelles, tout en enrichissant ma compréhension des expériences socioscolaires que je viens d'élucider ainsi que de leurs répercussions.

Ces prochains extraits rendent compte des stratégies d'intervention que mes parents avaient adoptées dans l'espoir de m'aider :

Ma mère :

On a toujours essayé de te faire comprendre l'importance de la différence, puisque nous avons aussi été victimes de ce genre de comportement. Si ça nous était arrivé il y a bien des années, c'est que ça existerait toujours. On a voulu te faire comprendre que ce n'était pas facile être différent mais que ce n'était pas mieux de vouloir devenir comme les autres pour être acceptée. Ce n'était pas correcte ce que les jeunes disaient ou faisaient auprès de toi mais ce n'était pas mieux de se chicanner. Il s'agissait de les ignorer puisqu'ils étaient ignorants et connaissaient pas mieux.

Mon père :

[...] ma stratégie c'était, une stratégie qui finalement a pas trop bien fonctionné mais à l'époque (petit rire) j'croisais qu'elle allait fonctionner, c'était d'te renforcer à la maison. [...] D'te faire comprendre que à la maison t'es bien, on t'aime, t'es en sécurité, tu peux t'sentir bien, tu peux t'sentir forte, donc, quand t'es là-bas c'pas important. [...] C'tait faux. C'tait faux. Je l'savais pas à l'époque mais là j'm'en rends compte. C'est que ton cercle social allait devenir beaucoup plus important qu'nous autre. [...] [...]

Le discours relatif à la différence de ma mère transparaîtra plus tard, comme vous le verrez dans la dernière section de ce chapitre, dans les écrits d'Anne-Sophie, l'adolescente. Cette dernière l'avait alors assimilé, mais n'avait pas su, à la préadolescence, se l'approprier afin de se réconcilier avec son surplus de poids. En outre, ces extraits évoquent la tendance qu'avaient les adultes à vouloir que j'ignore les mauvais traitements de mes pairs ou que j'en minimise l'importance. Selon moi, ce sont des demandes qui sont beaucoup trop chargées de connotations aptes à dénigrer l'expérience de l'enfant souffre-douleur : afin de pouvoir ignorer ou de minimiser l'importance de la violence, il faut convenir qu'elle n'est pas grave, ce qui signifie, aux yeux de l'enfant, que sa souffrance n'est pas légitime et, comme elle est enchevêtrée à son identité, qu'il ne l'est pas non plus.

Lorsque j'ai demandé à mes parents comment ils ont pu se sentir en regard de l'intimidation dont j'étais la cible, voici ce qu'ils ont répondu :

Ma mère :

Impuissante... comme l'enfant qui se faisait harcelée il y a bien des années. Bien que je voulais croire que c'était pas possible de nos jours (ces jours là) je savais qu'il n'y avait rien à faire puisque y aura toujours des agresseurs.

Mon père :

[...] on savait pas vraiment t'aider parce qu'on [...] avait été pris, nous, avec les mêmes problèmes, enfants. [...] Pis quand on était enfant on avait pas trouvé d'solution, pis là, comme adultes, on trouvait pas plus la solution. [...] [J'ai ressenti] Énormément de culpabilité. Je savais que tu avais hérité du problème que je n'étais pas arrivé à résoudre pour moi-même dans ma vie et que je ne pouvais sans doute pas t'être très utile [...] [...] dans l'expérience de parent, autant qu'y'a eu du positif, [...] la chose **négative** que j'ai souvent vécue avec toi c'tait mon désespoir, [...] mon incapacité d'agir.

[...] Mon **impuissance**, c'est ça, oui. Mon **incapacité** d'agir. Ça, autant le premier jour j't'ai ramené d'hôpital pis tu criais à tue-tête pis j'savais pas quoi faire [...] pendant des **années** d'temps j'ai fait l'expérience de mon impuissance. C'est **ça** qu'j'ai trouvé l'plus dur. [...] Le désespoir, le sentiment de ne pas être à la hauteur, d'en avoir pris une trop grosse bouchée et d'être voué à l'échec comme parent, de finir par te décevoir et d'être aussi incompetent que mes propre parents l'avaient été.

Il semble ainsi y avoir un lien entre l'impuissance de mes parents, laquelle relevait de leurs propres expériences d'intimidation en milieu scolaire, et la mienne. Puisqu'ils étaient, en tant que parents, aux prises avec les répercussions de leurs propres expériences socioscolaires, ils n'avaient pas les moyens de me porter conseil en matière d'autodéfense, et ce, d'autant plus qu'ils se sentaient laissés pour compte par le système scolaire et en raison de l'absence d'une communauté de parents d'expérience. C'est donc dire que la portée de l'intimidation peut s'étendre jusqu'à l'expérience socioscolaire d'un enfant dont les parents auraient été victimisés à l'école et, par conséquent, contribuer à reproduire le cycle de la violence socioscolaire et de la prolifération des conséquences qui s'ensuivent. En outre, je constate à quel point nous avons tous les trois vécu toute une gamme d'émotions semblables : impuissance, culpabilité, désespoir et incompetence. Sans compter que je dénote, dans les dernières lignes des paroles de mon père, les indices d'un perfectionnisme parental. Il m'est alors possible de croire que mes expériences socioscolaires, de pair avec les leurs, ont rejoint, voire atteint leur identité en tant que parent.

En tenant compte des circonstances sociales et scolaires qui ont contribué à mes expériences à l'école, mes parents ont proposé quelques pistes d'intervention :

Ma mère :

Je crois qu'il [...] aurait été utile d'avoir un programme agressif de sensibilisation à la diversité soit au niveau scolaire (pour les élèves et les professeurs) et pour les parents.

Mon père :

S'aurait été bien si on avait été plus entouré d'autres gens qui avaient des enfants pour partager ce qu'on vivait et profiter de l'avantage des expériences des autres.

Ma mère croit alors qu'il faudrait inclure les élèves, le personnel enseignant et les parents¹⁴ dans les programmes d'intervention en matière d'intimidation afin de les armer, par le biais de la sensibilisation, d'outils visant à faciliter l'inclusion de tous les enfants au sein du groupe des pairs. Mon père, pour sa part, souligne simplement qu'il aurait profité de l'encadrement d'une communauté de parents d'expérience.

S'ensuit la compilation des conséquences de mes expériences socioscolaires à l'école primaire telles qu'identifiées par mes parents :

Ma mère :

Tu as passé des périodes où tu ne mangeais pas bien... soit que tu mangeais plus ou que tu suivais des régimes. Je crois que tu cachais de la nourriture dans ta chambre. Déjà tu gardais ta chambre très propre, mais à un certain point tu es devenue « un slob »... tu n'avais plus de fierté... tu te cachais sous des vêtements plus grands. Je crois aussi que ça eut un impact sur tes talents artistiques – tu ne voulais pas être le « centre de l'attention » sur scène... tu étais plus à l'aise quand il y en avait d'autres autour de toi [...] Suite aux événements du primaire tu as eu des moments « noirs » de négativisme, tu questionnais d'avantage le pourquoi des choses, tu as eu des hauts et des bas. [...] Tu te dévalorisais. Tu as perdu confiance en toi. Tu ne voyais pas tes habiletés et tes compétences. [...] Tu étais très consciente de ton corps. Tu ne t'aimais pas. [...] Tu avais affiché des « poster » de photos de femmes au corps mince. Tu avais demandé de suivre un régime. Tu avais aussi une photo [...] où tu avais indiqué que s'était toi et un mot comme « ugly ou yuk » pour le caractérisé. [...] Je sentais que tu n'étais pas bien dans ton corps. Je connais ce sentiment puisque j'ai aussi eu ce genre de sentiment envers le mien. J'essayais de t'en parler, de trouver « une solution » qui marcherait pour toi, mais tu ne voulais pas qu'on en parle. Tu devenais défensive et un peu agressive avec le sujet.

Mon père :

T'entendais juste la voix des pairs. C'tait leur voix qui comptait. Pis là moi j'étais défait, j'savais pus quoi faire, [...] j'avais pus d'défense, là. [...] y'a eu à c'moment là un espèce de revirement. Le revirement c'est que tout c'que j'pouvais t'dire de positif sur toi, tu l'entendais pas. [...] Mais la **minute** que j'te disais [...] une critique, **ça**, par exemple, tu l'entendais. [...] j'pouvais plus t'parler. Fallait que j'me taise. [...] Mais là [...], d'une autre part, c'était très difficile parce que tu **cherchais** mon approbation. Tu **cherchais** mes commentaires. [...] t'avais absolument besoin que [...] j'approuve, mais **même** quand

¹⁴ Ma mère tenait à préciser qu'elle ne visait pas uniquement les parents d'un enfant victimisé, mais également ceux des intimidateurs et témoins.

j'approuvais tu m'crovais pas. [...] l'effet qu'ça a eu pour moi ça été de me r'tirer. [...] Parce que je sentais [...] que j'pouvais juste te faire du tort. J'sentais que ma présence pouvait pas t'aider. [...] Parce que la minute que j'étais present, tu t'attendais à c'que j'te critique pis j'avais beau faire c'que j'voulais, t'entendais la critique. [Tes expériences socioscolaires ont donc] eu un effet **dévastateur**. [...] **Dévastateur**. [...] pendant des années d'temps, t'as refusé d'briller, t'as refusé d'être à la hauteur de tes affaires, t'as pas pris de risque, t'es pas allée au bout des choses, o.k.? Tu t'es pas permis d'être, tu t'es pas permis d'être toi-même. [...] T'as toujours vécu sous le radar, o.k.?. Toujours. Umm, autant que tu pouvais briller dans des affaires, t'as pas couru après. [...] moi j'suis **convaincu** que si ça avait pas été de cette histoire-là dans ta vie, t'aurais, aujourd'hui dans ta vie, été beaucoup plus active dans l'monde artistique mais au niveau d'la performance. [...] T'aurais fait d'la scène. Moi j'pense que la seule raison pour laquelle t'as pas faite d'la scène c'est à cause de tout ça. [...] Parce que t'avais la capacité, t'avais l'talent, t'avais tout c'qui fallait mais y t'maquait l'courage. Pas dans l'sens négatif de pas être courageuse mais dans l'sens, t'avais peur. T'avais peur de t'mettre en avant pis de t'faire tabasser. [...] le regard des autres t'es devenu insupportable. [...] Donc t'as tout fait pour l'éviter. T'as **tout fait** pour l'éviter. [...] Pis moi ça m'a toujours beaucoup [...] affecté. Ça m'a toujours beaucoup fait d'quoi parce que [...] j'me voyais en toi. Parce ça c'est **mon** histoire. [...] ça m'fâchait parce j'me disais c'est **mon** histoire, **moi** j'ai pas pu rien y faire, pis y'est trop tard pour moi de changer ça, mais voilà que elle à répète mon histoire. [...] c'est comme si ton corps est dev'nu ton ennemi. [...] Tu t'en n'es pas occupée. T'sais, tu l'as mal nourri, j'me souviens un ment-m'ment donné, tu mangeais mal, ah, mon doux. [...] c'est incroyable comme ça t'a amenée [...] à te nuire, t'sais, [...] à en vouloir à ton corps. [...] c'est comme si t'as décidé [...] d'utiliser ton poids pour repousser [...] le monde.

Mes parents ont tous les deux relevé des répercussions semblables, lesquelles sont, pour la plupart et comme vous le verrez tout au long de ce travail, reflétées dans mon langage interne, et ce, de la préadolescence à l'âge adulte : je ne m'aimais pas; j'étais presque uniquement réceptive aux propos qui venaient renforcer les messages que j'avais intériorisés; j'étais convaincue que tous entretenaient la même image de moi, en raison de quoi j'anticipais les jugements, refusais de croire en la sincérité des compliments et cherchais à m'évader; la représentation que je me faisais de moi-même et de ma vie était teintée d'un pessimisme ravageur; et j'en voulais davantage à mon corps qu'aux intimidateurs.

Mon père soulève tout de même quelques facteurs qui m'ont, à son sens, aidée en cours de route :

Ce qui t'a aidé c'est la thérapie. Aussi parce que tu n'as pas cessé d'avoir un appui de tes parents que je n'avais jamais eu même si cet appui pouvait être, parfois, boiteux ou imparfait. Au fond, tu ne pouvais jamais douter d'être aimée, chose que je n'ai jamais eue.

L'amour parental et la totalité des suivis thérapeutiques auxquels je me suis livrée depuis la préadolescence pourraient ainsi, de même que mes expériences sociales au sein d'une troupe théâtrale et du premier amour réciproque dont il sera question dans la troisième partie de ce chapitre, m'avoir donné la force de me battre pour mes convictions et avoir servi de contrebalancier au mépris de soi que perpétuait, comme vous le verrez d'ici peu, mon langage interne.

En réponse à la question « Crois-tu que l'intimidation dont j'étais la cible était, en partie, le résultat des représentations sociales de la beauté féminine telles qu'intériorisées par mes pairs? », mon père écrit que :

Non, je crois que c'est plus simple que ça. La société prend toujours le bord du plus fort tel que représenté par celui qui arrive à se tenir au dessus de l'autre, à le dominer. C'est juste ça. Je crois que tu intimidais les autres par ton talent et ta plus grande maturité et que leur façon de te dénigrer c'était de souligner les endroits où tu n'étais pas si forte. Ils avaient tous les même biais que leurs parents. De ne pas être mince c'était d'être indésirable. C'est tout. C'est un préjugé culturel et social qui domine depuis ma génération.

Sa réponse est contradictoire en ce sens qu'il y renie le lien entre mes expériences et les standards sociaux de la beauté féminine tels qu'intériorisés par mes pairs, tout en attestant que les élèves se seraient armés de ces représentations afin de me dominer, non pas simplement au nom de celles-ci, mais davantage en vue de se défendre de la menace que je personnifiais à leurs yeux. Si mes pairs n'avaient pas eu accès aux « biais de leurs parents », lesquels étaient à l'image d'un discours social plus large, et qu'ils ne les avaient pas eux-mêmes intériorisés, ils ne m'auraient pas reproché mon poids et n'auraient pas, de leur côté, été préoccupés par le leur (ex : filles qui se pinçaient le ventre dans la salle de rechange). Par conséquent, le lien entre l'intimidation et l'assimilation de ces représentations chez mes collègues de classe est, selon moi, indéniable.

Carte postale sommaire

À la lumière du récit de mes expériences socioscolaires, je m'aperçois qu'il y avait, avant mon entrée à l'école, une foulée d'ingrédients qui figurent probablement dans la recette d'un enfant souffre-douleur : une prépondérance d'adultes, un nombre limité d'enfants, ainsi que des parents qui, dépourvus d'expérience et d'une communauté d'appui, sous-estimaient la portée de mes comportements antisociaux entre pairs. J'ai donc pris goût aux interactions avec les adultes, notamment en raison de l'attention qu'ils me vouaient, et n'ai pas appris comment aborder mes semblables, ce qui, à cette époque, m'importait peu. Ainsi, mes états d'âme fluctuaient en fonction de la rétroaction que me consacraient les adultes.

Dès mon entrée à l'école primaire et compte tenu du témoignage de mes parents, il est possible que les autres enfants se soient sentis menacés par mes attitudes et comportements, en raison de quoi ils se seraient munis des représentations sociales de la beauté féminine pour me reprocher mon surplus de poids et m'assujettir. Eu égard à leurs jugements, j'ai pris conscience de ma différence et, ne pouvant contredire leurs propos, j'ai non seulement intériorisé l'image qu'ils me renvoyaient de mon corps, mais surtout les messages qui y étaient sous-jacents et la colère qui relevait de mon impuissance. Coupable de porter un corps gras, j'ai sombré dans la certitude que je n'appartenais nulle part, laquelle relevait de mon positionnement marginal et de la construction identitaire qui en résultait. Au fil du temps et dans la mesure où je n'avais pas d'amies pour me défendre, les incidents d'intimidation se sont multipliés et diversifiés, à l'école comme ailleurs, de telle sorte que naisse en moi une insécurité généralisée et la perception que j'étais toujours à risque d'être jugée, ridiculisée et abusée. Il y avait d'ailleurs, au sein même de la communauté scolaire, plus d'un groupe de personnes qui, de part et d'autre, renforçaient mes convictions identitaires : soit les élèves, le personnel scolaire et la direction. Sans compter qu'au-delà des standards de la beauté féminine, j'y étais appelée à me conformer aux normes de la performance physique. La normalité, de même que la perfection, me sont devenus des symboles d'appartenance auxquels j'aspirais en vue de mériter la reconnaissance de mes pairs et de certains membres de ma famille étendue. Je sentais, par le fait même, qu'il me fallait changer pour être aimée et donc, par contrecoup, que j'étais responsable de ma

situation. J'allais conclure, à l'adolescence et en rétrospective, que mes pairs à l'enfance m'avaient réduite à mon corps tandis que les adultes, dans l'ensemble, avaient su me reconnaître une beauté intérieure. Il y a, tout au long de ce chapitre, des indices quant à l'intériorisation de ces deux perspectives, et ce, malgré que je n'aie plus jamais, dans mes écrits, fait mention de la valorisation de ces adultes. En outre, j'ai vécu, à l'aube de mon entrée au secondaire, une première rupture dans la continuité de mes expériences, et ce, au sein d'une troupe théâtrale où je me suis sentie acceptée, respectée et admirée. Les effets de cette expérience seront soulevés tout au long de ce chapitre.

Enfin et pour ce qui a trait au témoignage de mes parents, celui-ci vient, d'une part, valider le contenu des données personnelles qui font l'objet de cette thèse, tout en soulevant des pistes de réflexion en matière d'intervention, et, d'une autre part, ajouter une nouvelle dimension à l'envergure des répercussions de la violence en milieu scolaire, soit celle de la portée à long terme des expériences socioscolaires d'un parent ayant été victimisé à l'école et des répercussions identitaires qui peuvent affliger les parents d'un enfant souffre-douleur.

DEUXIÈME PARTIE : Le coffre aux trésors du corps, de l'amour et des relations de couple hétérosexuelles, de l'amitié et de l'agression sexuelle

J'ai voulu, dans la partie précédente, vous présenter une vue d'ensemble de mes expériences socioscolaires à l'école élémentaire, de même qu'un bref exposé de mes expériences sociales estivales. Je vais, à présent, procéder à l'analyse des données propres aux thèmes qui y ont été révélés, c'est-à-dire le corps, l'amour et les relations de couple hétérosexuelles, l'amitié, ainsi que l'agression sexuelle, et ce, en raison de ce qu'elles révèlent quant à l'interdépendance entre les expériences préalablement décrites, mon langage interne et mes interactions sociales subséquentes.

Je répète que les réflexions, convictions et expériences de la préadolescente et de l'adolescente que j'étais me sont familières, mais qu'elles leur appartiennent bien plus qu'au moi d'aujourd'hui. Il va sans dire que je porte encore en moi, à la manière d'une poupée russe, tous les personnages de moi-même qui ont façonné mon évolution personnelle. Toutefois, afin de parvenir à maintenir une distance vis-à-vis de mes données personnelles et ainsi à faciliter le processus d'analyse, j'ai choisi d'aborder ces personnages à la troisième personne. À cet égard et en vue de faire la distinction entre mes moi d'antan et mon moi présent, je vais restreindre l'emploi du « je » aux interventions initiées par l'adulte que je suis aujourd'hui et aux écrits composés depuis l'âge de 18 ans, lequel correspond à l'âge de la majorité en Ontario. Je vais, de même, faire la nuance entre les parents de celles que j'étais et les miens. Puisque ce sont mes parents qui m'ont livré leur témoignage, c'est ainsi qu'ils seront nommés. Il sera donc uniquement question de ses parents ou de sa famille étendue lorsque je discuterai, en m'appuyant sur mes données personnelles et non mes souvenirs tels que je les conçois aujourd'hui, des éléments relatifs à la situation familiale de l'une ou l'autre de ces moi d'autrefois.

Le corps

Comme il a été souligné dans la première partie de ce chapitre, l'intimidation dont j'ai été la cible à l'école élémentaire se rapportait à mon corps. Alors que j'aurais pu procéder à l'analyse de ce thème dans la partie précédente, j'ai choisi, à des fins de clarté et tel que soulevé plus tôt, de séparer le récit de mes expériences de l'analyse des thèmes qui en relèvent.

Compte tenu du lien entre ces expériences et les préjugés d'autrui en regard de mon corps, il n'est pas étonnant que, parmi tous les thèmes soulevés dans mes données personnelles, celui de mon corps et de mon poids soit le plus fréquemment abordé depuis la préadolescence jusqu'à l'âge adulte.

Au fait, à 11 ans et comme en témoigne ses entrées de journal, Anne-Sophie voulait maigrir et se décourageait de ne pas y arriver. Elle était pourtant bien consciente du lien entre l'alimentation (régime), l'exercice et la perte de poids et laissait entendre qu'elle avait, au préalable, échoué à une (ou plusieurs) tentative(s) d'amincissement : « Je veux vraiment me mettre au régime maintenant. Je veux éviter toutes cochonneries possibles et je vais faire des exercices. Espérons que ça va marcher cette fois si » (le 17 novembre 1992, journal personnel). Ainsi, on peut supposer que la thématique de son poids correspondait à une préoccupation qui l'habitait déjà depuis quelque temps.

On sait, en raison de mes souvenirs, qu'elle était convaincue d'être laide et grosse. À la suite d'une danse d'Halloween à laquelle personne ne l'avait invitée à danser, elle se questionnait à savoir « Pourquoi est-ce que je dois être si laide et si grosse? » (le 17 novembre 1992, journal personnel). Il semblait donc y avoir, selon elle, une relation entre le rejet (l'attention que lui accorde autrui) et l'apparence (son corps, son poids). D'autant plus qu'elle prétendait être laide et grosse plutôt que de se sentir ainsi, ce qui laisse croire qu'elle avait bel et bien enregistré ces descriptifs à titre de qualificatifs identitaires.

Dès l'âge de 12 ans, son discours se complexifiait. Elle s'accusait incessamment d'être grosse, se culpabilisait sous prétexte qu'elle n'avait aucun contrôle et s'imposait des contraintes à la manière d'une dictatrice : « Je suis grosse. Trop grosse. Tellement grosse que j'ai peur d'exploser. [...] Je ne peux pas me contrôler. Je mange tout le temps. J'ai peur [...] Je dois absolument me contrôler. Je dois faire plus attention. » (le

15 janvier 1993, journal personnel). On dirait qu'il y avait un sentiment d'urgence à l'origine de ses propos, comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Il a été suggéré, dans la partie précédente, qu'elle se culpabilisait en regard de l'intimidation dont elle était la cible. Je présume ainsi qu'elle voulait à tout prix contrôler son alimentation afin de maigrir et de s'épargner les jugements qu'elle anticipait vis-à-vis de son corps, et ce, malgré la cessation des incidents d'intimidation. Il est tout de même à noter qu'elle était encore, à 12 ans, victime d'agressions sexuelles. Sur ce point, mon père explique que :

[...] t'as commencé à **vraiment** prendre du poids quand t'étais plus vieille. [...] Adolescente [13-19], pré-adolescente [10-12]. [...] C'est juste après tous les événements avec [l'agresseur] [...] que tout d'un coup t'as perdu contrôle de d'ça. [...] Parce que là t'as commencé à utiliser [...] ton corps comme une façon de t'défendre, j'imagine.

S'il a raison et que la prise de poids d'Anne-Sophie relevait d'un instinct de protection et d'autodéfense contre les agressions sexuelles, cela pourrait expliquer pourquoi elle avait tant de difficulté à contrôler ses impulsions alimentaires. Puisqu'elle avait déjà associé la minceur à la beauté, à la normalité et à l'amour, il est possible de croire qu'il y avait une mise en opposition constante entre cet instinct et les représentations qu'elle avait intériorisées en lien à son embonpoint, et ce, d'autant plus qu'elle comparait encore son corps à celui des autres filles. Voici un extrait de journal qui renvoie à un incident décrit, de mémoire, dans la première partie de ce chapitre : « Aujourd'hui on a écouté le film du cour d'histoire. J'étais couchée a côtés d'[Eulalie]. Elle avait des toutes petites cuises tant-dis que moi j'en avais d'énormes. » (le 15 janvier 1993, journal personnel). De telles comparaisons ainsi que la redondance des affirmations selon lesquelles elle se disait grosse et laide consacraient l'image de son corps que lui avaient renvoyée ses pairs par le biais d'actes de violence. Sans compter qu'ils s'inscrivent dans une logique de coconstruction identitaire. En ce sens, elle se revictimisait perpétuellement, et ce, parfois, au nom des autres et sous prétexte qu'elle était indigne d'amour par la faute de son apparence : « Je ne pense pas qu'il y aura un gars qui me trouvera belle un jour. » (le 17 février 1993, journal personnel). De plus, comme l'indiquent ces deux prochaines citations rédigées lorsqu'elle était en septième année, elle anticipait les déceptions et reniait la valorisation de ses proches :

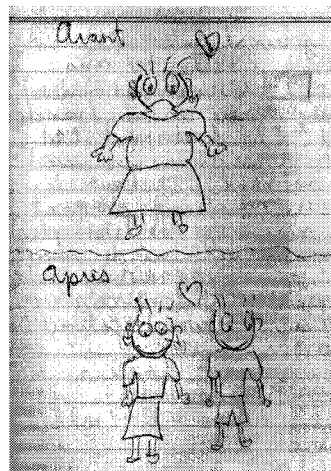
Anne-Sophie, 12 ans :

J'espère qu'il n'y aura pas de danse pour Pâques. Je déteste voir le monde danser quand je sais que cela ne m'arrivera probablement plus. (le 28 mars 1993, journal personnel)

Anne-Sophie, 12 ans :

[Amélie] dit que j'egsajère et insiste à dire que je ne suis pas grosse. Je sais que c'est juste par politesse. (le 4 avril 1993, journal personnel)

Elle rejetait ainsi les messages qui ne cadraient pas avec l'image qu'elle avait de son corps : « [...] je crois que je me hais. J'ai probablement encore engraisser. [...] Maintenant j'essaye de faire mes exercices à tout les jours. J'espere que je vais maigrir. Puis vite à part de ça. [...] Je suis tanné d'avoir honte de moi » (le 4 avril 1993, soulignement dans l'original, journal personnel). Il y avait, selon ses paroles, un lien explicite entre son amour-propre et les fluctuations de son poids, et ce, sans doute puisqu'elle avait, compte tenu de ses expériences socioscolaires et familiales et tel que suggéré à la page précédente, conclu qu'elle n'était pas aimable parce qu'elle était grosse, ce qui rend compte de son identité. D'autre part, si je me fie au dessin qu'elle a confectionné le 4 avril 1993 (12 ans) dans son journal personnel, il est clair que le lien entre l'amour et la minceur se faufilait dans sa vision de l'avenir. Comme vous le voyez, le dessin en question comprend deux parties, l'une dans laquelle Anne-Sophie apparaît grasse et le cœur brisé, la seconde où elle est mince et accompagnée d'un amoureux. Elle avait alors intériorisé l'image de soi que lui avaient renvoyée ses pairs et avait déduit que pour être aimée et acceptée, elle devait maigrir.



En outre, le lecteur se souviendra que son patois, en septième année, était « Pourquoi vivre quand tu peux mourir? » (1994, Projet scolaire : Les secrets de ma vie). Il est possible de concevoir qu'étant convaincue de ne pas pouvoir perdre du poids, elle s'imaginait qu'elle ne connaîtrait jamais l'amour et donc qu'il valait mieux mourir, mais, ne voulant pas réellement mourir, qu'elle continuait à viser la minceur : « Maintenant pendant la semaine je ne vais plus manger de gras ni de sucré. Je suis déterminé à perdre du poids » (le 6 avril 1993, journal personnel). Au bout de quelques mois, elle écrivait que « Paraît-il que j'ai perdu du poids! » (le 9 juin 1993, journal personnel), ce qui me laisse croire qu'on le lui avait fait remarquer¹⁵. Cela me paraît important qu'un tel constat soit passé par le regard d'une autre personne avant de paraître dans son journal, confirmant ainsi le rôle du regard d'autrui dans la coconstruction de son identité.

Hélas, quelques jours après la rentrée scolaire, elle se demandait encore « Pourquoi suis-je aussi laide, grosse, stupide et niaiseuse. » (le 30 septembre 1993, journal personnel). Les injures qu'elle se réservait en huitième année dépassaient désormais les bornes de son apparence et, comme le suggère cet énoncé composé à l'âge de 12 ans, l'incitaient à vouloir changer : « Si seulement j'étais capable de changer. » (le 16 octobre 1993, journal personnel). À l'inverse, elle enviait la perfection de son amie qu'elle décrivait comme étant « gentille, intelligente, belle, direct, mince », ce qui n'est pas surprenant étant donné qu'elle aspirait elle-même à la perfection. Les adjectifs employés clarifient néanmoins son interprétation de ce dont consistait la perfection. En revanche, cette amie répliquait que si elle était parfaite, elle ne serait pas célibataire. Il est alors probable que ses amies entretenaient les mêmes croyances qu'elle en matière de perfection, de beauté et d'amour.

Au fil de ses écrits, il apparaît de plus en plus évident que « laide » et « grosse » formaient un tandem identitaire indéniable. Le désir de perdre du poids devenait de plus en plus pressant, puis le découragement de ne pas y arriver s'envenimait et se métamorphosait en défaitisme vis-à-vis de son avenir en matière d'amour : « Je veux perdre du poids, ça ne marche pas. J'aimerais être belle, je ne le suis pas. [...] Je suis

¹⁵ Comme Anne-Sophie était ici en septième année, cela ne coïncide pas avec le souvenir partagé dans la première partie de ce chapitre selon lequel mon enseignante de la deuxième année avait, à mon entrée en troisième, constaté que j'avais perdu du poids.

tellement laide et grosse, probablement que [le jour où un garçon pourrait m'aimer] n'arrivera jamais. » (le 25 décembre 1993, journal personnel).

Pourtant, les commentaires qu'elle se destinait au début de ses 13 ans semblaient enfin s'adoucir : « Elle est tellement belle! Et je commence à croire que je le suis, moi aussi. Admettons que je ne suis pas laide, mais je ne suis pas belle non plus. Je suis entre les deux, ce qui va pour le moment. NOT » (le 12 mars 1994, journal personnel). Malgré qu'elle n'en parle pas, il me semble important de répéter qu'elle avait, en huitième année et en raison d'un régime radical, réussi à perdre du poids¹⁶. Il est aussi d'intérêt de souligner qu'elle avait l'habitude de relire ses entrées de journal et de recouvrir d'un « NOT » ce qu'elle avait écrit de positif à son endroit. Cela dit, au bout de quelques mois, ses paroles se sont, de nouveau, endurcies :

Anne-Sophie, 13 ans :

Je commence à avoir honte de me montrer en public. J'AÏE MON MAUDIT DE CRISTI DE LAID DE FUCKIN' GROS CORPS DE CUL!!! Je suis TELLEMENT tanné d'être grosse pis laide, j'en peux plus. Je me sens tellement inférieure physiquement à comparé à presque tous les gens autour de moi. Ce n'est pas juste. Si seulement j'étais belle! (I fuckin' wish!) J'évite maintenant de me regarder dans le miroir car j'ai trop honte. (le 5 avril 1994, majuscules dans l'original, journal personnel)

La dernière phrase vient valider le souvenir partagé dans la partie précédente. L'agressivité et la vulgarité du vocabulaire suggèrent d'autant plus qu'elle avait intériorisé le mépris qu'on avait, par le passé, destiné à son corps. Plutôt que d'en vouloir à ses intimidateurs, elle s'en voulait à elle-même, ce qui indique qu'elle avait également intériorisé la colère qu'elle avait pu ressentir à leur endroit. Autrement dit, son corps était devenu, à ses yeux, son ennemi juré et elle se revictimisait, par l'entremise de son langage interne, en s'appropriant avec violence l'image de soi qu'elle avait captée de ses pairs, et ce, malgré sa récente perte de poids.

Elle était, par ailleurs, témoin des interactions entre pairs qui se déroulaient dans sa proximité et consciente de l'attrait généralisé que constituait la beauté féminine normative. Par exemple, elle écrivait, en réponse à l'intérêt qu'un nouvel élève accordait à quelques-unes de ses collègues de classe les plus minces, que « Ça fait

¹⁶ Je ne fais pas ici allusion au régime entrepris en septième année, mais bien à un autre régime.

chier. Il fallait que ce soit les plus belles filles en huitième. Si ça continu de même je risque de ne jamais sortir avec personne. Je commence sérieusement à ne plus aimer ma vie. » (le 27 avril 1994, journal personnel). Elle avait donc conclu que l'élève en question affectionnait ces filles en raison de leur beauté et s'imaginait alors, compte tenu de l'image qu'elle avait de son apparence, que personne ne pourrait s'intéresser à elle, ce qui avait pour effet de noircir la représentation qu'elle se faisait de sa vie.

Pourtant, elle prétendait, au cours de l'été suivant, que « Que je sois grosse ou mince je n'attirerai jamais les gars » (17 août 1994, journal personnel), et ce, en dépit du fait qu'elle était encore toute mince et qu'elle avait réussi à s'intégrer dans un groupe de pairs théâtraux qui n'accordaient aucune importance à son poids. Ainsi, elle devait croire que son corps n'était pas, chez elle, la seule source d'aversion, ce qui laisse entendre qu'il y avait, selon elle et indépendamment de son corps, quelque chose en elle qui repoussait les autres. Cela renvoie aux messages sous-jacents à la violence dont elle avait été la cible et aux répercussions identitaires qui se sont, par la suite, déployées.

Elle précisait toutefois, en neuvième année et dans le cadre du projet scolaire autobiographique rétrospectif dont il a été largement question dans la partie précédente de ce chapitre, que « Par rapport à mon physique je n'ai jamais eu de confiance. Je me trouvais tout le temps trop laide et trop grosse. Au point où je me sentais coupable de me montrer en public. J'allais même m'excuser à mes ami(e)s. » (1994, Projet scolaire : Les Secrets de ma vie). Elle était donc consciente de son manque de confiance en regard de son apparence ainsi que de la culpabilité qui relevait, à mon sens, du lien entre son corps et la violence de ses pairs. À ce propos, elle terminait son travail en avouant que « J'aurais aimé pouvoir être mince comme les autres petites filles. Probablement que tout aurait été différent. J'aurais eu plus de confiance et possiblement plus d'ami(e)s. » (1994, Projet scolaire : Les Secrets de ma vie). Elle s'imaginait alors que son poids, et non ses intimidateurs, constituait la source de ses problèmes et que tout aurait été différent si son corps avait été comme celui des autres ou, autrement dit, considéré « normal ». Ainsi, elle se responsabilisait parce que son corps était, en effet, différent. Puisque ses pairs ainsi que certains membres de sa famille lui avaient reproché sa différence, il est probable qu'elle ait perçu la normalité comme un idéal à

atteindre en vue de ne plus être violentée. Il ne faut pas, non plus, nier l'apport potentiel des messages propres à l'embonpoint tels que véhiculés dans les médias. Quoiqu'il n'y ait pas d'allusion à cet effet dans les données, il y avait une télévision dans son foyer et Anne-Sophie était, par le biais de celle-ci, exposée aux mêmes représentations sociales de la beauté féminine que lui renvoyait son entourage et qu'elle cultivait par l'intermédiaire de sa tendance à se comparer aux autres et de son langage interne :

Anne-Sophie, 13 ans :

Je suis tannée de la jalousie / envers tout le monde, mes propres amies / elles sont si belles, ce n'est pas réel / je suis tellement laide à côté d'elles. (1994, recueil de poèmes)

Anne-Sophie, 13 ans :

Ce que je pense de moi? / je vaux de la « marde », c'est pas plus compliqué que ça. (1994, Projet scolaire : Ma vie continue)

Sa piètre estime de soi l'incitait à comparer sa valeur personnelle à celle d'excréments, et ce, malgré la cessation des incidents d'intimidation et des agressions sexuelles. On perçoit alors, dans ses propos, un indice quant à la force des messages connexes qui lui avaient été transmis à l'occasion des actes de violence dont elle avait été la proie et qui monopolisaient sa construction identitaire.

Convaincue de sa médiocrité par la faute des échos de cette violence à l'intention de son corps, elle était sujette à adopter des régimes alimentaires hors du commun afin d'amoindrir sa différence physique. Par exemple, elle se rassurait, à la suite d'une consommation abondante de bonbons d'Halloween, en se disant que « Je vais réessayer de ne pas manger » (le 3 novembre 1994, journal personnel). Elle avait donc, par le passé, tenté de se priver de nourriture. C'est justement ce à quoi je faisais référence plus tôt en parlant d'un « régime radical » (voir p.71). Cela renvoie également à ce dont mon père parlait dans la première partie de ce chapitre lorsqu'il me pensait anorexique.

Au surplus, il semblerait qu'elle était encore, à 14 ans et en dixième année, bien sensible à l'opinion d'autrui :

Semble-t-il que je danse mal. [Fannie] nous lisait ses histoires de la mort puis elle m'a admis qu'Odette, la fille qui dansait mal, c'était moi [...] À part de ça [Fannie] parlait de son beau corps. FUCK YOU!! Je sais que je suis laide, pis je sais que je suis grosse mais c'est pas une raison de me le fourrer dans face [...] JE L'SAIS FUCK. J'SUIS UNE FUCKÉE DE BITCH JALOUSE PIS JE MÉRITE DE MOURIR. I

SHOULD NEVER HAVE BEEN BORN. (le 23 septembre 1995,
journal personnel)

Il lui a suffi d'un paragraphe pour raconter qu'une amie avait critiqué sa manière de danser et vanté la beauté de son propre corps, pour affirmer qu'elle était laide et grosse, pour se traiter de noms et pour en conclure qu'elle méritait de mourir et qu'elle n'aurait jamais dû naître. Plutôt que de confronter son amie, elle a, semble-t-il et tel qu'elle avait l'habitude de faire, intériorisé la colère qui lui était destinée, ce qui, par ricochet, a alimenté ses sentiments de culpabilité et d'insignifiance. Le point de vue des autres enclenchait alors toute une série de réflexions identitaires, et ce, dans la mesure où leur perspective venait confirmer sa perception de soi.

Alors qu'elle était manifestement sensible à l'opinion des autres en regard de son corps, ses écrits révèlent qu'elle accordait, comme elle le faisait déjà sous forme de comparaisons, de l'attention à l'apparence d'autrui et qu'elle était, elle aussi, capable de jugement, notamment à l'endroit des filles minces. À titre d'exemple, elle affirmait, lors d'une conversation écrite avec son amie Éloïse, que « [Cette fille] a une face de canard [...] Elle a un corps de tuthpick avec une tête de « bouilloire » (féminin de canard) (Joke géo l'année passée) » (le 27 septembre 1995, journal personnel). Elle était néanmoins beaucoup plus acharnée sur son propre sort et sévère à l'endroit de son propre corps. Par exemple, ses tentatives de régime se manifestaient parfois sous la forme de contrats dans lesquels elle prétendait vouloir maigrir en vue de se « voir comme une personne au lieu d'un tas de merde et de graisse. » (9 septembre 1995, journal personnel)¹⁷. Elle se voyait donc uniquement en fonction de son poids, ce qu'elle avait d'ailleurs et tel que souligné dans la première partie de ce chapitre, reproché aux autres enfants de faire, et, ce faisant, minimisait, une fois de plus, sa valeur en tant que personne à de la merde. Certes, il n'y avait pas de doute dans son esprit : « Je sais que je suis laide, pis je sais que je suis grosse » (le 23 septembre 1995, journal personnel). Le statut de sa « laideur » avait ainsi, selon son discours, atteint le domaine de la certitude. D'autant plus qu'il était impossible pour elle de concevoir

¹⁷ Bien que je viens de rompre la chronologie des données, je ne pense pas que cela entrave à l'étude de l'évolution de son langage interne ni de la continuité de ses expériences étant donné qu'il s'agit d'un extrait rédigé à quelques semaines d'intervalles de l'extrait précédent. Il en va de même pour la prochaine citation, après quoi la chronologie sera, de nouveau et règle générale, respectée.

qu'on puisse la voir autrement : « Encore une fois je dois survivre la journée de la remise des photos. Donc encore une fois je dois voir comment j'ai l'air dans les yeux des autres : une grosse et laide fille. » (le 4 octobre 1995, journal personnel). En bref, on lui avait, à l'enfance et à la préadolescence, et ce, dans plus d'une sphère sociale, renvoyé une image d'elle qu'elle avait non seulement intériorisée, mais qu'elle projetait désormais dans la représentation qu'elle se faisait de l'image qu'on devait avoir d'elle au présent. Cette allusion au regard des autres est indicative du rôle de ce dernier dans sa perception de soi et dans la réciprocité entre ce regard et le sien dans la coconstruction de son identité.

En fin de compte, ses paroles et comportements trahissaient une vérité tragique : « Je déteste mon corps. » (le 9 octobre 1995, journal personnel). En contrepartie à cette constatation et tel que souligné dans cet extrait rédigé quelques mois plus tôt, il y avait l'espoir de maigrir pour enfin se libérer de sa tristesse et mériter l'attention positive des garçons : « I WISH I WAS PRETTY / Then I wouldn't feel sad / Then guys wouldn't see me / As a fat ugly hag¹⁸ » (le 24 août 1995, majuscules dans l'original, journal personnel).

D'autre part, puisqu'elle participait au cours d'art dramatique, la notion du « type cast » (autrement dit, des personnages que l'on peut jouer en fonction de notre apparence) pesait parfois lourd sur ses épaules, notamment puisqu'elle n'avait jamais l'occasion de jouer les jeunes premières (la belle et jeune amoureuse et aimée). Sur ce point, mon père se rappelle que :

[...] tu souffrais, toi, parce que t'avais jamais les rôles, j'oublie comment est-ce que tu m'avais dit ça. C'tait au secondaire [...] que tu m'avais dit ça. T'avais jamais les rôles de première [...] parce que t'étais pas une p'tite mince. Pis moi j'avais dit [...] tant mieux [...] parce que ça t'permit de vraiment exploiter des rôles pis de vraiment rentrer là-d'dans pis d'apprendre à être [...] comédienne. [...] De vraiment savoir jouer des rôles différents, pas toujours être pognée à jouer le même rôle.

¹⁸ Puisque l'identité linguistique n'est pas l'objet de cette étude, je ne vais pas procéder à l'analyse de ce que signifie le choix de m'exprimer en français ou en anglais.

Le « type cast » d'Anne-Sophie venait alors probablement écorcher la plaie toujours vive de ses expériences socioscolaires à l'école élémentaire, et ce, d'autant plus qu'elle avait, depuis la dernière année, repris le poids précédemment perdu.

Conformément à ce qui avait été noté plus tôt, l'habitude qu'elle avait à comparer son corps à celui de ses amies se perpétuait encore à l'âge de 15 ans. Elle avouait, par exemple, être « jalouse. C'est [Suzie] qui avait toute l'attention [...] J'aimerais ça être belle comme elle. Blonde, yeux bleus, bien proportionner (genre mince [...]) » (le 4 mai 1996, journal personnel). Non seulement elle définissait son idéal de beauté selon des caractéristiques fixes, lesquelles ne cadraient pas du tout avec son apparence, mais elle était de l'avis que son amie méritait de l'attention en raison de celles-ci. Si elle voulait tant se voir à l'image de cette représentation de la beauté, c'est sans doute en partie parce qu'elle souhaitait jouir d'une telle attention, ce qui indique que ce n'était pas le cas. À cet effet, elle expliquait, à la suite du visionnement de *The Hunchback of Notre-Dame*, que « Je me suis beaucoup identifié au personnage de Cosimoto. Genre, rejet de la société parce qu'il est laid. Need I say more. » (le 25 juin 1996, journal personnel). En ce sens, elle se sentait rejetée de la société en raison de son apparence. Il ne s'agissait donc plus d'un phénomène qui se limitait à la cour d'école, mais bien d'un sentiment généralisé de non-appartenance qui s'étendait à la grandeur de la société. D'autant plus qu'elle employait, ici, le mot « identifié » en relation à un personnage qu'elle décrivait comme étant un « rejet » et « laid ». Cela démontre que de tels adjectifs composaient, parmi d'autres, la trame de son identité.

Tout bien considéré, la thématique de son corps et son épuisement vis-à-vis de ce dernier constituait un refrain perpétuel dans ses écrits : « Si tu savais comme j'étais tannée de vivre dans mon corps. J'suis tannée d'être laide, j'suis tannée d'être grosse, j'voudrais juste....j'sais pas.....m'aimer! J'aimerais me sentir regardable. » (le 30 juin 1996, journal personnel). Encore une fois, elle prétendait être laide et être grosse comme s'il s'agissait de certitudes indéniables. Elle avouait, en revanche, vouloir s'aimer, ce qu'elle associait, comme je l'ai constaté plus tôt, à la possibilité de se trouver belle.

Pourtant, elle était bien consciente, en onzième année, de la prépondérance des autres dans sa construction identitaire. Les vers de ce poème en témoignent :

Anne-Sophie, 15 ans :
Depuis mon enfance
brûle en moi la souffrance
des fréquents préjugés
qui me sont adressés.

Je n'parviens pas à oublier
les insultes du passé.
Ainsi s'est accumulée ma rage
qui m'a incité à détester mon visage.

« Ceux qui s'aiment seront aimés »
ainsi, me dit-on, tu te feras respecter.
Pourquoi tous ces gens refusent de voir
qu'il y a une beauté au delà de mon corps.

On me voit,
on passe tout droit,
ou bien on rit,
je pleurs en moi.
(13 septembre 1996)

Le plus intéressant, à mon sens, c'est qu'elle reconnaissait le rôle de ses expériences socioscolaires dans la construction de son identité. Elle insinuait alors qu'elle se trouvait laide par l'influence des préjugés qu'on lui avait destinés à l'enfance, tout en reconnaissant qu'elle portait, en elle, une beauté quelconque, laquelle avait toujours et tel que révélé dans la première partie de ce chapitre été valorisée par les adultes en présence. Un autre élément qui me saute aux yeux consiste en sa perception que tous partageaient encore cette opinion d'elle (ex : « tous ces gens », « on »). Elle était donc convaincue, comme c'était le cas depuis quelque temps, que tous la rejetaient, l'ignoraient ou la ridiculisaient par la faute de son corps. Par exemple, elle écrivait, au sujet d'un ami, « J'ai peur de penser c'qui pense de moi. « Oh yeah, I saw Anne-Sophie, that fat ugly fuckin' bitch » » (le 28 décembre 1996, journal personnel). Elle était, à ce point, persuadée qu'il était impossible pour qui que ce soit de voir autre chose que son poids et ce qu'il pouvait révéler au sujet de sa personne, sans doute puisqu'elle était elle-même obsédée par l'image qu'elle avait de son corps, laquelle avait été, elle le savait, coconstruite au cours de son enfance et de sa préadolescence.

Elle déclarait par ailleurs, et ce, quelques semaines plus tôt que « J'suis laide pis j'suis grosse pis c'est pour ça qu'personne m'aime. » (le 7 décembre 1996, journal personnel). Il ne semblait pas y avoir d'hésitation dans son propos : personne ne l'aimait et son corps en était responsable. Il y avait donc, selon son point de vue et tel que constaté plus tôt, un lien de causalité entre son apparence et le fait d'être rejetée. En ce sens, elle confondait « mon corps est » avec « je suis », ce qui rend compte de la logique selon laquelle elle a intériorisé les messages captés à l'enfance et à la préadolescence et, ce faisant, coconstruit son identité et son positionnement social. En d'autres mots, si mon corps est marginalisé, c'est donc dire que je suis marginale et, par ricochet, que je suis un rejet de la société. Elle ajoutait, à la suite de la déclaration citée au début de ce paragraphe, que « J'SUIS TANNÉE D'ÊTRE DÉFECTUEUSE!! I just wanna die and start all over. I suffered this much during this life the next one's gotta be better. WHY AM I LIKE THIS? » (le 7 décembre 1996, majuscules dans l'original, journal personnel). Il n'était pas question de se sentir défectueuse, mais bien de l'être. Elle avait alors la certitude, comme l'avait mentionné ma mère, de ne pas être correcte, c'est-à-dire de porter en elle un défaut de manufacture incontournable, et ce, à un point tel qu'elle voulait mourir. Au fait, l'envie de mourir prenait de l'ampleur et se rapportait à son épuisement d'être qui et ce qu'elle était, ce qui va de pair avec son absence d'amour-propre et son sentiment de non-appartenance :

Anne-Sophie, 15 ans :

J'VEUX M'TUER, J'VEUX FUCKIN' MOURIR, J'SUIS TANNÉE!!!! [...] ça brûle en d'dans.....j'm'haïs..... (le 28 décembre 1996, majuscules dans l'original, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :

Why am I always the rejected one?! Just when you think for once in your life things are going well, things happen that make you feel like an ugly piece of shit that isn't worth living. [...]....I HATE MYSELF!! » (le 29 décembre 1996, majuscules dans l'original, journal personnel)

Compte tenu du fait qu'elle n'était pas, à cet âge, la cible d'intimidation et qu'elle avait un bon nombre d'amis, je présume que son sentiment de non-appartenance était le produit de l'ancrage des mots « rejet » et « merde » à titre de référents identitaires. J'atteste, par le fait même, que la répétition du qualificatif laide ait, au fil du temps,

influencé comment elle se voyait : « J’deviens de plus en plus laide au fur et à mesure que je vieillis. » (le 2 janvier 1997, journal personnel).

Quelques semaines plus tard, à la suite de son anniversaire de 16 ans, elle confiait à son journal, lequel lui avait été donné en cadeau par son père, que « J’veux essayer de m’accepter, genre, physiquement au lieu de toujours m’abaisser. J’ai pas l’corps idéal mais si y faut que j’ve vive avec pour le restant d’mes jours j’suis aussi bien d’commencer à l’apprécier maint’nant. » (le 19 janvier 1997, journal personnel). Il y avait donc, en elle, le désir de se réconcilier avec le corps qu’elle avait tant dédaigné. Il est à se demander, eu égard au rôle des autres dans sa construction identitaire, si la dédicace de son père avait inspiré ce revirement :

Je te souhaite, pour tes 16 ans, de découvrir comment la beauté que tu te reconnais dans le cœur et dans l’âme respandi aussi dans ton visage et ton corps. Tu ne peux te faire dire assez souvent comme tu es jolie et belle. Avec tendresse, amour, respect et fierté, Papa (janvier 1997, journal personnel)

Force est de constater que cet élan de réconciliation s’est rapidement estompé au profit de son discours habituel : « J’m trouve absolument dégueulasse!! [...] Y faut que j’change, y faut que j’maigrisse [...] J’veux être différente. Mais pas juste des autres, de moi-même!! » (le 23 février 1997, journal personnel). Ainsi, comme mon père l’a souligné dans la première partie de ce chapitre, il avait beau la trouver belle telle quelle et le lui dire, cela n’était pas suffisant pour éteindre la trame de son langage interne. Peu importe ce qu’il pouvait penser d’elle, elle ressentait encore le besoin de changer ou, plus précisément, de maigrir, ce qui renvoie à la perception qu’elle avait de ce que l’ensemble de la population voyait chez elle : un corps gros, laid et impossible à aimer. D’autre part, je m’intéresse à la précision suivante : « Mais pas juste des autres ». Cet énoncé dénote le début d’un changement important qui relevait peut-être de ses expériences estivales depuis les trois dernières années au sein d’une troupe théâtrale, lesquelles appuyaient le discours de sa mère tel qu’exposé dans la partie précédente : être différent était potentiellement positif. Ce changement sera davantage élucidé dans la troisième partie de ce chapitre.

Entre temps, elle exprimait à l’écrit, et ce, pour la première fois, un besoin d’aide :

Anne-Sophie, 16 ans :

Je sais pas qu'est-ce que j'ai, journal. Je sais que j'ai un problème mais je sais pas lequel. Je pleure tout le temps et je veux toujours être seule. J'veux pas aller à l'école ni à mes cours, j'mange pas bien, j'dors pas bien...j'ai besoin d'aide pis je sais pas où aller en chercher. Je sais que papa m'aiderait mais yé tellement occupé. Tout l'monde est trop occupé. C'est soit ça ou personne compren. On s'en moque.....j'me d'mande à quel point on rirait si.....j'y pense t'sé. J'y pense encore. Pis j'passe des soirées complètes à m'dire que ça pourrait être tellement plus facile de même [...] J'veux pas penser d'même mais j'peux pas m'en empêcher. J'résouds un problème pour qu'y soit remplacé par un autre. Pis oui j'ai des bons moments mes les moins bons sont assez forts pour me les faire oublier.....J'ai besoin d'aide, journal..... (le 19 février 1997, journal personnel)

Les comportements qu'elle identifiait, de même que ses paroles chargées de détresse et émaillées du thème de la solitude et d'allusions au suicide, sont souvent associés à la dépression. J'ai d'ailleurs, en tant qu'adulte, été suivie et médicamentée pour le traitement de la dépression généralisée et de l'anxiété sociale. À l'adolescence et tel que l'insinue ce dernier extrait, la perception d'Anne-Sophie était déjà voilée d'un pessimisme qui l'incitait à focaliser son attention sur tout ce qu'il pouvait y avoir de problématique dans sa vie. Elle s'imaginait encore, à tort ou à raison, que personne ne la comprenait et qu'on se moquait de ses soucis. Son besoin d'aide n'était pas, ici, relatif à son corps, mais plutôt à l'envergure des manifestations de son désespoir. Il m'est, à ce point, impossible d'ignorer le crescendo du virus identitaire qui monopolisait son langage interne depuis l'enfance, de même que la récurrence d'idées suicidaires qui en témoignent :

Anne-Sophie, 16 ans :
J'ai horreur
de sortir
car j'ai peur
de me faire voir.
Je sens qu'ils rient
de moi
sous l'ombre de leur corps.

Moi,
je pleure
dans la pénombre
d'un cauchemar

qu'est la vie.
Je voudrais dormir
éternellement
au lieu de souffrir
ainsi.

(le 6 avril 1997, journal personnel)

Elle évoquait ici la peur du regard et des jugements d'autrui, laquelle l'habitait encore. Par conséquent, la vie était synonyme de cauchemar et elle s'imaginait que seule la mort pourrait la délivrer de sa souffrance.

Quelques semaines plus tard, elle se liait d'amitié avec une collègue de classe qui allait, au bout d'un mois, devenir son amoureuse. Quoique j'aborderai ses réflexions à ce sujet dans la troisième partie de ce chapitre, il me faut tout de même en glisser quelques mots ici puisque l'acte de nommer, d'accepter et de vivre son orientation sexuelle ont eu une incidence quant à son discours vis-à-vis de son corps. Au départ, l'affirmation de ce qu'elle nommait sa bisexualité contribuait, au même titre que son poids, à son sentiment de marginalisation au sein de la société :

Anne-Sophie, 16 ans:

The human mind

When I stare
into the mirror
there's nothing there.

Only my case,
my ugly face,
only me.

I'm ashamed
of what I see.

My soul
hides within this shelter
that doesn't fit the mold.

I am shattered....
I am put down
by society
that requires me
to be beautiful.
I am disgraceful.....

I was born

not to live
but to exist in hell,
to give
all I can
and to be torn
between woman and man.

My heart is burning
To ashes.
My whole self clashes
with the average
savage
unkind
human mind.
(mai 1997, feuille libre)

Elle éprouvait alors des sentiments d'insignifiance, de honte, de non-appartenance, d'oppression et de confusion en raison des représentations sociales en regard de ses différences. Je tiens à rappeler que l'ensemble de ces sentiments se rapporte à l'identité. Au fait, ce poème confirme, encore une fois, qu'elle réduisait son identité à l'image qu'elle avait de son corps et suggère que son orientation sexuelle alternative constituait un nouveau calvaire.

Cependant, elle se trouvait à l'aube d'une série de remises en questions, lesquelles seraient, en quelque sorte, provoquées par le regard attendri de son amoureuse et seraient reflétées, à l'écrit, dès son entrée en douzième année :

Anne-Sophie, 16 ans :
Will I ever have the strength
to resist the temptations
that come my way
without depriving
myself
of what I need to survive?
Will I ever be proud
of myself
and walk with my head up high
smiling confidently at others
that feel what I feel now?
Will the day
ever come
where I'll say
what you say
when you look my way?

That you like what you see
when you look at me?
(le 7 septembre 1997, journal personnel)

Puisque l'identité est une construction sociale, il n'est pas étonnant que cet éveil soit survenu par l'influence du regard et de l'affection d'une amoureuse, laquelle venait contredire tout ce qu'Anne-Sophie avait intériorisé à son sujet : « comment tu fais pour vouloir me toucher, et me regarder..... » (Le 25 septembre 1997, journal conjoint)¹⁹.

S'est ensuivi un conflit interne entre ses certitudes affectives et intellectuelles :

Anne-Sophie, 16 ans:
Why do we limit beauty
to physical appearance?
We shouldn't spend our existence
dreading our bathroom mirror
just because it reflects our imperfect figure.

I say these words truthfully,
believing in everyone of them,
though I could never act upon them
for I have made an unwanted obsession
of finding myself ugly.

I hate thinking it,
and my feelings of disgust
towards my body
hurt me
deep inside.

I wish I could run away and hide
and only come back
when I have achieved a feminine slim shape.
(le 9 septembre 1997, journal personnel)

En employant le mot « we » (nous), elle ne se voyait plus comme étant seule puisqu'elle reconnaissait qu'elle faisait partie du groupe de personnes qui s'en voulaient d'avoir un corps imparfait. Pourtant, elle dénonçait l'absurdité des contraintes imposées aux définitions de la beauté féminine, de même que la contradiction entre cette absurdité et ce qu'elle nommait son obsession à se trouver laide. On dirait bien

¹⁹ Je me permets ici de rompre la chronologie des données afin d'appuyer mon propos. Elle sera désormais rétablie.

qu'elle commençait à comprendre qu'elle avait, malgré elle et en raison de son langage interne, eu un rôle à jouer dans son sentiment de souffrance et sa construction identitaire. Elle était cependant encore possédée du désir de maigrir. Ainsi, elle se retrouvait au centre du paradoxe entre ses convictions de longue durée et ses nouvelles prises de conscience, ce qui lui permettait d'approfondir la distinction nommée dans son projet scolaire autobiographique datant de la neuvième année (Les secrets de ma vie) entre son corps et la beauté de son être :

Anne-Sophie, 16 ans :

Je suis une puce
prisonnière de cette masse
dont je n'ai rien à foutre.

[...]

Mon cercueil est répugnant
et j'ai honte qu'il soit le mien,
mais derrière ce masque laid
se cache une perle rare.

Qu'on me laisse nue,
sans mon corps,
et je serai belle...

(septembre 1997, Projet scolaire : Bribes de ma vie)

Dans ce même ordre d'idées, elle écrivait que « ma beauté est prisonnière de cette ordure épaisse qu'est mon corps...(je suis laide)... » (date inconnue, feuille libre). Elle admettait alors qu'elle était dotée d'une beauté intérieure, mais sentait que celle-ci était prisonnière d'un corps qu'elle qualifiait de « masse », de « cercueil répugnant », de « masque laid » et d'« ordure épaisse », ce qui trahit explicitement l'image qu'elle en avait. La notion d'une beauté intérieure correspond à un deuxième fil conducteur qui se faufile, depuis l'adolescence, dans sa construction identitaire. Il est permis de croire, comme je l'ai déjà dit, qu'elle était consciente de cette beauté en raison de la valorisation que lui réservaient les adultes.

Malgré que cette nouvelle union amoureuse ait suscité l'émergence plus fréquente de réflexions positives en matière de sa beauté intérieure, il me semble, à lire ses mots, que la comparaison entre son corps et celui de son amoureuse ait, pour sa part et comme c'était le cas depuis l'enfance, alimenté l'image distordue qu'elle avait de son corps et contribué à son incrédulité vis-à-vis de l'amour et de l'affection que son amoureuse lui consacrait :

Anne-Sophie, 16 ans :

On se regardait dans le miroir [Abby] et moi, et elle m'a donné une hug. Je suis 3x sa grosseur. J'étais humiliée. Mais ça n'm'a pas empêché de manger un chocolat après son départ. What's up with that? J'pense qu'elle sait comment j'me sens (genre, je lui écris), mais ça ne l'empêche pas de m'aimer. Comment elle fait pour me trouver attirante? J'comprends pas. (le 11 octobre 1997, journal personnel)

Elle avouait toutefois que « Je sais que c'est ignorant de me dire que pour être belle je dois être mince, mais c'est ce que je sens. » (le 12 octobre 1997, journal personnel). Un discours plus rationnel s'insérait ainsi dans son langage interne, lequel avait, jusqu'à tout récemment, été monopolisé par le discours irrationnel qui s'y était enraciné depuis l'enfance.

Au-delà des commentaires relatifs à son poids, elle accordait de plus en plus d'encre à la question de son alimentation. Elle prétendait, par exemple, que :

Anne-Sophie, 16 ans :

C'est fucké en d'dans d'moi pis j'suis tannée qu'ce soit d'même!!! [...] J'suis tannée d'me détester. Mais c'est pas facile. Soit que j'mange pas du tout ou que j'mange trop! [...] J'peux pas résister à la nourriture so je l'évite [...] Pourquoi y fallait que j'naisse de même aussi?!.. (le 15 octobre 1997, journal conjoint)

Dans cet extrait, elle évoquait le lien entre son sentiment de détestation et ses compulsions alimentaires, sans, pourtant, faire mention de son poids. De plus, la dernière question réfère à la notion d'un défaut inné, du soi immuable, lequel serait, à son avis et selon ce paragraphe, à la source de telles compulsions. De ce fait, elle se questionnait perpétuellement à savoir :

Anne-Sophie, 16 ans :

Pourquoi j'suis pas née au corps parfait de modèle? Je suis tannée d'être obsédée par la nourriture...c'est une dépendance!! Que j'en mange trop ou pas assez, c'est la même chose!! [...] J'ai honte. J'veux pas me mettre à dire aux gens que je fais un régime pour l'abandonner dans deux semaines. J'veux pas qu'on sache que je suis lâche. [...] ce matin quand je me regardais dans le miroir, j'ai sérieusement fait une grimace de dégoût. Je suis laide!! (le 24 octobre 1997, journal personnel)

Elle soutenait alors que la nourriture était, pour elle, une dépendance et qu'elle avait honte, notamment, précisait-elle, parce qu'elle se disait lâche. Elle confondait peut-être

impuissance et lâcheté, ce qui renvoie, de pair avec son insistance à se trouver laide, à l'habitude qu'elle avait à se juger et à se culpabiliser. À cet effet, Abby explique que :

Je pense qu'à l'époque où on se connaissait que tu avais une image un peu sévère face à ton corps, probablement grandement lié avec ton expérience à l'école élémentaire. [...] tu portais souvent du noir. [...] Je me souviens que tu faisais souvent des régimes et que tu n'étais pas particulièrement contente avec ton corps. Tu cherchais à le changer.

Je ne sais plus j'avais quel âge lorsque j'ai entendu que les vêtements noirs étaient amincissants, mais je me souviens avoir pensé qu'il m'était, en quelque sorte et en raison de cette illusion vestimentaire, possible de disparaître. J'ai donc commencé, à l'adolescence, à camoufler mes courbes sous des vêtements foncés, habitude que je maintiens à ce jour.

Fort consciente des conséquences de son alimentation, Anne-Sophie, l'adolescente, s'inquiétait encore de ce qu'on pouvait penser ou dire au sujet de son poids :

Anne-Sophie, 16 ans :

j'gage que [mon ancienne enseignante de piano] va penser : « mon doux qu'elle a engraisé ». N'importe qui qui n'm'a pas vu depuis l'an dernier [...] Si j'étais allée aux funérails [d'un membre de ma famille], je sais qu'ils l'auraient dit. Soit à moi ou entre eux. J'aurais pas pu endurer leurs regards dégradants. (le 25 octobre 1997, journal personnel)

D'autant plus que les indices de honte et d'une alimentation désordonnée se multipliaient de jour en jour : « J'ai honte au point où j'avais pas te l'écrire...j'mange comme si j'allais pas jamais manger de ma vie...c'est horrible.....j'peux pas m'arrêter...[...] j'ai perdu contrôle... » (le 3 novembre 1997, journal personnel).

D'autre part, elle expliquait à son amoureuse que « Quand ça vient à moi, j'ai toujours associé la beauté à la taille, et je n'ai jamais été satisfaite de ma taille...I don't know how to deal with it...j'ai honte d'en parler... » (le 1^{er} novembre 1997, journal conjoint) et lui avouait candidement que « je suis trop mal à l'aise avec mon corps pour te le montrer tout entier. Toi tu es belle, tu es mince, tu n'as pas à te cacher. Moi je suis horripilante.... » (le 12 novembre 1997, journal conjoint). Ainsi, Anne-Sophie précisait que le tandem beauté/minceur se rapportait uniquement à son corps. Le cumul de ses expériences sociopersonnelles m'incite à croire que cette association constituait

l'aboutissement de son endoctrinement en matière de représentations sociales de la beauté féminine. Voici l'analyse qu'elle faisait, à cette époque, du lien de causalité entre ses expériences socioscolaires, les messages qu'elle y avait intériorisés et l'évolution de ses troubles alimentaires :

Anne-Sophie, 16 ans:

I'm addicted to food. Quand j'étais jeune (5 ans) j'étais belle et de taille semblable aux autres filles de mon âge. Là ya des filles qui ont commencé à m'agacer, à dire que j'étais grosse, mais je ne l'étais pas. Sauf que je croyais que je l'étais, so j'suis comme devenue c'qu'y m'disaient que j'étais. J'mangeais pas beaucoup en public, mais toute seule je pigais out, pis j'mangeais en cachette. Jusqu'à c'que j'sois tellement grosse que j'puisse pas m'regarder dans l'miroir. Là j'ai arrêté de manger. J'ai supert maigri pis tout d'un coup j'avais plein d'attention (trop d'attention, genre [l'agresseur]), so là j'ai engraisé encore [...] (le 17 novembre 1997, journal conjoint)

Il me faut tout d'abord souligner les contradictions entre ce qu'elle relate et ce qui a été dit dans la première partie de ce chapitre. Elle prétend, d'une part, qu'elle était « de taille semblable aux autres » lorsqu'elle avait 5 ans alors que mon père soutient que j'ai toujours été « rondelette ». J'é mets, comme hypothèse, qu'Anne-Sophie entretenait cette représentation de l'enfant qu'elle avait été jadis parce qu'on ne lui renvoyait pas, à cet âge, une image d'elle-même comme étant grosse ou différente et que son poids n'était donc pas un élément constituant de son identité. D'autant plus que la petite Anne-Sophie était habituellement photographiée seule ou en compagnie d'un adulte, de telle sorte qu'il soit plus difficile, toutes ces années plus tard, de comparer sa taille à celle des autres. Par ailleurs, bien que mes données personnelles révèlent qu'elle avait, en effet, perdu du poids à l'époque des agressions sexuelles, mes souvenirs et ceux de mon père me signalent que le régime radical dont elle parle avait été entrepris quelques années plus tard (en huitième année plutôt qu'en sixième).

Outre ces contradictions, elle rendait compte des mauvais traitements qu'elle avait subis, tout en admettant qu'elle était devenue ce qu'on lui avait reproché d'être, ce qui renvoie à l'intersubjectivité de la construction identitaire. Au fait, mes données font état d'un cheminement de la croyance au devenir soldé par l'entremise de son langage interne : « J'suis grosse, j'suis laide! J'suis grosse, j'suis laide! J'suis grosse, j'suis laide! J'suis grosse, j'suis laide! J'suis grosse, j'suis laide! J'suis grosse, j'suis laide!!!

(le 11 janvier 1998, journal personnel). Comme son langage interne se rapportait à son poids, elle avait, au fil du temps, et tel qu'il a été mentionné à plusieurs reprises, développé une relation contradictoire et complexe avec la nourriture et l'activité physique :

Anne-Sophie, 17 ans :

J'le sais que j'mange trop, mais quand j'mange j'ai pas envie d'arrêter. J'm'en fou, j'me sens bien quand j'mange. Des fois j'le regrette après, mais pas toujours. J'ai pas envie d'faire d'l'exercice. Ça m'épuise. J'le sais que j'devrais mais j'ai pas la motivation. [...] que tout l'monde me parle de comment j'mange ou que j'fais pas d'exercice ça m'force à y penser. Le plus j'y pense, le plus j'deviens obséder. So j'pense toujours à la nourriture c'qui fait qu'j'ai toujours faim pis que j'mange comme si j'n'allais plus jamais manger de ma vie. C'est horrible de penser comme ça, c'est horrible de se sentir comme ça... (le 11 janvier 1998, journal personnel)

Je m'arrête ici au sentiment de bien-être qui accompagnait l'acte de manger (deuxième phrase), lequel sous-entend qu'Anne-Sophie mangeait pour apaiser les sentiments qui l'habitaient normalement. Depuis son premier journal, elle avait pris l'habitude de documenter ses sorties familiales et sociales au restaurant. Je me permets ici et en raison du contenu de ce dernier extrait de rompre la chronologie des données afin d'étudier, en condensé, le rôle de l'alimentation dans le cadre d'interactions sociales parascolaires.

La plupart du temps, le restaurant constituait un lieu de rassemblement pour célébrer un événement notoire (ex : bon bulletin, anniversaire, premières menstruations), pour discuter sérieusement (ex : obtenir la permission d'aller au cinéma avec un garçon), pour qu'on lui annonce une nouvelle significative (ex : déménagement de son père) ou même pour assurer le maintien d'une relation (ex : relation père-fille à la suite du déménagement). Anne-Sophie avait également constaté, à l'âge de 13 ans, que « Manger et parler sont les deux choses qu'[Éloïse et moi] faisons le plus souvent ensemble. » (le 3 novembre 1994, journal personnel). Les propos de ma mère s'inscrivent dans cet ordre d'idées :

Tu aimais beaucoup les « sleep over » avec tes amies et les visites avec tes cousines. Tu aimais les sorties au cinéma. C'était à ces occasions spéciales qu'on avait des traites de friandises. [...] Notre façon de te

récompenser pour tes succès était souvent de fêter à un de tes restaurants préférés.

Les souvenirs de mon père, quant à eux, ne font qu'appuyer ceux de ma mère :

Tu m'as déjà dit que puisque nous faisons tout autour d'une table, tu avais appris à associer le bien-être et le « self care » à la nourriture et que, par conséquent, tu avais créé de mauvaises habitudes autour de la nourriture. Le seul indice que j'avais eu à l'époque fut quand ta mère m'a dit que tu cachais de la nourriture et que tu mangeais à la cachette. Ça, ça m'avait complètement déboussolé. [...] quand y'avait que'que chose qu'y'allait bien, qu'y'avait un événement, ben c'tait, allons au restaurant. Allons fêter. [...] Ou quand on était, ah, on est fatigué, t'sais, pis on avait pas beaucoup d'argent, mais pour se traiter on allait au restaurant.

Il est ainsi possible d'imaginer qu'Anne-Sophie ait fait une association entre l'acte de manger et la possibilité d'apaiser ou de s'évader de ses tracas émotionnels, notamment puisque les repas constituaient des occasions d'interactions avec ses parents et ami(e)s et donc d'appartenance. De là, je présume, l'un des facteurs ayant alimenté son appétit insatiable. Anne-Sophie semblait alors constamment tiraillée entre le besoin d'assouvir cet appétit et celui de contrôler son alimentation pour maigrir.

Il me faut, à cet instant, considérer la relation qu'entretenaient ses parents avec la nourriture et l'attitude qu'ils avaient à l'égard de leur embonpoint. Je me souviens des frustrations de ma mère à l'endroit de son poids et de ses multiples tentatives d'amincissement. Elle était souvent au régime et participait à plusieurs activités sportives. Je ne sais plus si c'est moi qui lui demandais de suivre ses régimes ou si c'est elle qui me les imposait, mais je me rappelle en avoir essayé plusieurs et avoir pensé qu'elle m'aimerait davantage si j'étais mince et athlétique. Les souvenirs d'Abby appuient les miens :

Tu vivais des moments difficiles en ce qui concerne la nourriture. Des fois tu te privais de certaines choses et je me souviens à l'époque que cette situation face à la nourriture était compliquée par ta mère qui suivait aussi un régime. Je pense que tu te sentais jugé par elle. C'était la bataille entre la privation et les désirs. [...] Je dirais que tu te sentais jugé par elle parce qu'elle avait aussi certains comportements face à son corps et qu'à l'époque elle faisait plus d'exercice et faisait plus attention à son alimentation et avait perdu du poids je crois. Je pense qu'elle voulait aussi que tu fasses comme elle et que tu perdes tu poids.

Ma mère, quant à elle, explique son point de vue ainsi que ses intentions :

Je te parlais de mes frustrations à ne pas perdre le poids facilement. J'ai été diagnostiqué avec des problèmes de thyroïde dont tu étais consciente. Je faisais beaucoup d'exercices – dont tu me voyais faire. Je surveillais souvent ce que je mangeais. J'ai essayé plein de régimes – sûrement que je te disais pourquoi. J'ai dû te raconter à un moment donné comment je me sentais différente au secondaire quand j'étais plus grasse. [...] Je ne voulais pas que tu passe les moments difficiles que j'ai passé quand j'essayais de perdre du poids, donc je ne voulais pas te voir faire le même chemin que moi. [...] Je te disais comment j'avais passé certains moments difficiles ... comment c'était meilleur pour la santé si on était mois gras.

Puisqu'Anne-Sophie était déjà convaincue de ne pas être aimable en raison de son poids, elle était, comme le suggère la citation d'Abby, hypersensible aux remarques et comportements de sa mère à l'intention de son propre corps et de celui d'Anne-Sophie. Il est donc probable qu'elle ait mal interprété les intentions de sa mère, envisageant ses interventions comme des critiques représentatives de jugements et de conditions à respecter en vue de mériter son amour. Je dois, en tant qu'adulte et de mémoire, spécifier que la relation que ma mère et moi partageons s'est complexifiée, à la préadolescente et en début d'adolescence, plus précisément en raison de son impuissance à me défendre des commentaires et comportements de certains membres de ma famille vis-à-vis de mon corps et en raison des circonstances entourant les agressions sexuelles que j'ai subies aux mains du fils de sa bonne amie. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'explicitier les détails relatifs à ces incidents, mais il me fallait tout de même en glisser un mot pour mettre en contexte le doute qu'éprouvait Anne-Sophie à l'égard de l'amour inconditionnel de sa mère.

Pour ce qui a trait à mon père, j'ai toujours cru qu'il était indifférent à l'égard de son surplus de poids. Il semblait accepter les limites de son corps et m'encourageait, comme en témoignaient ses interventions auprès de mon enseignant d'éducation physique au primaire, à accepter les miennes. Son témoignage confirme mon souvenir :

[...] **moi** j'ai lâché ben d'bonne heure. Ben tôt moi j'ai dit, aye écoute, c'est fini, c'est d'même [...] t'sais [ta mère] était v'nue d'une famille où y'avait pas de personne grasse. Tout l'monde était mince. Était la seule. Tandis que moi j'v'nais d'une famille où c'tait l'contraire. Tout l'monde était gras. [...] chez moi, [...] l'appétit, manger, c'tait plus

valorisé. [...] Donc j'ai grandi avec plus la possibilité de croire, même si ça a été un problème pour moi aussi, j'me suis fait appeler le gros pis j'me suis fait achaler avec ça toute ma vie par les autres enfants. [...] J'tais plus en moyen de repousser tout ça pis leur dire [...] d'aller manger d'la crotte parce que j'avais un renforcement chez moi là-dessus.

En somme, ils entretenaient chacun une relation distincte avec la nourriture et m'envoyaient des messages contradictoires quant à mon poids. Sur ce point, mon père explique que :

Moi j'te disais pas non, c'pas vrai, tu l'es pas, j'te disais oui, c'est vrai, t'es différente, t'es grassette, mais t'es correct de même, pis. [...] Mais on n'était pas coordonné parce que [...] d'une autre part t'avais ta mère qui t'envoyait des signaux tout l'temps qu'y fallait faire attention à c'que tu mangeais, fallait pas faire ci, fallait pas manger ça. [...] Donc tu r'cevais des messages mixtes. [...] [ta mère] te faisait pas **faire** de régime mais elle te **mettait** sur des régimes. [...] Dans l'sens où elle te disait pas qu'toi tu devais prendre la responsabilité d'un régime [...] mais [...] si tu voulais avoir que'que chose elle te disait [...] ben non, touche pas ça parce c'est engraisant. [...] quand on allait faire les épiceries c'est elle qui [...] mettait dans l'panier toutes les choses qu'y'étaient santé [...] pis moi j'mettais dans l'panier toutes les choses qu'y'étaient pas santé.

Étant donné ce que mes parents ont partagé au sujet de leur rapport à la nourriture, il est également possible qu'Anne-Sophie ait assimilé les habitudes et attitudes contradictoires de ses parents à l'endroit de la nourriture, de telle façon à ce qu'elle se soit sentie tirillée entre les besoins cités ci-haut, c'est-à-dire celui d'assouvir son appétit insatiable et celui de contrôler son alimentation pour maigrir. Sans compter qu'elle voulait perdre du poids afin d'atteindre un statut normatif au sein de son groupe de pairs et sous l'effet de leurs réactions vis-à-vis de son corps. Je pense aussi, comme l'avait proposé mon père et qu'Anne-Sophie l'avait elle-même suggéré, qu'il y avait peut-être un lien entre le maintien de son embonpoint et l'instinct de se protéger du désir sexuel des hommes.

Tout compte fait, il semble y avoir eu une multitude d'éléments ayant contribué au développement d'habitudes alimentaires extrêmes, lesquelles feront l'objet d'autres extraits traités d'ici la fin de cette section. Cela dit, revenons aux propos chronologiques d'Anne-Sophie l'adolescente.

Alors qu'elle était encore en douzième année, le discours d'Anne-Sophie par rapport à son corps était le même :

Anne-Sophie, 17 ans :

Y FAUT QUE J'PERDU DU POIDS!!! [...] Je suis plus grosse maintenant que je ne l'ai jamais été. JE SUIS DÉGUEULASSE!!! (le 2 mars 1998, majuscules dans l'original, journal personnel)

Anne-Sophie, 17 ans :

Moi j'ai [...] 100 livres de trop su'l corps. J'vois la vie en noir, quoi d'neuf, mais là c'est pire. J'me vois engraisser d'un jour à l'autre comme une ballonne qui gonfle à chaque coup d'souffle... (le 29 avril 1998, journal personnel)

Cependant, contrairement aux extraits cités jusqu'à présent, elle rendait compte de comment elle percevait l'attitude de ses parents, plus particulièrement de sa mère, vis-à-vis de son poids :

Anne-Sophie, 17 ans :

Pendant l'souper maman s'est fait l'plaisir de m'dire qu'elle et papa trouvaient que j'm'étais laissée allée avec mon corps...encore une fois ma mère trouve une façon « civile » de m'dire que j'suis grosse...Elle croit vraiment que ce genre de commentaire va m'aider?!... (le 6 juillet 1998, journal personnel)

Les mots « encore une fois » suggèrent que sa mère lui avait antérieurement parlé de son poids, ce qui a également été mis en évidence ci-haut.

Qui plus est, Anne-Sophie était encore aux prises avec des compulsions alimentaires :

Anne-Sophie, 17 ans :

Je me sens dégueulasse. [...] j'ai pas arrêté d'manger. [...] J'ai même pensé me faire vômier mais j'tais pas capable de foncer mes doigts assez loin dans ma gorge pour le faire pour vrai. (le 7 juillet 1998, journal personnel)

Anne-Sophie, 17 ans :

J'ai écouté les émissions [qu'une amie] m'a enregistré pis j'ai mangé pis j'ai pratiqué ma guitare pis j'ai mangé...dépression...suicide...n'importe quoi pour me faire sortir de mon corps... (le 5 septembre 1998, journal personnel)

Ses sentiments de dépression et ses idées suicidaires étaient ainsi directement liés aux comportements qui se rattachaient à son corps. En bref, son impuissance en regard

de ses impulsions alimentaires éveillait, en treizième année, une variété d'émotions fortes :

Anne-Sophie, 18 ans :

je mange trop...surtout récemment...je mange tout le temps...des cochonneries à tous les jours... culpabilité... honte... désespoir... raisonnement... faiblesse... cercle vicieux... Je dois aller chez le médecin, qu'elle me suggère une psychologue...mais on dirait que je ne veux pas...de quoi j'ai peur? Ça m'embête...Alors je mange...encore et encore et encore et encore et encore, etc...Comment m'arrêter? (le 4 janvier 1999, journal personnel)

Cet extrait confirme qu'elle mangeait pour éviter de confronter ce qui l'affligeait ou, autrement dit, pour taire la trame de son langage interne, laquelle était non seulement insufflée du mépris qu'elle se vouait, mais également de celui qu'elle réservait, depuis un an déjà, aux « belles personnes » : « The horrible truth of my face has brought me to flea my mind and drown my thoughts with hate toward all beautiful people [...] It's easier to hate than to love. It makes you think about what kind of world we're part of... » (1998, recueil de poèmes et dessins)²⁰. Au-delà du mépris, ses propos étaient imbibés d'un certain cynisme.

Quoique je n'aie pas l'intention de m'attarder en profondeur sur mon passage de l'adolescence à l'âge adulte, il me semble pertinent de considérer certaines données qui témoignent de l'enracinement continu de mes certitudes identitaires et des comportements qui en relevaient. Je vais, dès lors et comme je l'avais annoncé au début de cette partie, reprendre la parole à la première personne.

J'affirmais sans détour, à l'âge de 18 ans, que « Ma dépendance c'est la nourriture (et les gens) et j'y ai recours en temps de crise. » (le 20 février 1999, journal personnel) et encore que « J'ai mal mangé...j'en ai mal au ventre...j'ai considéré me faire vomir...honnêtement, ce n'est pas la première fois...je me suis déjà retrouvée la tête au-dessus de la toilette mais je me suis arrêtée... » (le 22 février 1999, journal personnel).

L'année suivante, j'avouais, de même, que « I also threw up today...i mean, i made myself throw up... » (mars 2000, feuille libre) et que « TODAY, I WISH I WAS

²⁰ Je me permets ici de rompre la chronologie des données afin d'appuyer mon propos. La chronologie sera désormais rétablie.

DEAD!!! » (29 mars 2000, majuscules dans l'original, feuille libre). Ainsi, mes troubles alimentaires et mes symptômes de dépression escaladaient. J'étais, de surcroît et au début de mes années universitaires, la proie d'épisodes soudains et fréquents d'anxiété, plus particulièrement en milieu académique, ce qui n'est pas étonnant compte tenu de mes expériences socioscolaires : j'avais, après tout, appris que l'école n'était pas toujours un lieu sécuritaire et me retrouvais, à présent, dans une nouvelle institution éducationnelle au sein de groupes de pairs que je ne connaissais pas. Voici un poème dans lequel je décrivais, sous forme métaphorique et alors que je faisais une crise d'angoisse en salle de classe, l'emprise que mon anxiété avait sur moi :

Anne-Sophie, 19 ans :
Angoisse d'un après-midi d'hiver
Des mains englobent mon corps
Et secouent mes rêves secrets.
Rêves de liberté et d'espace
Où, seule, je respire.
Ma peau tremble sous la sienne
Qui m'étrangle et me tue.
Elle me noie dans ses pleurs
Dont les flots m'atteignent l'âme.
Que sa colère s'affaisse et me permette de crier
Que je souffre depuis toujours
Et que je veux m'endormir...
(2000, feuille libre)

Je constate, en le relisant, qu'il s'agit d'un poème imbu d'émotions fortes et d'allusions à la paralysie figurative de mon corps. L'angoisse y était représentée comme une entité à part entière au caractère agressif, colérique et dominant, ce qui évoque l'image d'un intimidateur. Pour ma part, j'y étais dépeinte comme une victime souffrante et impuissante, ce qui correspond au profil d'un souffre-douleur. Les derniers vers renvoient à la notion que j'avais, au fil des ans, créé la cartographie de mes expériences de vie et, par ricochet, de mon identité en fonction des événements tragiques qui m'avaient le plus marquée, ce qui explique l'envergure et l'intensité de mes tourments et comportements autodestructeurs, ainsi que la redondance, dans mes écrits, de thèmes lourds de connotations négatives. J'étais d'ailleurs, depuis un certain temps, fort consciente de mon intensité émotive et du besoin que j'éprouvais

d'extérioriser cette intensité, ce qui éveillait, en moi, des sentiments de honte et de culpabilité : « I'm aware of my emotional exhibitionism and I feel guilty about it...but it isn't guilt it's more like shame...why am I always ashamed? » (le 3 août 1999, journal personnel)²¹. Ainsi, la honte m'obnubilait encore, cette fois en raison de mes excès émotifs, ce qui me rappelle le sentiment de dysfonctionnement dont je rendais compte dans mes écrits à l'adolescence.

À 20 ans, je reconnaissais que « je mange quand je m'ennuie... » (le 14 juillet 2001, journal personnel) et que « je mange beaucoup ces temps-ci...par solitude...par habitude...pour me remplir...remplir un vide... » (le 25 juillet 2001, journal personnel). J'aborderai les thèmes de la solitude et du vide à remplir d'ici peu. Je cherchais, en outre et comme en témoigne cet extrait rédigé quelques mois plus tôt, à comprendre les racines des émotions qui m'envahissaient :

Anne-Sophie, 20 ans :

d'où vient cette haine qui m'empoisonne à la vue de mon corps?...pourquoi la honte face à mes courbes?...ne comprends pas ces sentiments que j'entretiens depuis toujours...gras = faiblesse, manque de contrôle, abus, malsain, maladif, excessif [...] seulement par rapport à moi-même... (le 9 mai, 2001, journal personnel)

Voilà donc quelques caractéristiques que j'associais désormais consciemment à mon poids et qui ont été sous-entendues dans l'ensemble des écrits étudiés à ce sujet. Une demie-page plus tard, je me répétais que « SUIS LAIDE...LAIDE LAIDE LAIDE LAIDE LAIDE...À L'AIDE...je meurs... » (le 9 mai, 2001, majuscules dans l'original, journal personnel).

Il me faut préciser que c'est à cette époque que je rencontrais un spécialiste de l'embonpoint. Je documentais, dans mon journal, les détails de mes régimes alimentaires et d'exercice, ainsi que le progrès de ma perte de poids. C'est durant cette période que j'ai écrit ce poème, lequel rendait hommage à mon corps :

Anne-Sophie, 20 ans :

NUE...

nue...

²¹ Je me permets ici de rompre la chronologie de mes données afin d'appuyer mon propos. La chronologie sera désormais rétablie.

suis montagnes et forêts,
splendeurs ondulées,
vaste recueil
d'ombres et de lumières...

nue...

tableau, de vagues rouges,
peint de sang et d'amour,
qui dévoile les dunes
de mon corps féminin...

nue...

océan de chair
sous ma peau endurcie
où baigne mon désir
d'une caresse attendrie...

nue...

solitude remplie
de courbes et dentelles
qui souhaite la fonte
de mes neiges cruelles...

nue...

le soleil dans mes yeux
éveille ma tendresse
suis chef-d'oeuvre sinueux,
belle argile étoffée...

nue...

(2001, feuille libre)

Mis à part la beauté des images évoquées, je tiens à souligner l'adoucissement du vocabulaire employé afin de représenter mon corps et ses rondeurs (ex : montagnes et forêts, splendeurs ondulées, vaste recueil, tableau, dunes, océan, solitude, courbes et dentelles, chef-d'œuvre sinueux, belle argile étoffée). Ayant réussi à perdre près de 70 livres, il m'était enfin possible de m'aimer, ce qui renvoie aux messages que j'ai intériorisés à l'enfance et qui se sont déployés dans l'ensemble de mes journaux personnels. Cela dit, je m'intéresse plus particulièrement à l'extrait suivant :

« solitude remplie / de courbes et dentelles ». L'emploi du mot « solitude » à titre de réceptacle de mes « courbes et dentelles » me semble fort significatif puisqu'il suggère que c'est un sentiment de solitude qui était au cœur de mes compulsions alimentaires, ce qui va de pair avec l'hypothèse selon laquelle j'avais associé l'alimentation aux interactions avec mes parents et ami(e)s et donc à l'appartenance. En ce sens, le plus je mangeais, le moins je me sentais seule.

Le prochain texte comprend d'autres questions qui touchent à des thématiques soulevées plus tôt :

Anne-Sophie, 21 ans :
Sans titre
why do I desperately
need to be held?...
[...]
to feel desired in a glance...
my beauty depends
on what they see...
[...]
my body is scarred
by an unpretty mask
that poisons my reflexion...
will I ever be enough?
(2002, feuille libre)

Encore une fois, le thème du regard d'autrui en tant que filtre selon lequel je définissais ma beauté et qui j'étais refaisait surface. Pourtant, je me questionnais à savoir pourquoi je recherchais l'affection des autres, et ce, alors qu'il me semble bien évident que je dépendais des autres pour me sentir valorisée et pour négocier mon identité. Le dernier vers renvoie à un sentiment d'insuffisance et suggère que je sous-estimais ma valeur, soit en raison du regard d'autrui (passé ou présent) ou encore en raison de mon langage interne.

J'expliquais d'ailleurs, à 21 ans et dans une lettre à un ami, que :

tout c'qui m'entoure est beau...mais j'ai un gros nuage noir dans mon cœur...pis un nœud dans ma gorge...j'ai un rendez-vous avec une psy la s'maine prochaine...peut-être qu'elle pourra m'aider...tu peux pas savoir comment j'suis tannée d'me perdre...dans mes larmes...ma confusion...ma solitude...qui existent dans moi...dans une réalité autre que celle autour de moi...c'est dur de pleurer toute seule...j'suis

pas bien avec moi-même [louis]...j'me sens pas bien... (le 25 septembre 2002, lettres à Louis)

Je ressentais alors une contradiction entre les circonstances de ma vie présente et les dires de mon langage interne, lequel me rappelait sans cesse que c'était moi le problème. Je reconnaissais, à cet effet, que le sentiment de solitude avec lequel je me débattais existait à l'intérieur de moi ou, en d'autres termes, qu'il vibrait en moi indépendamment du nombre ou de la nature de mes interactions sociales. Le thème de la solitude et la manifestation des émotions qui m'ébranlaient se retrouvaient, au cours de cette année, dans plusieurs de mes textes :

Anne-Sophie, 21 ans:
my words are distorted
by heavy emotions,
chaotic and misunderstood...
I feel so alone...
Naked and angry
I scream in the silence of myself...
But nobody hears...
I have been in this cell all my life...
(2002, feuille libre)

Anne-Sophie, âge inconnu:
look at me here,
now or then,
i am alone...
dressed in black
with velvet thoughts of life and love...
they see my words
but cannot read me...
it appears my language
is at odds with
the common text...
mine is a passion-filled language
of intensity...
(date inconnue, feuille libre)

Au-delà du sentiment de solitude, je me sentais encore incomprise, voire marginale, en colère, intense et prisonnière d'un corps que je comparais à une cellule. C'est donc dire que je me sentais victime de mon corps, comme c'était le cas depuis mon enfance.

En ce qui a trait aux extraits qui suivent, vous verrez que mes comportements nuisibles à l'intention de mon corps dépassaient désormais les balises de la compulsion alimentaire. Celui-ci, par exemple, fait allusion à mes comportements d'automutilation, lesquels se manifestaient depuis un peu plus d'un an :

Anne-Sophie, 21 ans :

j'ai la viz en nœud et le cœur en larmes...et je m'isole...tranquillement...j'ai promis à papa de ne pas me couper jusqu'au 19 mars...j'aurais pas dû lui dire...parce que l'envie de me déchirer est plus forte depuis...je veux saigner...que la plaie chauffe contre mes vêtements...je veux hurler ma rage...contre tous ceux qui m'ont déçue...et contre moi-même, ma vulnérabilité, qui me laisse décevoir...[...] je voudrais vomir...afin de me rappeler que j'existe...parce que j'ai l'impression de ne pas exister depuis un certain temps...je me sens nulle... (le 7 mars 2002, feuilles libre)

J'avais, à cette époque, attribué le surnom de « viz » à ma vésicule biliaire. Si ma « viz » était en nœud, c'est qu'elle était envahie d'une colonie de pierres qui me faisaient souffrir. En ce qui a trait au lien que je faisais entre ce désir de me couper et celui d'exprimer ma rage envers ceux qui m'ont déçue, il appuie la supposition selon laquelle je retournais contre mon corps la colère que j'avais pu éprouver pour ceux qui m'avaient blessée. D'autre part, je m'en voulais en raison de ma vulnérabilité qui avait, à mon sens, fait de moi une cible de choix, ce qui renvoie au sentiment de dysfonctionnement dont il était question à l'adolescence et aux représentations sociales de la victime comme étant responsable de sa situation telles qu'entretenues par ma direction d'école à l'élémentaire. Ensuite, comme vous le verrez dans la prochaine section, Anne-Sophie, l'adolescente de 15 ans, avait affirmé que « l'amour.....c'est l'existence. » (le 12 octobre 1996, journal personnel)²². Je me demande donc s'il y aurait un parallèle à faire entre cet énoncé et la perception que j'avais, en tant qu'adulte, « de ne pas exister ». En d'autres termes, est-ce que j'avais vraiment l'impression de ne pas exister ou, tout simplement, de ne pas être aimée? Sinon, il est possible de croire, étant donné que je me réduisais, comme tant de gens l'avaient fait, à mon corps, qu'il me fallait éprouver des sensations physiques pour me prouver mon existence. À ce

²² Je me permets ici de rompre la chronologie des données afin de mieux comprendre le sens que je conférais au mot « existence » en tant qu'adulte compte tenu de celui évoqué à l'adolescence. La chronologie sera désormais rétablie.

propos, mes dernières paroles suggèrent que j'étais, en effet, aux prises avec des sentiments d'insignifiance ou encore d'insuffisance. Tout bien considéré, j'étais bien consciente d'avoir besoin d'aide en raison de mes comportements autodestructeurs :

Anne-Sophie, 21 ans :

me sens engourdie...ai trop mangé...chocolat...ma drogue...quand j'me sens pas bien, j'bouffe ou ben j'coupe...sais plus lequel est pire...les deux se font à la cachette...parce que j'en ai honte...et les deux me font mal...sais que c'est pas bien...mais pas capable de m'arrêter...c'est l'enfer de s'battre contre soi-même...d'avoir la lucidité qui me permet de reconnaître mes comportements nocifs sans avoir la force de m'en empêcher...ai besoin d'aide... (le 2 octobre 2002, lettres à Louis)

Ce prochain extrait rend compte de l'envergure de ce besoin. Il provient d'une lettre que j'ai écrite à un ami alors que j'étais en pleine crise d'angoisse :

Anne-Sophie, 21 ans :

j'ai envie de crier...sais pas d'où ça vient...veux frapper...couper...arracher...détruire...mon sang coule sur ma jambe...c'est complètement affreux...[louis], pourquoi?...pourquoi j'suis comme ça?...j'ai mal partout...j'veux vômir...tension partout dans mon corps...rage...sais pas d'où elle vient...j'arrête pas d'bouger...trembler...pleurer...mal au ventre... pas capable de te r'joindre...téléphoné mon père...[Cassandra]...« t'es chez toi, là...en sécurité...personne peut t'faire mal... »...c'qu'y comprennent pas, c'est que j'suis avec la personne qui m'fait l'plus mal...y comprennent pas qu'c'est moi l'ennemi...c'est moi qui m'déchire la peau...qui mange trop...mange mal...mais pourquoi?...pourquoi?... (le 22 novembre 2002, lettres à Louis)

Il émane, de tous mes écrits en matière de compulsions nocives, des sentiments d'impuissance, de honte et de colère. En outre, je constate à quel point l'ensemble de ces compulsions se rapportait à mon corps, lequel subissait encore, par ma faute, le mépris qu'il avait connu à l'école primaire. Force est de constater que je suis, au fil des ans, devenue l'instigatrice de ce mépris.

Au reste, la consommation de pot s'est éventuellement ajoutée à ma liste de compulsions, et ce, à la suite d'un diagnostic de dépression et d'anxiété au début de mes études universitaires. Voici ce que j'avais à en dire alors que je tentais, à 21 ans, d'arrêter de fumer :

première journée de sobriété depuis longtemps...ça m'inquiète...parce que j'me sens pas bien...j'ai r'commencé à bouffer du junk à longueur de journée...pis j'veux toujours fumer...parce que ça m'soulage...de quoi?...sais pas...de moi-même...des autres...parce que tout est beau...drôle...tout est permis...parce que j'oublie...mon corps...ma haine...mon dédain...parce que j'me sens libre...aujourd'hui, j'ai pas fumé...et j'ai eu mal...au ventre...au cœur...mal de vivre...pas bon signe... (le 10 novembre 2002, lettres à Louis)

Je fumais pour oublier « mon corps...ma haine...mon dédain... », moi qui, dès mes premiers journaux personnels, portais déjà le poids de ce corps, de cette haine et de ce dédain.

Alors qu'Anne-Sophie avait, par le passé, fait allusion au regard de l'autre, j'étais, à 24 ans, plus consciente que jamais du rôle de ce regard dans la construction de mon identité :

i feel like a worthless piece of shit...because i am thinking that people perceive me as such...not pretty enough [...] not hardworking enough...not attentive enough...not nothing enough...it seems i have never been enough for anyone...so why the hell do i even bother trying?...animals and children are the only ones who don't seem disappointed with me...probably because they have no expectations...maybe i should try to be more instinctive and rational like them rather than be so goddamn emotional...feelings hurt...they are heavy and they suffocate me...» (le 2 mai 2005, soulignements dans l'original, journal personnel)

J'élucidais, dans cet extrait, le processus inhérent à ma construction identitaire, lequel évoque l'image d'un effet boule de neige : mon identité relevait de ma perception de ce qu'on pensait de moi, laquelle avait été modelée à l'enfance en fonction des messages qui m'avaient été transmis et que j'avais intériorisés au fil de mes interactions, et qui, depuis ce temps, monopolisaient la trame de mon langage interne. J'avais donc toujours l'impression de décevoir, ce qui explique l'étendue de mon désarroi, notamment puisque je dépendais des autres pour me valider.

Carte postale sommaire

Somme toute, les pensées, croyances, comportements et aveux décrits dans mes données de préadolescente en relation à mon corps et à mon poids se sont non seulement infiltrés dans mes écrits d'adolescente et d'adulte, mais également intensifiés et complexifiés au fil du temps et des contextes, ce qui renvoie à la continuité de mes expériences et réfère à ma construction identitaire. En plus d'avoir intériorisé les représentations sociales de la beauté féminine qui m'avaient été communiquées à l'enfance et à la préadolescence lors d'incidents de violence socioscolaire et au sein de ma famille, j'ai également intériorisé les messages qui y étaient sous-jacents, de même que la colère que j'avais éprouvée à l'endroit de toute personne m'ayant abusée en cours de route, notamment puisque je me pensais coupable et donc responsable de la violence d'autrui par la faute de mon corps. D'autant plus que j'avais, par le biais de mon langage interne et du refus de la rétroaction qui venait contredire mes certitudes, participé à la construction et à la reproduction de mon identité : je n'étais qu'un corps gros, laid et indigne d'amour. Par conséquent, j'étais convaincue que tous avaient cette image de moi, et ce, malgré qu'il y avait des gens qui me disaient le contraire. Il n'est donc pas surprenant que l'ensemble de mes comportements autodestructeurs, dont les plus criants sont la sur- et la sous-alimentation, s'y rapportaient. Sans compter que mes parents entretenaient des messages contradictoires à l'endroit de leur embonpoint et, par affiliation, envers le mien, et que j'ai, en raison du rôle central de l'alimentation dans mes rapports familiaux et sociaux, associé la nourriture à l'appartenance et au répit de mes tourments émotifs. Il n'est pas, non plus, hors pair, compte tenu du rôle de l'autre dans la construction identitaire, que le regard attendri d'une amoureuse m'ait incitée à remettre en question les représentations et messages précédemment nommés, en raison de quoi mon discours s'est quelque peu transformé : je me trouvais désormais au centre du paradoxe entre l'irrationalité de mes convictions de longue date et la rationalité qu'engendraient mes nouvelles prises de conscience en regard des tensions entre la norme et la différence. Enfin, puisqu'il y avait eu, depuis ma petite enfance et tel que souligné dans un projet scolaire rétrospectif (*Les secrets de ma vie*), des adultes qui me valorisaient pour qui j'étais en tant que personne, la notion de beauté intérieure s'insinuait parfois dans mes écrits personnels, et ce, plus particulièrement à la suite de

la relation amoureuse dont je viens de parler. Avant d'aborder mes expériences entourant cette relation et le thème des orientations sexuelles alternatives, je dois premièrement passer en revue la soif d'amour hétérosexuel qui les a précédées.

Amour et relations de couple hétérosexuelles

Le thème de l'amour et des relations de couple hétérosexuelles, plus précisément sous la forme du souhait exprimé de sortir avec tel ou tel garçon, occupait, à 11 ans, la plus grande partie des réflexions écrites de la jeune Anne-Sophie. Elle documentait non seulement ses propres sentiments amoureux, mais également les béguins et fréquentations intimes de ses amies et collègues de classe, en raison de quoi je présume que l'amour et les relations de couple hétérosexuelles meublaient l'espace discursif entre pairs à l'école. En ce sens, il n'y a rien d'inhabituel à ce que ces thématiques se soient infiltrées dans son imaginaire de préadolescente. Toutefois, je discerne, dans ses propos, des échos relatifs aux expériences d'intimidation qui ont été décrites dans la première partie de ce chapitre, notamment en ce qui concerne la conviction qu'elle était indigne d'amour. J'ai donc limité le choix des extraits en fonction de ces échos. Il est à noter que je n'ai pas toujours respecté la chronologie des extraits puisque, règle générale, ses paroles d'adolescente ne font que clarifier ce qu'elle exprimait déjà à la préadolescence. En d'autres termes, puisqu'il n'y a pas, à proprement dit, une évolution marquante dans ses propos, j'ai plutôt choisi de jumeler les extraits en fonction de leur contenu.

Voici, par exemple, l'une des premières citations en matière d'amour dans les écrits d'Anne-Sophie : « Aujourd'hui ma mère m'a dit que ce n'était pas nécessaire de sortir avec quelqu'un. Moi je crois le contraire. Je veux vraiment sortir avec [Carl] [...] » (le 5 janvier 1992, journal personnel). L'emploi du mot « nécessaire » suggère qu'elle investissait, dans le fait de sortir avec quelqu'un, une fonction de première importance. Il me faut vous rappeler qu'elle était, à cette époque, la proie des attaques de Nathan et qu'elle subissait, à l'extérieur de l'école et depuis peu, des agressions sexuelles aux mains d'un garçon de son groupe d'âge. Comme il a déjà été souligné dans la première partie de ce chapitre qu'elle dépendait de ses amies pour la défendre, il est fort probable qu'un amoureux représentait, dans son esprit, une source supplémentaire de protection contre la violence de Nathan et, du même coup, un symbole de sécurité dont elle avait besoin afin de rétablir un équilibre dans l'ensemble de ses rapports avec les garçons. En outre, étant donné que l'amour et les relations de couple hétérosexuelles meublaient l'espace discursif de ses pairs à l'école ainsi que de certains membres de sa famille et

qu'elle aspirait à la normalité pour se sentir acceptée, il est aussi possible qu'elle ait misé sur une telle union pour se sentir normale et ainsi mériter la reconnaissance et la valorisation de ses pairs. Sans compter qu'elle allait, à cet âge (11 ans), apprendre que son père était gai, ce qui constituait, dans son esprit, une menace supplémentaire à l'atteinte de la normalité et, par ricochet, de cette reconnaissance et valorisation. J'y reviendrai dans la troisième partie de ce chapitre. Compte tenu du lien observé entre son identité et le regard ou l'opinion d'autrui, elle cherchait peut-être également, par le biais de cette reconnaissance et valorisation, à se sentir aimable. En somme, l'amour et la relation de couple évoquaient la possibilité d'un changement ou, autrement dit, d'un avenir sans violence ni mépris à son endroit : « Je l'aime de plus en plus a chaque jour. Quand je le regarde je vois mon futur. Le futur que je veux avoir. Mon futur avec lui. » (le 9 janvier 1992, journal personnel).

En effet, elle s'intéressait uniquement aux garçons qui lui accordaient de l'attention positive, et ce, dès qu'ils se montraient le moins gentils à son égard : « J'ai commencé à avoir un « crush » sur [Sébastien]. Il est très gentil et il me parle assez souvent » (le 17 novembre 1992, journal personnel). Le lecteur se souviendra qu'elle associait la gentillesse aux comportements dépourvus de violence et qu'elle allait finalement prétendre, au cours de cette septième année scolaire, que 95% des gens de son entourage l'agaçaient. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu se livrer à quiconque se montrait respectueux envers elle. Elle était d'ailleurs bien rationnelle dans sa manière d'aimer, surtout lorsqu'elle avait plus d'une conquête amoureuse en vue, s'efforçant d'identifier lequel était le plus attentionné des deux :

Anne-Sophie, 11 ans :

Je trouve que [Carl] a recommencé à me parler un peu plus. [...] [Sébastien], ben, il me parle, même qu'il s'assoit à côté de moi en maths, français, en anglais et en hygiène. (le 25 novembre 1992, journal personnel)

Anne-Sophie, 12 ans :

[Sébastien] prend plus attention à moi, et il me parle, tant dis que [Carl] mignore le plus possible. (le 19 janvier 1993, journal personnel)

De même, elle s'émouvait dès qu'un garçon lui faisait un compliment, lui vouant instantanément son amour :

Anne-Sophie, 13 ans :

Y paraît qu'il a dit à [Homer] et [Éloïse] que j'étais fine et gentille. Quand j'ai su qu'il l'avait dit j'ai failli me mettre à pleurer. Et aussi quand on était en Hygiène et je lui ai dit que j'étais laide il m'avait dit que je ne l'étais pas [...] Je l'ADORE! [...] (le 8 janvier 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

[...] hier [Steve] est venu chez nous [...] Là on s'est mis à parler [d'embrasser] et de comment c'était. Il a offert de me l'apprendre et j'ai accepté son offre. Nous nous sommes [embrassés] deux fois [...] Maintenant je crois que je l'aime mais je ne suis pas certaine. Il n'arrêtait pas de me complimenter. J'ai failli me mettre à pleurer mais je me suis retenue. Ce n'était pas aussi spécial que je croyais que c'allait être mais j'ai vraiment aimé ça quand même [...] (le 1^{er} juillet 1994, journal personnel)

Nous avons lu, dans la première partie de ce chapitre, qu'Anne-Sophie se sentait souvent réduite à son corps. De tels compliments l'émouvaient alors probablement puisqu'ils venaient contredire l'image que ses pairs lui renvoyaient généralement d'elle et qu'ils renforçaient la valorisation que lui accordaient certains adultes en regard de ce qu'elle nommait sa « beauté intérieure ». Autrement dit, la gentillesse d'un garçon lui permettait de concevoir qu'elle était aimable. En revanche, dès qu'il se montrait le moins blasé, elle lâchait prise et passait au prochain :

Anne-Sophie, 13 ans :

J'ai parlé à [Steve] mais ça n'a rien donné. Il sort avec [une autre fille] [...] C'est dommage mais la vie continue. (le 5 juillet 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

J'ai sorti avec [Bernard] environ six jours, mais, comme il dit, nous n'avons que sorti comme amis. Paraît-il que sa blonde était au cinéma quand nous sommes allés. J'm'en fou pas mal, je ne l'aimais pas vraiment. (17 août 1994, journal personnel)

La spontanéité de ses coups de foudre de même que sa facilité à accepter les ruptures suggèrent également qu'elle aimait les garçons avec sa tête et pour faire comme les autres, bien plus qu'avec son coeur. Il y a là un indice quant à son orientation sexuelle. J'y reviendrai dans la troisième partie de ce chapitre.

Entre temps, les messages qu'elle avait intériorisés et qui ont fait l'objet de la section précédente se révélaient parfois sous la forme de convictions à l'image des représentations sociales de la beauté féminine et des messages qui y sont sous-jacents :

Anne-Sophie, 11-12 ans :

No one loves me and no one never will [...] (1992-1993, couverture d'un agenda d'école)

Anne-Sophie, 12 ans :

[...] il ne m'aimera jamais. Je suis petite, laide et grosse. Pourquoi m'aimerais t-il? (le 17 février 1993, journal personnel)

Anne-Sophie, 12 ans :

Ça me fait de la peine. De savoir que j'ai beau l'aimer mais lui il ne m'aimera jamais. (le 30 septembre 1993, journal personnel)

Anne-Sophie, 12 ans :

J'aimerais tellement qu'un gars me dise qu'il m'aime (si c'est possible). Je rêve tout le temps aux gars, je pense toujours de gars, JE SUIS OBSÉDÉE!!!! [...] J'ai l'impression d'être la seule, apart [une autre élève], a n'avoir ni sorti, ni [embrassé] un gars. Je suis tellement laide et grosse, probablement que ce jour n'arrivera jamais. (le 25 décembre 1993, majuscules dans l'original, journal personnel)

Cette autre élève était également la cible d'intimidation et siégeait, comme Anne-Sophie, au bas de l'échelle sociale des pairs. Anne-Sophie se savait alors marginale au même titre qu'elle et soulevait son inquiétude vis-à-vis de son propre parcours amoureux en comparaison à celui des autres élèves, ce qui renvoie à l'attrait normatif des relations de couple et à la tendance qu'elle avait à se comparer à autrui. D'autre part, si je me fie au lien qu'elle tissait entre la minceur, la normalité et l'amour, j'en conclus qu'elle espérait un aveu d'amour pour se sentir belle, normale et donc aimable, ce qui renvoie à la manière dont elle construisait son identité. Il ne faut pas, non plus, oublier qu'elle associait la normalité à l'appartenance.

En revanche, elle éprouvait, à l'adolescence et en contrepartie à son désir d'être aimée, un sentiment d'inquiétude face à l'éventualité qu'on la ridiculise, et ce, probablement parce qu'on lui avait fait comprendre qu'elle était risible par la faute de sa différence :

Anne-Sophie, 13 ans :
J'adore [Marc] [...] J'ai peur que si je lui dis il se moquera de moi ou quelque chose du genre. (le 4 janvier 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :
[...] j'ai peur de sa réaction, de c'qu'il me dira. J'ai peur qu'y s'moque de moi. (le 26 octobre 1996, journal personnel)

Le lecteur se rappellera, d'une part, qu'elle anticipait les injures, notamment puisqu'elle s'imaginait que tous entretenaient l'image d'elle-même qu'elle avait intériorisée, et, d'une autre part, qu'elle était, depuis la préadolescence, affligée d'un sentiment de solitude :

Anne-Sophie, 13 ans :
Je suis probablement juste une de ces petites filles [...] confuses qui seraient prête à faire n'importe quoi avec n'importe qui. J'exagère un peu mais je n'aime pas être seule. (le 11 décembre 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :
J'suis tannée d'être seule, journal. J'veux qu'on m'serre dans ses bras. (le 6 décembre 1996, journal personnel)

Le recrutement d'un amoureux correspondait alors, comme c'était le cas de son appétit insatiable, au moyen par excellence afin d'apaiser son sentiment de solitude, lequel relevait de son positionnement marginal au sein du groupe des pairs à l'école primaire. Cela justifie le rationalisme avec lequel elle en parlait, à 14 ans, dans son journal : « J'ai rencontré un nouveau gars ([Adrien]) et j'ai commencé à l'aimer. Il m'a demandé à sortir il y a deux semaines et j'ai dit oui le 27 février. Ça marche encore mais je commence déjà à avoir des doutes » (le 6 mars 1995, journal personnel). Bien qu'elle était en relation de couple, ce qu'elle avait tant souhaité depuis longtemps, sa perception des choses demeurait la même : « [...] à l'exception de [Adrien], tous les gars à qui j'ai dit que j'aimais m'ont repousser. » (1995, journal personnel). Son discours était alors partagé entre son besoin d'être en relation de couple et son désenchantement vis-à-vis de ses liaisons amoureuses, lequel entravait sa capacité de jouir du moment présent sous prétexte que sa nouvelle conquête faisait exception à la règle. Sans compter qu'elle pouvait s'imaginer que, n'étant pas aimable, ceux qui

l'aimaient ne l'étaient pas non plus. Pour ce qui est de la thématique du rejet, elle sera explorée en profondeur d'ici peu.

Par ailleurs, Anne-Sophie confirmait, à 14 ans, tout ce que ses écrits avaient déjà sous-entendu en matière du désir d'être en relation de couple : « Tout ce que je demande c'est une personne qui serait là pour moi, une personne qui m'aimerait vraiment et à qui je pourrais faire confiance. Cette personne existe-t-elle? [...] Tout ce que je cherche c'est un gars qui s'occuperait de moi.» (le 6 novembre 1995, journal personnel). Elle recherchait alors, chez un amoureux, tout ce dont ses pairs l'avaient privée : la reconnaissance, l'acceptation, la sécurité, la protection et l'appartenance. J'estime, puisqu'elle espérait qu'un autre s'occupe d'elle, qu'elle doutait de son habileté à s'occuper d'elle-même, ce qui évoque l'impuissance qui l'avait paralysée face à la violence de ses pairs et de son agresseur sexuel, ainsi que sa tendance à dépendre de ses amies pour la défendre.

Quoiqu'elle misait plus précisément sur l'affection d'un amoureux, elle s'investissait avec intensité et dévouement dans l'ensemble de ses relations : « [...] il n'y a personne qui me comprend [...] J'ai trop d'amour à offrir à tellement de monde mais on dirait que je n'en reçois que le quart en retour. Pourquoi les gens ont-ils peur de m'aimer? » (le 28 avril 1996, journal personnel). Elle s'imaginait alors qu'on avait peur de l'aimer, et ce, sans doute puisqu'elle se pensait atteinte d'un défaut inné qui, de pair avec son apparence et selon son point de vue, repoussait les autres. De plus, puisqu'elle prétendait aimer à l'excès en comparaison à l'amour qu'on lui vouait, je propose d'emblée qu'elle aimait ainsi avec l'espoir de mériter un tel amour en retour. Il me faut souligner qu'elle avait, à cet âge, plusieurs amis, dont ceux de la troupe théâtrale. Je ne pense donc pas qu'elle vivait, à cette époque, une carence d'amitié, mais bien que ses attentes envers les autres étaient excessives et que le pessimisme identifié depuis la première partie de ce chapitre venait contaminer sa perception :

Anne-Sophie, 13 ans :

On dirait que je suis prisonnière d'une bulle négative qui éloigne tous les gars (et je dis bien TOUS les gars puisque jusqu'à présent il n'y a pas eu d'exception (Non, même pas [Adrien]. Y'était trop horny pour m'aimer pour le vrai)). [...] J'aurais besoin qu'un gars m'aime. Qu'il me respecte et sache quoi dire au bon moment. Qu'il me caresse et me joue dans les cheveux. Ça sonne taiteux mais pour le moment j'ai

l'impression que ce soit tout ce qui puisse m'aider [...] Il n'y a personne qui sache m'aimer comme je le mérite. (le 4 mai 1996, journal personnel)

Je m'arrête ici sur le choix des mots « besoin qu'un gars m'aime », lesquels vont de pair avec la « nécessité de sortir avec quelqu'un » dont elle parlait lorsqu'elle était plus jeune. Ce besoin d'amour semblait correspondre au désir de se sentir respectée et considérée avec tendresse et affection. Elle reconnaissait alors, à 15 ans, qu'elle méritait qu'on l'aime ou, autrement dit, qu'on l'accepte telle quelle, tout en estimant que personne ne parvenait à le faire. Pourtant, elle rejetait et minimisait l'amour de ceux qui s'y intéressaient, tout comme elle refusait, tel que noté antérieurement, la valorisation de ses proches. Je me demande, compte tenu de son langage interne, si elle misait sur l'amour des autres afin de combler le vide d'amour-propre, mais qu'elle avait de la difficulté à l'accueillir en raison du mépris qu'elle se destinait.

Au fait, le prochain extrait rend compte de la complexité avec laquelle elle envisageait ses expériences en matière d'amour :

Anne-Sophie, 15 ans :

C'est bizarre aimer [...] C'est se faire rire dans face et se faire dire qu'on a beau aimer, personne ne nous aimera en retour. C'est de pleurer et d'obséder sur quelqu'un d'innacesible. De trop aimer une bonne amie qui ne te regardera jamais comme tu la regardes. Je n'aime pas aimer. Trop de déceptions, de peine, de mal.....Maintenant j'ai peur d'aimer. Avant, je savais aimer. J'aimais ma famille dont j'ai perdu confiance suite à plusieurs incidents. J'aimais mes compagnes de classe qui m'ont torturé lors de mon enfance. J'ai aimé plusieurs gars qui m'ont tous refusés. Tous ces gens qui ne peuvent m'aimer, qu'ai-je fait? Qu'y a-t-il de mal avec moi pour que personne ne m'aime? J'aimerais qu'on me le dise. Si je savais ce que c'était je le changerais pour qu'on m'aime. J'ai besoin qu'on m'aime.....pour de vrai [...] parce que je serais aimable. J'attends le jour..... (le 28 juin 1996, journal personnel)

De prime abord, alors que les thèmes de l'amour et des orientations sexuelles alternatives émergeaient, jusqu'à présent, séparément, je perçois, dès l'âge de 15 ans et en raison de son amour d'une bonne amie, des indices du chevauchement de leurs trajectoires. Toutefois, tout ce qui relève de l'amour qu'elle pouvait éprouver à l'endroit des filles sera abordé dans la section destinée au thème des orientations sexuelles alternatives, et ce, puisqu'il y a un lien intrinsèque entre son questionnement

identitaire en tant que non-hétérosexuelle ainsi que les expériences et représentations sociales qui s'y rapportent.

Ensuite, ce dernier paragraphe témoigne de la manière dont elle considérait la continuité de ses expériences, les additionnant les unes aux autres et tissant des liens entre elles. Ainsi, Anne-Sophie contribuait peut-être, sans le savoir et comme c'était le cas de son identité, à entretenir cette sombre représentation de ses expériences. Sur ce point, il est possible de croire qu'elle ait, au fil de ses expériences, développé une hypersensibilité à tout ce qu'il y avait d'éprouvant et, par ricochet, qu'elle était plus consciente de ce qui allait mal que de ce qui allait bien.

Ses mots révèlent, en outre, qu'elle était prête à changer pour qu'on l'aime, réitérant ainsi la certitude qu'elle était en quelque sorte responsable des mauvais traitements et du rejet qu'elle vivait d'un contexte à l'autre. Il est à souligner qu'elle ne faisait ici aucune mention explicite de son corps ni de la nécessité de le changer pour être aimée, mais bien du fait qu'il y avait quelque chose de « mal » en elle, ce qui rend compte de l'un des messages d'importance sous-jacents aux incidents d'intimidation dont elle avait été la cible : « J'tellement tannée d'être moi. C'est quoi qu'y'a de mal avec moi pour que personne ne m'aime. J'm'haïs. » (le 25 juillet 1996, journal personnel).

Plus que tout, il semble qu'elle était amoureuse de l'amour en raison de la signification qu'elle lui conférait : « l'amour c'est.....l'existence. » (le 12 octobre 1996, journal personnel). Autrement dit, l'amour c'est d'être vue et acceptée pour qui et ce que je suis. En ce sens, ne pas connaître l'amour signifiait ne pas exister ou être confrontée à sa marginalité, laquelle ne relevait plus, depuis quelque temps et selon son discours, uniquement de sa différence corporelle :

Anne-Sophie, 15 ans :

[...] j'y ai dit, pis c'que j'redoutais le plus est arrivé. Y s'est moqué de moi [...] J'suis tannée d'm'occuper des autres, j'veux qu'quelqu'un s'occupe de moi [...] C'est quoi mon problème? C'est quoi qu'y'a d'si mal avec moi qu'personne me veut [...] J'ai mal en d'dans. Au point qu'j'ai pus d'énergie pour pleurer. J'veux pleurer fuck, pis j'veux fuckin' me noyer dans mes larmes pour mourir en souffrant puisque c'est tout c'que j'ai connu; la souffrance....signé, la bitch que personne est capable d'aimer, Anne-Sophie » (le 9 décembre 1996, journal personnel)

Il y avait, disait-elle encore, quelque chose de mal en elle qui la rendait indigne d'amour, ce qui laissait entrevoir sa culpabilité de ne pas être à la hauteur des standards normatifs socialement prescrits. Puisque l'amour hétérosexuel lui paraissait normal, le rejet d'un garçon contribuait probablement à renforcer son sentiment de marginalisation et donc à concrétiser les convictions identitaires selon lesquelles elle avait besoin d'être prise en charge et de changer pour être aimée. Le ton accusatoire de ses paroles, de même que la vulgarité de son nom de plume, rend compte de sa tendance à intérioriser sa colère, laquelle a été explicitée depuis le début de ce chapitre. Pour ce qui est de son allusion poétique à la mort, j'en comprends qu'elle ne voulait tout simplement plus souffrir. Étant donné l'ensemble des expériences au cours desquelles elle avait souffert en raison des réactions d'autrui en regard de sa différence physique, elle associait, dans son discours, « souffrance » et « marginalisation ». Puisqu'« amour » et « relation de couple hétérosexuelle » y étaient, quant eux, synonymes de « normalité », elle pariait sur l'amour pour alléger sa souffrance. C'est d'ailleurs, une raison probable pour laquelle elle en aimait un à la suite de l'autre :

Anne-Sophie, 15 ans :

Elle recherche la chaleur / De celui qui apaisera son cœur. (1996, recueil de poèmes)

Anne-Sophie, 15 ans :

J'essaie déjà de l'oublier. J'veux m'investir dans quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'yé capable de m'aimer. C'est la seule manière que j'y penserai pas. (le 10 décembre 1996, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :

Au cas ou t'aurais pas remarqué, j'me cherche quelqu'un pour me faire oublier [celui que j'aime]. (le 27 décembre 1996, journal personnel)

Le jour de son anniversaire de 16 ans et à sa très grande surprise, un garçon lui avouait son amour : « Pour une fois dans ma vie, c'est le gars qui m'a approché [...] Il m'a dit « je t'aime, je t'aime à la folie ». Moi j'l'aime pas autant qu'ça encore, mais ça commence [...] C'est bizarre, je l'aime plus quand j'y pense que quand j'le vois. » (le 13 janvier 1997, journal personnel). Cette dernière phrase appuie l'interprétation selon laquelle était amoureuse de l'amour plutôt que des garçons. Au fond, elle aimait ce qu'ils pouvaient représenter et non ce qu'ils étaient : « J'parle de lui pis j'pense à lui

comme s'il était quelqu'un qu'yé rarement en vraie vie. » (le vendredi 14 mars 1997, journal personnel). Par conséquent, elle éprouvait un dilemme entre ce qu'elle avait espéré de l'amour avec les garçons et ce qu'elle en retirait véritablement : « Je sais pas si je l'aime, je sais pas non plus si j'vas l'aimer. J'suis supert confuse [...] J'ai peur de l'perdre, mais en même temps j'le veux pas. FUCK!!! » (le 23 janvier 1997, journal personnel)

Au terme des réflexions qu'ont engendrées ce dilemme, elle écrivait que :

Anne-Sophie, 16 ans :

The thing is, I want to fall in love. But this time I want it to be real. I always fall in love with the wrong people. In other words people who don't love me back. And then someone else comes along and tells me he loves me. Since I'm so desperate to love someone, I'll say I love him back while deep down inside I still love the one who won't love me back..... (le 3 avril 1997, journal personnel)

Elle était donc bien consciente de revivre, d'une fois à l'autre, la même situation, mais ne semblait pas encore comprendre la raison d'être du cycle qu'elle avait identifié, et voulait désormais se consacrer à un amour véritable. C'est d'ailleurs à la suite de cette déclaration que son attirance envers les filles a pris le dessus de celle qu'elle éprouvait envers les garçons. Par conséquent, ses écrits en matière d'amour seront, dès lors et pour les raisons soulignées plus tôt, étudiés dans la troisième partie de ce chapitre.

Carte postale sommaire

En résumé, l'importance que j'accordais à l'amour et aux relations de couple hétérosexuelles à la préadolescence relevait, d'une part, de la prédominance de ces thèmes dans l'espace discursif des pairs à l'école et, par conséquent, de l'attrait normatif dont ils étaient chargés, et, d'une autre part, du besoin de me munir d'un protecteur, comme c'était le cas avec mes amies, contre la violence dont j'étais la cible. Puisque j'associais la normalité à l'appartenance, j'aimais et voulais sortir avec quiconque était gentil avec moi, et ce, afin de mériter la valorisation de mes pairs. Ainsi, le couple était représentatif de changement, non seulement au niveau de mes interactions sociales, mais, compte tenu du regard et de la rétroaction des autres dans ma construction identitaire, également en matière d'identité. J'aimais donc intensément, mais avec la tête plutôt qu'avec le cœur. En contrepartie à l'envergure de mes attentes, se dessinait en moi la peur d'être rejetée. Par contre, lorsque l'amour que j'espérais m'était rendu, je le rejetais moi-même presque aussitôt ou me contentais des ruptures imposées, cherchant immédiatement à remplacer le garçon que j'avais aimé. En outre, malgré l'attention passagère de ces quelques garçons, j'étais toujours convaincue de ne pas être aimable, notamment en raison de mon corps, mais aussi par la faute d'un défaut inné, le tout relevant de mon identité telle que représentée dans mon langage interne depuis la première partie de ce chapitre. En ce sens, ma perception de l'ensemble de mes expériences relatives à l'amour était teintée du pessimisme généralisé qui s'infiltrait aussi dans l'ensemble de mes écrits. Bref, j'étais assoiffée d'amour mais incapable de l'accueillir. À l'inverse, j'aimais à l'excès, et ce, je présume, pour être aimée en retour. Au fil des ans, j'ai commencé à faire le lien entre le désir d'être en relation et le besoin d'alléger mon sentiment de solitude. Sans compter que je nommais désormais l'envie qu'on s'occupe de moi, sans doute puisque je ne pensais pas parvenir à le faire moi-même, ce qui me rappelle mon sentiment d'impuissance et donc, par ricochet, mon identité.

Amitié

Je vais, dans la présente section, m'intéresser à ce que représentaient, au regard d'Anne-Sophie, l'adolescente, le nombre et la qualité de ses amitiés, tout en tenant compte de comment elle envisageait son positionnement au sein de divers groupes sociaux. Puisque ses amitiés en milieu scolaire élémentaire ont été considérées dans le cadre de la section vouée à l'intimidation et qu'il n'y a aucune documentation pertinente quant à ses amitiés parascolaires à cette époque, je considérerai uniquement les écrits se rapportant à ses liens d'amitié dès l'été à l'intersection entre sa huitième et sa neuvième année.

Le lecteur se souviendra que c'est durant cet été et à l'âge de 13 ans qu'elle avait, pour la première fois, participé à un camp d'été théâtral auquel elle avait vécu une expérience inédite entre pairs : « J'adore mon camp! Les gens sont supert gentils et j'adore mon rôle. J'ai tellement hâte aux spectacles. » (le 13 juillet 1994, journal personnel). Il a déjà été remarqué qu'il y avait une corrélation entre l'ampleur de son désespoir et la fréquence des incidents d'intimidation. Comme la gentillesse renvoyait aux comportements dépourvus de violence, il est permis de croire qu'il y avait, de ce fait, également un lien entre la nature de ses interactions au sein de cette troupe théâtrale et son appréciation du camp, et ce, à l'autre extrême du pôle de ses états émotifs, notamment parce qu'elle s'y sentait acceptée et admirée.

Le rapport entre ses amitiés et ses états d'âme allait, de même et au début de son parcours à l'école secondaire, se refléter dans ses écrits, plus particulièrement puisqu'elle s'était, de pair avec ses amies de l'école primaire, formée un groupe d'amis : « Ça va beaucoup mieux maintenant. J'ai plus d'ami(e)s et me sens mieux dans ma peau (NOT²³) » (le 25 octobre 1994, journal personnel). Elle avait semblablement attesté, l'année précédente et en raison de nouvelles amitiés, que : « Je me sens tellement mieux qu'avant. Maintenant j'ai plus d'amis, plus de confiance, plus d'amour envers moi-même. Maintenant je peux accepter qui je suis et m'aimer pour qui je suis (Not). Ça fait du bien de s'aimer. » (le 12 mars 1994, journal personnel). Ces

²³ Comme c'était le cas dans l'avant dernière section, le « NOT » a été rajouté par la suite, ce qu'elle avait l'habitude de faire lorsqu'elle relisait les extraits qui rendaient compte de sa bonne humeur ou d'une hausse de confiance et d'amour-propre. J'en conclus que de tels éclats de bonheur, de confiance et d'amour étaient passagers et ne reflétaient pas sa vision générale de ses états d'âme. C'est d'ailleurs ce que l'ensemble des données m'indique.

deux extraits révèlent qu'il y avait non seulement un lien entre ses amitiés et ses états émotifs, mais également avec le statut de son amour-propre, ce qui renvoie à la réciprocité entre la rétroaction d'autrui et son identité.

Cependant, la mise en opposition des comportements et attitudes de ses groupes d'amis scolaire et parascolaire allait, à la longue, engendrer une remise en question quant à la qualité de ses interactions avec ses amis d'école :

Anne-Sophie, 14 ans :

Depuis que je fais mon théâtre et que chacun est parti de son côté je ressens que mes ami(e)s proches de 9^{ème} ne sont plus de vrais ami(e)s [...] Mes ami(e)s du théâtre sont plus gentils avec moi. Ils me complimentent au lieu de m'insulter et je me sens à l'aise d'être avec eux. (le 12 juillet 1995, journal personnel).

Son expérience au sein de la troupe théâtrale lui avait ainsi offert la possibilité d'entrevoir la relativité de son positionnement social et, par le fait même, de son identité :

Anne-Sophie, 14 ans :

Je m'entends bien avec presque tout le monde. J'ai même l'impression que les gens m'aiment. Contrairement à comment je me sens avec [Éloïse] et les autres. Je me sens perdue dans le milieu de deux moi sans savoir laquelle de ces filles j'aime le plus. (le 17 juillet 1995, journal personnel)

Les « deux moi » dont elle parlait se résumaient comme suit : une victime impuissante à protéger ou à exploiter versus une meneuse digne de respect et de reconnaissance. Ayant pris goût à ce deuxième et nouveau rôle et ayant terminé un deuxième camp d'été théâtral, elle remettait en question son appartenance au sein de son groupe d'amis scolaire : « C'est weird. It doesn't feel right anymore [...] Will I fit in? » (le 29 août 1995, journal personnel). Quelque chose en elle changeait et l'incitait, avec véhémence, à ne plus tolérer qu'on lui manque de respect :

Anne-Sophie, 14 ans :

T'aurais pu aller te droguer si c'est ça que tu voulais faire [...] Mais attend toi pas à ce que j'y aille parce que moi dans ce temps là je fais fuck all pis aussi parce que je sais que tout le monde m'haït pis veut pas que je sois là [...] Ça me fait super chier que la ex-gang nous regettes, [Fannie] pis moi, à cause de ça [...] C'est pas juste envers moi ni [Fannie] de nous exclure parce qu'on s'inquiète pour eux et

qu'on les aime [...] Pis si maintenant ça me piss off quand ils se droguent c'est parce que je sais que c'est à cause de ça qu'ils ne me parlent plus pis qu'ils m'ignorent presque. FUCK ÇA ME FAIT CHIER (le 18 septembre 1995, majuscules dans l'original, conversation écrite avec Éloïse dans un journal personnel).

Elle était manifestement contrariée par les choix et comportements de ses amis d'école et dénonçait, pour la première fois, l'injustice dont elle se sentait victime. Je présume, étant donné l'intersubjectivité de la construction identitaire, que l'appui et la valorisation de ses amis théâtraux avaient contribué à cette dénonciation. Anne-Sophie s'est d'ailleurs, au fil du temps et de nouvelles rencontres, éloignée de son groupe d'amis scolaire. Cependant, eu égard à la section précédente, il appert qu'elle était particulièrement assoiffée d'une présence masculine. Par conséquent, il lui était plus difficile de renforcer ses limites auprès de son nouveau meilleur ami :

Anne-Sophie, 15 ans :

J'ai peur de lui. Y'arrête pas quand j'y dis d'arrêter. Pis yé plus fort ça fait qu'y a toujours le contrôle. Dans l'fond je l'sais que j'devrais pas m'laisser faire. J'me suis fâchée hier. J'y ai pitché d'la marde parce qu'y frappait [Suzie]. J'l'avais averti par exemple de pas la toucher. Mais y'a continué. Y disait qu'y jouait. C'qu'y comprend pas c'est qu'jouer c'est pas censé faire mal. J'devrais-tu y dire pour [l'agresseur]? Pour qu'y comprenne pourquoi j'ai horreur de ses powertrips!? J'ai peur qu'y m'prenne pas au sérieux pis qu'y s'moque de moi.....comme y fait toujours... (le 26 octobre 1996, journal personnel)

Il y a, dans cet extrait, quelques échos de son discours en matière d'intimidation et d'amour. Par exemple, bien qu'elle était impuissante à se défendre, elle était néanmoins capable de venir en aide à une tierce personne, et ce, comme elle l'avait déjà fait en sixième année. Elle faisait tout de même, à la différence de ses expériences socioscolaires à l'école élémentaire, l'effort d'établir ses limites. Cette initiative relevait d'un nouveau discours selon lequel elle ne devait pas se « laisser faire » et qui rendait compte de la force qu'elle avait en elle, celle-ci se manifestant de plus en plus depuis sa première expérience théâtrale significative. Malgré tout, elle hésitait à partager son malaise avec l'ami en question puisqu'elle anticipait le risque d'être ridiculisée, tout comme elle l'avait fait auprès de ses pairs à l'école, de ses conquêtes amoureuses et de tous ceux qu'elle estimait susceptibles de juger son corps. Compte tenu de la fréquence

des incidents de violence dont elle avait été la proie à l'école, de même que le pouvoir qu'exerçaient les autres en regard de son identité, il n'est pas étonnant qu'elle craignait, à ce point, les moqueries d'autrui. D'autant plus qu'elle était aux prises avec des sentiments de solitude qui l'incitaient peut-être à tolérer la violence de ce garçon afin de prévenir qu'il l'abandonne. Pour ce qui est de la dynamique qui s'était établie entre son ami et elle, Anne-Sophie y percevait les notions de « contrôle » et de « powertrips » qu'elle associait à l'agression sexuelle et qui se réfèrent aussi à la dynamique de l'intimidation. Le prochain extrait, également tiré de cette même entrée de journal, fait valoir en quoi son langage interne était insufflé des séquelles de ses expériences scolaires, lesquelles étaient, à présent et compte tenu de l'extrait précédent, ébranlées par cette nouvelle amitié :

Anne-Sophie, 15 ans :

J'suis tannée journal. Tannée du désespoir [...] J'suis écoeurée d'être malade pis d'avoir des problèmes!!! Tout c'que j'aurais voulu c'est d'avoir une vie plus ou moins normal [...] J'ai toujours été un « outcast » pis je l'serai toujours! FAUT QU'ÇA ARRÊTE!! JE N'EN PEUX PLUS!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! Si ça continue d'même, j'vas finir dans un azile!! [...] C'est quoi qu'ça va prendre pour me guérir? J'en ai pas trouvé d'solution....pis j'attends avec impatience la personne qui l'aura. (le 26 octobre 1996, majuscules dans l'original, journal personnel)

Comme elle s'abaissait par le biais de son langage interne, il est aussi possible de croire qu'elle se revictimisait inconsciemment par l'entremise du choix de ses amitiés. Ainsi, elle se liait d'amitié avec un garçon dont les comportements confirmaient les messages sous-jacents aux représentations sociales de la beauté féminine qu'elle avait intériorisées quand elle était plus jeune : elle était anormale, n'appartenait nulle part, avait besoin qu'une autre personne vienne à sa rescousse et méritait qu'on l'abuse. Elle constatait, par ailleurs, en parlant de ce même ami ainsi que d'un autre, que « Y m'semble qu'ya toujours quelqu'un là pour m'abuser. Ça fini jamais. Pis autant que j'les aime je sais qu'y s'en moqueraient pis qu'y finiraient par me faire sentir encore plus stupide. J'peux jamais dire c'est quand qu'y m'niaient. » (le 13 novembre 1996, journal personnel). Elle se sentait alors piégée par son impuissance, convaincue que les mauvais traitements s'aggravaient si elle osait les contester. Étant donné le caractère abusif de son langage interne et sa réceptivité aux messages et comportements qui le

validaient, je ne suis pas surprise qu'elle se soit entourée de personnes qui lui rappelaient son insignifiance et qui alimentaient la représentation pessimiste qu'elle se faisait de ses expériences :

Anne-Sophie, 15 ans :

J'veux pus vivre, ça sert à rien. Le plus triste c'est qu'j'ai personne à qui en parler, no one cares enough anyways..... (le 14 novembre 1996, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :

Je suis tannée de me faire traiter de stupide et d'incompétente. (le 24 novembre 1996, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

[...] dans mes quinze ans de vie j'ai jamais fait partie d'une « clique » avec laquelle je m'associais (à part toute la gang du théâtre [...], genre, quand on est tous ensemble). Y m'semble que j'suis toujours la troisième à me joindre à un duo. [...] j'ai beau avoir ben des amis y m'semble qu'y m'abandonnent toujours. (le 2 janvier 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

Ça va pas très bien.....[Olivier] yé toujours en train de m'insulter, pis [Denis] j'le vois presque pus. (le 30 janvier 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

J'suis avec [Denis], sauf qu'yé pas pareil. Y m'évite, y veut pas m'toucher, rien!! On dirait qu'y veut rien savoir de moi!! Pis y passe son temps à rire de moi... (le 14 février 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

What is this? Let's bash Anne-Sophie's self-esteem month? Pourquoi j'me fais ça? J'accepte qu'on m'abaisse. C'est pas qu'j'aime ça où que j'le veux, mais [...] si j'me défends je sais qu'y vont s'taner de moi pis qu'y vont m'ditcher. J'ai pas besoin de me retrouver seule encore une fois. (le 20 février 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

J'suis vraiment tannée d'[Denis] pis [Olivier]. Y s'foutent de moi, y s'servent de moi. J'veux pu rien savoir. J'devrais leur parler au lieu des ignorer mais à quoi ça va servir, y vont juste me crier après. (le vendredi 21 mars 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

Il va falloir que je parle à [Olivier] pour lui dire que j'suis tannée de m'faire traiter comme d'la merde!! » (le 7 avril 1997, journal personnel)

Elle se disait « tannée » des comportements et attitudes de ses amis, mais continuait à les tolérer de peur qu'elle ne se fasse abandonner et, par conséquent, qu'elle ne se retrouve seule. Puisqu'elle se définissait en fonction de la rétroaction d'autrui, sans les autres, elle n'était qu'un rejet à l'image du bossu de Notre-Dame auquel elle s'était précédemment identifiée. Elle affirmait, dans ce même ordre d'idées et un jour plus tôt que le dernier extrait cité, que « Si je n'avais pas [Denis] dans ma vie, je me sentirais inutile » (le 6 avril 1997, journal personnel). Il avait été suggéré, dans la section vouée au corps, qu'elle adoptait des comportements autodestructeurs dont les sensations fortes lui rappelaient son existence. Il est probable que l'intensité des émotions que provoquaient de telles relations sociales lui procurait le même effet, et ce, d'autant plus qu'elle dépendait des autres pour construire son identité.

Un mois plus tôt, un collègue de classe plongeait dans un coma à la suite d'un grave accident. Anne-Sophie avouait, alors qu'elle anticipait le déroulement de sa soirée, que :

Anne-Sophie, 16 ans :

C'est le party de fête à [une amie de la troupe théâtrale] ce soir. J'sais pas pourquoi j'ai dit que j'irais. J'vas être poignée avec des inconnus (encore). Me connaissant j'vas m'isoler pis j'vas rien dire à personne d'la soirée. J'M'HAÏS!!! D'un autre côté j'veux pas m'intégrer.....J'aurais voulu qu'ce soit moi au lieu de [mon collègue de classe], c'aurait dû être moi..... (le vendredi 21 mars 1997, majuscules dans l'original, journal personnel)

Elle redoutait alors l'activité sociale sous prétexte qu'elle ne savait et ne voulait pas s'intégrer au groupe. Ainsi, elle dépendait des autres pour se sentir « utile » et pour construire son identité, mais, en revanche, elle en avait peur. À cet effet, elle semblait avoir développé un instinct d'isolement autoprotecteur en raison duquel elle prétendait se détester, si bien qu'elle évoquait la malchance de son collègue accidenté. De ce fait, les mots « voulu » et « dû » insinuent qu'elle aurait, d'une part, souhaité être à la place du garçon éclopé et, d'une autre part, qu'elle l'aurait mérité plus que lui. Il a d'ailleurs été souligné qu'à force de se sentir rejetée, elle avait conclu qu'elle n'appartenait nulle

part, de telle sorte qu'elle appréhendait les contextes dans lesquels elle était appelée à s'intégrer et, par ricochet, où elle risquait de se faire ridiculiser. Je présume que la perception qu'elle avait de ce qu'on pensait à son sujet était à l'origine de cette appréhension. Il est également possible d'imaginer qu'elle avait, en réaction à ses expériences sociales antérieures, adopté des comportements sociaux similaires à ceux de son père. À ce propos, mon père admet que « j'suis solitaire puis [...] j'ai tendance, à cause de [...] l'histoire de ma vie, ma tendance c'est de me retirer [...] de vivre seul, d'être seul. [...] j'me sens plus en sécurité seul. »

Au printemps 1997, Anne-Sophie faisait la rencontre de sa future copine et, enivrée d'amour et de reconnaissance, se détachait graduellement de ses amis abusifs. Malgré le soutien et la rétroaction positive de son amoureuse, Anne-Sophie éprouvait encore de la difficulté à former de nouvelles amitiés, et ce, plus précisément en raison de la conviction selon laquelle elle n'appartenait nulle part et de sa tendance à dépendre de celle qu'elle aimait :

Anne-Sophie, 16 ans :

Ça m'énerve!! J'arrive pas à m'intégrer dans les conversations. It's hopeless! I'm antisocial and there's nothing I can do about it!! Si j'parle, j'fini par dire quetchose de stupide, so j'parle pas. Mais là j'me sens inutile, so j'm'isole. Je voudrais que [Abby] soit ici [...] Je suis dépendante d'elle. Je suis dépendante de n'importe la(le)quel(le) ami(e). C'est probablement pour ça que je n'arrive pas à m'intégrer [...] Je suis assise toute seule. J'étais avec les autres quand j'ai reçu mon billet, mais je suis toute seule. C'est le destin. On veut que je meurs de solitude. I know I shouldn't drown in self-pitty, but what am I supposed to do? I never fit in with anyone. (le 28 octobre 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

I feel like such a reject! (le 29 octobre 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

I feel like an outcast wherever I go.... (le 1^{er} novembre 1997, journal conjoint)

Convaincue d'être vouée au ridicule, elle semblait, en contexte social, dans la certitude d'être rejetée, laquelle faisait surgir son sentiment de désespoir, d'inutilité, de solitude et son instinct d'isolement. L'élément déclencheur de cette foulée de sentiments relevait alors de son langage interne ou, autrement dit, de son identité de

rejetée. Puisqu'elle avait intériorisé la voix des intimidateurs et qu'elle avait associé les personnes de son groupe d'âge aux prédateurs, elle revivait probablement, lorsqu'en présence de ses pairs, la panique du jeu de chasse dont elle avait, par le passé, été la proie.

Je me permets dès lors de me réapproprier le « je », et ce, étant donné que les deux prochains extraits se rapportent à l'âge adulte.

À 18 ans, j'étais encore aux prises avec cette même identité, mais je cherchais davantage à en comprendre la source pour parvenir à la surpasser :

Anne-Sophie, 18 ans :

I think I need to think about my feelings of not belonging [...] why am I still so insecure... [...] It scares me that I get all depressed. And when I get like that, I want to die. I don't care about anything, I'm just numb...Papa says I have to control it to keep it from getting out of hand...but when I get to that empty place, I have a hard time getting myself out...What does belonging mean anyways? (le 24 août 1999, journal personnel)

Anne-Sophie, 18 ans :

[...] autant que je les aime bien et qu'on s'est amusé, je me sentais encore comme si je « fittais pas in » [...] y va falloir que je règle ça, ce sentiment de non-appartenance qui me suit toujours [...] (le 4 mai 1999, journal personnel)

J'avais donc, à cet âge, identifié un lien entre mon sentiment de non-appartenance, le vide en moi (« empty place ») et mes idées suicidaires. Au fait, je ne pensais pas savoir ce que voulait dire l'appartenance, et ce, sans doute, puisque mon langage interne me répétait, depuis l'enfance et à quelques exceptions près, que je n'appartenais nulle part. Pourtant, j'avais passé plus d'un été avec la troupe théâtrale au sein de laquelle j'étais parvenue à m'intégrer. Sans vouloir minimiser l'apport identitaire de cette expérience sociale, j'estime, compte tenu de la continuité de mes expériences, qu'il m'aurait fallu vivre de telles expériences dans plus d'une sphère sociale et à longueur d'année afin de pouvoir recomposer les convictions intrinsèques à mon langage interne.

Carte postale sommaire

Tout bien pesé, je ne suis jamais parvenue à me libérer de mon sentiment d'impuissance, en raison de quoi j'étais toujours, à l'adolescence et à l'âge adulte, incapable de me défendre des mauvais traitements de mes proches. D'autant plus que mon langage interne me rappelait que j'étais une rejetée destinée à la solitude, et ce, alors que je dépendais des autres pour faire valoir mon existence : sans la rétroaction d'autrui, je n'étais plus que le vide en moi. J'avais donc besoin des autres, tout en ayant peur de leurs jugements et moqueries par la faute de mes expériences passées et de la perception que j'avais de ce qu'on pensait de moi. En ce sens, j'étais accablée d'un sentiment de non-appartenance et paralysée par l'impossibilité de m'intégrer à un groupe de pairs. En outre, puisque je participais, par le biais de mon langage interne, à la reproduction de mon identité de victime, il est également possible de croire que je me revictimisais inconsciemment en me liant d'amitié avec des personnes qui renforçaient les mensonges constitutifs de mon langage interne. Enfin et tel que je viens de le souligner, bien que mon expérience au sein d'une troupe théâtrale ait engendré des répercussions identitaires plus positives, elle n'a pas suffi à railler les messages que j'avais assimilés à mon sujet, notamment puisqu'elle était unique dans la continuité de mes expériences.

Agression sexuelle

J'aimerais, avant tout, préciser que l'objectif de cette section n'est pas d'exposer les détails propres aux agressions sexuelles ni aux efforts décrits pour les arrêter, mais plutôt de considérer les liens, s'ils existent, entre ces interactions et celles vécues en milieu scolaire, notamment puisque l'agresseur d'Anne-Sophie était du même groupe d'âge qu'elle. Avant de poursuivre, il me faut souligner qu'Anne-Sophie avait 11 ans lorsque ces agressions ont commencé, ce qui coïncide également avec l'âge qu'elle avait lorsque ses parents se sont séparés. Cela dit, je sens qu'il serait, dans un premier temps, pertinent d'examiner le vocabulaire auquel se référait Anne-Sophie pour aborder les agressions, et ce, afin de comprendre son interprétation des événements.

À première vue, elle semblait confondre les attouchements de l'agresseur à ceux d'un amoureux :

Anne-Sophie, 13 ans :

J'ai appris que [l'agresseur] fait des avances à [une autre fille] aussi donc j'ai décidé de l'empêcher de m'en faire. (le 4 janvier 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

[L'agresseur] m'a encore fait une « pass ». (le 19 mars 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

(J'ai définitivement décidé de ne pas laisser [l'agresseur] faire ce qu'il me fait) (le 5 avril 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

[L'agresseur] ma encore fait des « moves » [...] Après m'avoir fait ce qu'il ma fait il a invité quelques amis, ils sont allés dans sa chambre et ils m'ont ignoré. [...] Je me sentais vraiment comme s'il m'usait [...] (le 13 juillet 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

[L'agresseur] m'use pour satisfaire ses besoins sexuels et quand il a fini il ne me parle pas, il fait comme si je n'existais plus. (le 22 août 1994, journal personnel)

Bien qu'Anne-Sophie ne parlait pas explicitement d'agressions sexuelles, elle avouait se sentir exploitée, et ce, non seulement par la faute des attouchements de l'instigateur, mais aussi en raison des comportements de ce dernier à la suite des

attouchements et des sentiments de rejet ainsi que d'abandon qui en résultaient. Je présume, compte tenu de ces derniers, qu'elle éprouvait une certaine confusion en regard de ce que signifiaient leurs interactions. Effectivement, elle employait, à l'origine, une nomenclature relative au flirt. Étant donné qu'elle avait tant misé sur l'amour d'un garçon à titre de catalyseur d'un changement, il est possible de croire qu'elle l'ait « laissé faire » en s'imaginant, d'une part, qu'il s'agissait de rapports normaux et aimants entre un garçon et une fille et, de l'autre, qu'elle parviendrait ainsi à alléger son sentiment de solitude et de connaître la joie de l'appartenance. Il est, pourtant, bien évident qu'elle ressentait un malaise à l'endroit de l'attention qu'il lui conférait : « [L'agresseur] a été gentil avec moi toute la fin de semaine et il n'a rien fait. C'est un soulagement pour moi de savoir qu'il ne va pas se mettre à me « tripoter » la minute qu'on est seuls. » (le 14 novembre 1994, journal personnel). La gentillesse correspondait, comme c'était généralement le cas, aux comportements dépourvus de violence et, par le fait même, à une source de soulagement. Il y avait donc quelque chose en elle qui préférait la « gentillesse » aux attouchements de l'agresseur, ce qui me laisse croire, compte tenu de ses expériences socioscolaires, qu'elle n'avait pas appris à identifier et faire valoir son instinct et ses limites :

Anne-Sophie, 14 ans :

J'me sentais mal à l'aise pis j'aimais vraiment pas ça. Je voulais qu'il arrête mais j'avais peur de lui dire parce que j'avais peur qu'il dise à tout le monde que c'était de ma faute pis j'avais peur que mes parents soient fâchés. Donc j'ai continué à y aller pis chaque fois c'était la même histoire. [...] y'avait même pas le culot de me regarder droit dans les yeux [...] Moi je l'aimais comme s'il était mon frère. Je ne voulais pas le dénoncer. Mais c'est lui qui avait tord pis ça je l'ai compris plus tard. Dans le fond je me disais que je le méritais, qu'il me faisait une faveur parce que personne d'autre m'aimait et me touchait comme il le faisait. Mais j'ai fini par comprendre que ce n'était que du toucher pis qu'y m'aimait pas du tout. [...] depuis quelques temps je me demande si ce qu'il faisait n'était pas de l'harcèlement sexuel. Mes ami(e)s disent que non mais ils n'ont pas vécu ce que j'ai vécu. Je ne leur ai pas donné tous les détails. Tout ce qu'elles disent c'est qu'il est beau et qu'elles auraient aimé être à ma place. [...] Si jamais mes parents lisent ceci je veux qu'ils sachent que je ne leur ai pas dit parce que je ne voulais pas les fâcher pis parce que je m'étais occupée de le faire arrêter. J'espère que vous saurez me pardonner. (le 15 octobre 1995, journal personnel)

Ainsi, son impuissance relevait de plusieurs facteurs : sa perception de ce qu'on pensait à son sujet, laquelle s'était généralisée, comme nous l'avons déjà vu, depuis l'école élémentaire; l'amour fraternel qu'elle vouait à l'agresseur et le désir de le protéger qui en découlait; la conviction fondamentale qu'elle méritait qu'on agisse de la sorte envers elle; et la croyance qu'elle devait s'en contenter puisqu'elle avait tant voulu qu'un garçon l'aime, ce qui évoque la certitude toujours présente qu'elle était responsable de la violence qu'on lui imposait. Son langage interne tel qu'imprégné des messages qu'elle avait intériorisés à l'enfance et à la préadolescence venait alors, encore une fois, jouer contre elle.

Ensuite, il me faut souligner que la famille de l'agresseur occupait une place de première importance dans sa vie, celle d'une « DEUXIÈME FAMILLE » (1995, inscription sous une photo de cette famille, majuscules dans l'original, journal personnel). Je me permets ici de rompre la continuité des données en raison de leur contenu, lequel appuie celui du dernier extrait :

Anne-Sophie, 13 ans :

Si jamais un d'eux mourrait je me turais moi aussi (probablement) (le 4 janvier 1994, journal personnel)

Anne-Sophie, 13 ans :

J'aimerais tellement avoir un frère comme [l'un des membres de la famille de l'agresseur]! (le 5 avril 1994, journal personnel)

La menace de se tuer si l'un d'eux mourait relevait probablement de son besoin du regard et de l'attention de l'autre pour ratifier son existence. Elle a donc vécu, à la suite du dévoilement des agressions, un déchirement monumental qui témoigne de ce qu'elle avait voulu préserver en gardant le silence :

Anne-Sophie, 14 ans :

Pour le moment j'peux pas avoir de contact avec [la famille de l'agresseur]. C'est ça qui va être dur. J'ai l'impression d'avoir perdu la moitié de ma famille. J'pourrai pas vivre sans eux. J'les aime trop. [...] j'les aime plus que n'importe qui d'autre au monde. Pis [son père] pis [sa mère] sont mes autres parents.[...] J'me sens tellement seule. De plus en plus les gens s'éloignent de moi pis les chances sont qu'y vont continuer à s'éloigner. En plus qu'à l'école j'suis plus du monde. J'sais pas quoi faire, j'sais pas quoi dire, j'ai juste le goût de me cacher dans un trou pis jamais ressortir. Je l'sais que c'est niaiseux pis que ça arrivera pas mais la seule chose qui pourrait me rassurer pour le

moment ce serait que [sa mère], [son père et les autres membres de sa famille] me disent chacun à leur tour qu'y m'aiment pis qu'y me donnent tous une caresse. [...] J'ai besoin d'aide, j'ai besoin de savoir qu'on m'aime encore pis qu'on me pilera pas dessus comme on me fait d'habitude. Y'a trop de choses qui arrivent pis j'me sens perdu. Y'a des fois que ça brule tellement que j'peux pas pleurer. Ça me fait tellement mal que les larmes sortent pas. Sans [cette deuxième famille] j'suis vide. [...] J'ai eu ben des souffrances dans ma vie pis je l'sais j'vas en avoir d'autres mais j'pense pas qu'y a rien qui va battre celle-ci [...] Si j'pouvais leur dire une phrase j'pense que j'leur dirais : « Souvenez-vous que j'vous aime fort pis ça ça changera pas jamais » [...] Comment tu veux que j'dorme. Ce serait peut-être mieux de même. Parce que la au moins y a la chance que j'me réveille pas. Que j'dorme pour toujours pis que j'sois pu obliger d'souffrir. Mais j'pourrais pas faire ça à mes parents pis à mes amis. J'préfère souffrir que de faire souffrir les autres. Parce que de toute façon, j't'habituée. (le 18 novembre 1995, journal personnel)

Les agressions sexuelles s'inscrivaient ainsi dans la lignée des expériences sociales entre pairs durant lesquelles et en raison desquelles elle avait pu se sentir écrasée, seule, en besoin d'amour et de reconnaissance, responsable et en souffrance, envahie par le pessimisme généralisé qui relevait de la continuité de ses expériences, le tout, à un point tel qu'elle évoquait, une fois de plus, la mort. C'est donc dire que ces agressions venaient renforcer tout ce qu'elle pensait savoir à son sujet, de même que confirmer sa vision d'ensemble des expériences de sa vie. Étant déjà conditionnée à se responsabiliser et à se croire indigne de respect de la part des enfants de son âge, elle était plus vulnérable et ainsi davantage à risque d'être exploitée aux mains d'un autre enfant, et ce, d'autant plus que son corps était, depuis longtemps, la cible de la violence d'autrui. Sans oublier qu'elle était assoiffée d'amour et de reconnaissance, notamment en raison de ses expériences socioscolaires, et visiblement dépendante de cette famille pour assouvir sa soif, pour combler son vide d'amour-propre et d'appartenance et, par contre-coup, pour valider son existence.

En réponse à la question « crois-tu qu'il pourrait y avoir un lien entre mes expériences à l'école élémentaire et l'agression sexuelle que j'ai vécue », mes covoyageurs ont appuyé tout ce qui ressort de mes données personnelles et de l'analyse que j'en ai faite :

Ma mère :

Peut être que tu croyais que c'était une façon de se faire accepter? [...] Je crois que tu avais un grand besoin d'être aimé par les gens autour de toi. Je pense que tu savais que ton père et moi t'aimions beaucoup mais ce n'était pas assez. Tu avais aussi ce besoin de te faire aimer et accepter par les gens dans [d'autres milieux].

Mon père :

Ah ben sûr. T'as pas appris à dire non, t'as pas appris à mettre des limites, t'as pas appris à mettre des boundaries aux autres jeunes, t'as pas appris à résister. [...] soit que tu te retirais ou qu'tu figeais pis qu't'étais victime. You were **ripe**. T'étais **parfaite** pour être victime. [...] Parce que tu savais pas t'défendre. Pis tu sentais pas [...] la présence de défense autour de toi [...] ça t'a changé complètement. Ça l'a renforcé tout c'qu'y'avait de [...] négatif au départ, là, [...] d'estime de soi, tout ça, [...] des opinions négatives face à toi, tout ça, ça a toute fait ça. Pis aussi ça t'a changé en terme de [...] ton attitude face aux gens de façon générale. [...] j'me souviens tu faisais des commentaires féministes anti-hommes.

Abby :

Je pense que le lien entre les deux est ton corps et je ne veux pas du tout dire ici que les incidents étaient précipités par toi en aucune façon mais plutôt que la perception des autres de ton corps ta causé des ennuis.

Carte postale sommaire

En définitive, les agressions sexuelles que j'ai vécues aux mains de cet autre enfant s'inséraient dans la continuité de mes expériences, notamment parce qu'elles reflétaient une dynamique d'interactions malsaines se rapportant à mon corps, qu'elles me confirmaient mon impuissance et qu'elles renforçaient mes convictions personnelles : j'étais indigne de respect; j'étais responsable des mauvais traitements, ce qui signifiait que je les méritais; si je dénonçais l'agresseur, je risquais l'abandon; et, comme j'avais besoin des autres pour faire valoir mon existence, il me fallait tolérer les digressions d'autrui pour combler ma carence d'amour-propre, mon sentiment de solitude et mon besoin d'appartenance. Je présume, puisque cela avait été le cas lorsque j'étais la proie de violence socioscolaire, que mon impuissance relevait de la certitude que j'en étais responsable et que tous penseraient ainsi, ce qui relève de la réciprocité entre le regard de l'autre et mon langage interne. En outre, il appert que j'avais identifié deux seuls remèdes au vide qui m'habitait : soit l'amour ou la mort.

TROISIÈME PARTIE : Le coffre aux trésors des représentations sociales en lien aux orientations sexuelles alternatives, de l'amour entre femmes et de l'intimidation qui s'y rapporte

Comme je l'ai fait dans la première partie de ce chapitre, je vais, à présent, rendre compte de mon itinéraire propre aux représentations sociales des orientations sexuelles possibles, de l'amour entre femmes et des expériences d'intimidation qui s'y rapportent, et ce, plus particulièrement en milieu socioscolaire et familial. À la différence de cette première partie, la plupart des souvenirs qui relèvent de ces thématiques sont documentés dans mes données personnelles, de telle sorte que le va-et-vient entre la première et la troisième personne y est plus modeste. Il me faut tout de même signaler que je vais, comme je l'ai fait auparavant, raconter à la première personne les souvenirs qui m'appartiennent et commenter à la troisième personne ceux qui ressortent des écrits de la préadolescente et de l'adolescente que j'étais. Enfin, je tiens à signaler que les expériences d'intimidation dont il sera ici question se font, dans mon cas, plus rares et qu'elles ont entraîné des répercussions beaucoup moins débilantes. C'est pour cette raison que l'intimidation figure en aval du titre de cette section.

La province de l'école primaire

J'étais soit en deuxième, troisième ou quatrième année lorsqu'un élève de l'école déclarait avoir vu l'un de nos enseignants tenir la main d'un homme à l'épicerie, ce qui avait, d'un seul coup, suscité les rires et grimaces de mes pairs. C'est dans ce contexte qu'il me semble avoir entendu le mot « gai » pour la première fois. Je ne connaissais rien de l'homosexualité, mais j'ai tenu pour acquis, étant donné les réactions de mes collègues de classe, que ça ne devait pas être quelque chose de bien. En réalité, je ne savais pas que deux hommes pouvaient s'aimer; personne ne me l'avait dit. Je riais avec les autres pour qu'on ne se moque pas de moi, mais me rendait à l'évidence que l'enseignant n'avait pas changé simplement parce qu'il tenait la main d'un homme. J'avais beau chercher, je ne voyais pas sa marginalité et, pourtant, elle était assez visible pour qu'on la lui reproche. Je savais déjà depuis quelque temps que l'école n'était pas un milieu ouvert aux différences et, bien que je ne comprenais pas la sienne,

j'étais secrètement sympathique à son endroit. Je n'ai jamais réellement connu la raison d'être de son départ, mais j'ai toujours soupçonné que l'homophobie de la communauté scolaire y était pour quelque chose. C'est ainsi que j'ai, en un premier temps, été exposée aux représentations sociales de l'homosexualité.

Pour ce qui est de l'éveil à ma propre orientation sexuelle, Anne-Sophie, la préadolescente, attestait, à 11 ans, que « [Fannie] est vraiment une bonne amie. Je devrais l'inviter plus souvent. On vas bien ensemble [Fannie] et moi. » (le 19 janvier 1992, journal personnel). Elle écrivait, la semaine suivante et au sujet d'un garçon qu'elle prétendait aimer, que « Nous allons tellement bien ensemble » (le 26 janvier 1992, journal personnel). Quoiqu'il me soit impossible d'affirmer qu'elle conférait la même signification à l'expression « aller bien ensemble » vis-à-vis de son amie et de son collègue de classe, il pourrait certainement y avoir là un premier indice d'ambiguïté identitaire, laquelle se révélerait plus explicitement au cours de son adolescence.

J'avais également 11 ans lorsque mon père m'invitait au restaurant pour me dévoiler son homosexualité. Il a d'abord vérifié si je comprenais le sens du mot « gai » et m'a demandé ce que j'en pensais, cherchant à savoir comment je réagirais si l'un de mes parents était homosexuel. Au terme d'un enchaînement de questions, il m'a annoncé qu'il était gai, à la suite de quoi je l'ai, à mon tour, interrogé : Tu n'aimes plus maman? T'as un chum? Toi et maman, vous allez vous séparer? Qu'est-ce qui va m'arriver? Où est-ce que je vais habiter? Est-ce que je serai lesbienne? Et ainsi de suite. Je pleurais inconsolablement, mes larmes étant induites par des inquiétudes égoïstes et propres à mon âge. Je sentais que ma stabilité familiale était menacée et, assoiffée de normalité, je craignais ce que les gens penseraient de lui, de moi et de notre famille. Sans oublier que ma sécurité était, à cet âge, compromise en milieu scolaire et, à l'extérieur de l'école, en raison des agressions sexuelles que je vivais aux mains d'un enfant de mon groupe d'âge. Voici comment mon père se remémore la scène :

[...] j't'avais dit ça, ben, t'sais, papa a que'que chose à t'dire, pis [...] j'avais expliqué ça, que [...] dans la vie, t'sais, les garçons d'habitude restent avec des filles [...] mais moi [...] j'aimais les garçons pis...Su'l coup ta réaction avait été comme bon, puis, pourquoi tu m'racontes ça là, c'est quoi l'idée? [...] Mais après ça, t'sais, t'avais été triste. Tu t'étais mise à pleurer pis j'comprennais pas pourquoi t'étais si triste. Pis là finalement, tu m'as [...] dit. C'est-tu parce que

papa est gai? C'est-tu parce que papa aime les gars? C'est-tu...? Non, non, non. C'est quoi? C'est parce qu'on [...] pourra pus jamais être une famille comme avant. [...] tu t'sentais menacée. [...] tu pleurais surtout parce que t'avais peur de c'que ça voulait dire. [...] j'pense que la façon qu't'interprétais ça c'est qu'j'aimais pus maman. [...] Que j'pouvais pas aimer maman. [...] Pis c'est là que tu t'es sentie, ben, ça veut donc dire tu vas t'en aller.

Les écrits de la jeune Anne-Sophie dévoilent qu'elle était, en effet, préoccupée par l'homosexualité de son père et les changements que cela impliquait en regard de son nid familial :

Aujourd'hui maman et papa m'on ammenée au restaurant [...]. Je croyais qu'ils étaient pour me dire qu'ils allaient avoir un divorce. C'était proche. Il m'on juste dit que nous étions pour déménager dans de différentes maisons. C'est a dire maman et moi dans une maison et papa dans une autre. Le problème de papa est en train de détruire notre famille. Sa ne me dérange pas que papa soit guai mais sa me dérange que sa détruise notre famille. (le 21 février 1992, journal personnel)

Elle concevait ainsi l'homosexualité de son père comme un « problème », plus particulièrement en raison des conséquences qu'elle anticipait à l'égard de sa vie familiale et, par conséquent, de son positionnement social. Ma mère ajoute, de même, que « Tu as eu de la difficulté à le croire puisque tu avais toujours espoir qu'on allait reprendre la vie de couple. » Mes parents se sont finalement séparés, mais ils l'ont fait à l'amiable. Ils m'ont ainsi épargné le drame et les déchirements que j'avais anticipés :

Ma mère :

On a voulu ébranler le moins possible ta routine.

Mon père :

[...] su'l coup c'était de s'dire ben là là on change pas les choses pis on introduit tranquillement le sujet à Anne-Sophie que on va [...] s'séparer [...] Mais que on va faire ça tellement à l'amiable, tellement [...] en douceur que [...] à sentira pas [...] d'amertume, de colère, de rage, à sentira pas rien d'même là, ça va tout être fait très doucement pis le plan original c'était que on allait tous faire ça ensemble. [...] j'me souviens on te l'avait dit, on t'avait dit [...] on changera rien tant que toi tu s'ras pas, tu voudras pas. [...] Donc on t'avait un peu mis en contrôle d'la chose.

À la suite du déménagement de mon père, je dinais avec lui quelques jours par semaine dans un restaurant du quartier. Mon père certifie que « c'tait important pour

moi qu'on s'parle à tous les jours [...] sans faute. Donc soit que j'te vois ou qu'on s'parle au téléphone. [...] À tous les jours.» Je me souviens de nos conversations téléphoniques en fin de journée durant lesquelles il me rappelait, coûte que coûte, combien il m'aimait. Ma mère se souvient d'ailleurs que « Tu étais la « petite fille à papa ». » Mon père et moi étions complices, ce qu'il a lui-même soulevé dans son témoignage. J'y reviendrai un peu plus tard. Il était, de pair avec ma mère, bien conscient de mon besoin de stabilité. Mes parents s'efforçaient alors de subvenir à ce besoin, et ce, malgré leur rupture :

Mon père :

L'entente c'était qu'on continuerait à faire des choses ensemble, donc une fois par semaine on s'rencontrait les trois, on mangeait ensemble, on allait au film, on faisait quetchose. [...] j'faisais mon possible pour, euh, maintenir un lien.

La jeune Anne-Sophie allait justement conclure que « Papa est déménagé. Je croyais qu'il allait détruire notre famille mais ce n'est pas arrivé. Même que je le vois plus souvent » (le 17 novembre 1992, journal personnel). Ainsi, elle comprenait que son papa était différent, qu'il l'aimait quand même et que ses parents et elle formaient, malgré leur rupture, une famille unie. Elle était cependant concernée par le positionnement marginal de son père et de sa famille par l'influence des réactions de ses pairs en regard du déroulement de la séparation de ses parents :

Anne-Sophie, 11 ans :

Maintenant tout les lundis et mardis je dine avec mon père au restaurant. J'aime bien ça. J'aimerais bien pouvoir parler à quelqu'un sur sa sexualité mais je n'ose pas prendre de chances. Je l'ai dit à [Éloïse] l'année dernière mais on en a pas parlé depuis [...] C'est quand même difficile de penser que mon père est différent des autres. Des fois on me pose des questions pour savoir pourquoi mes parents son séparéent s'ils sont encore amis. Ils me disent, quand je leurs dis qu'ils ne s'aiment plus, que mes parents sont bizarres. Je n'aime pas quand ils disent cela. Ça me fait de la peine. J'aimerais que mon père ne soit pas guai et qu'on vivent tous ensemble. J'ai beau rêver mais je sais que rien ne changera. Je croix que je vais leur demander si je peux voir un psychologue. (le 18 novembre 1992, journal personnel)

Elle ressentait alors le besoin de parler de l'orientation sexuelle de son père, tout en éprouvant une certaine insécurité, voire un malaise, vis-à-vis de cette différence et de ce qui pourrait advenir si on en prenait conscience. Elle reconnaissait avec

mécontentement, notamment en raison de la rétroaction d'autrui, que sa situation familiale ne cadrerait plus avec les représentations traditionnelles d'une famille unie et hétéronormative. En effet et tel qu'il a été souligné au cours des sections précédentes, elle aspirait à la normalité en vue d'appartenir, et ce, plus précisément parce qu'elle avait, au fil de ses expériences socioscolaires, conclu que les différences étaient socialement inacceptables. En ce sens, la normalité correspondait à un bouclier contre les injures et jugements, ainsi qu'à une source de prestige, de respect et de reconnaissance positive. L'homosexualité de son père et la séparation de ses parents venaient alors basculer l'illusion d'une telle normalité et s'ajouter à la liste des différences qu'elle cherchait à nier pour se protéger des jugements de ses pairs. Ainsi, il n'est pas surprenant qu'elle semblait plus troublée par les changements dans l'apparence de son père que par son homosexualité en tant que telle :

Anne-Sophie, 12 ans :

J'ai parlé à mon père et il va essayer de me trouver une conseillère [...] Mon père est tombé sur la tête. Il s'est fait percer l'oreille et a eu trois tatouages. Maintenant il veut une queue. Les adultes! [...] Peut-être que le fait qu'il soit gai me dérange sans que je le sache. Je ne sais plus! Je suis très confuse. (le 28 mars 1993, journal personnel)

L'été suivant, elle écrivait, sans tambour ni trompette, que « Mon père est déménagé dans un nouvel appartement » (le 9 juin 1993, journal personnel), ce qui me laisse croire que cela ne l'avait pas trop ébranlée, et ce, sans doute puisque ses parents l'avaient considérée dans leur démarche de séparation.

Au fait, elle était, plus que tout, embêtée par la différence de son père et le reflet de celle-ci dans leur dynamique de père et fille :

Anne-Sophie, 13 ans :

Je commence sérieusement à ne plus aimer ma vie. C'est sûr qu'il y a des aspects positifs mais la plupart négatifs. L'autre jour quand je marchais avec [Eulalie] nous avons vu [Marc] et son père aller au parc. Ils venaient jouer au « baseball » quelque chose que je sais que mon père ne ferait jamais avec moi. Je suis certaine que s'il était « normal » il serait plus macho so il m'amènerait peut-être faire des choses sportives. J'aimerais tellement ça. Quand je pense à mes amis qui font souvent des activités sportives avec leurs pères ça me fait de la peine car je sais qu'on ne fera jamais ce genre d'activité. Peut-être que si j'avais un frère je pourrais faire des activités sportives avec lui. Avec un peu de chance je vais me trouver quelqu'un avec qui je pourrais

faire les choses que je ne peux pas faire avec mon père. (le 27 avril 1994, journal personnel)

En comparaison aux autres papas, l'homosexualité de son père et son manque d'intérêt vis-à-vis des sports se situaient, de son point de vue, à l'extérieur de la norme. D'autant plus qu'ils étaient, à son sens, interreliés. Elle ne pouvait donc pas interagir avec lui comme d'autres interagissaient avec leur papa, ce qui faisait en sorte que leur dynamique lui paraissait, elle aussi, anormale. Elle était donc bien consciente du statut marginal de l'homosexualité, ce qui reflète sa compréhension, à cet âge, des représentations sociales en matière d'orientations sexuelles alternatives. Compte tenu de la complicité qu'elle partageait avec son père, de même que de la réciprocité entre le regard d'autrui et son langage interne, cette compréhension venait aussi compromettre sa propre identité. Au surplus, elle évoquait, dans cet extrait, le regret de ne pas avoir un frère et l'espoir de « trouver quelqu'un » pour assouvir son besoin de normalité, ce qui évoque l'intensité de l'amour qu'elle vouait à l'agresseur et ce qu'elle avait nommé, quelques années plus tôt, la « nécessité de sortir avec quelqu'un ».

Je ne voulais pas, au début, avouer à mes ami(e)s que mon père était gai, plus particulièrement parce que je ne savais pas comment en parler et que j'anticipais les rires et grimaces. Je me rappelle tout de même en avoir glissé un mot à Éloïse, laquelle n'avait été ni troublée ni enthousiasmée par ce que je lui annonçais (voir citation p.133). Amélie, pour sa part, s'était éclatée de rire, convaincue que c'était une blague. Elle s'était ensuite excusée et m'avait assuré que cela ne changeait rien à notre amitié. Renaud, un ami d'école, m'avait, de son côté, immédiatement prise en pitié. Il me semble avoir pensé que j'avais eu raison de vouloir le cacher. D'autant plus que j'étais bien consciente des attitudes qu'entretenaient certains membres de ma famille à l'égard de mon père. Je me souviens, à cet effet, que l'un d'eux m'avait expliqué que mon père était possédé du diable et que, puisque j'étais sa fille, j'avais le diable en moi. Cette personne avait alors insisté à ce que je me convertisse au christianisme pour éviter de brûler sur terre lorsque Jésus viendrait secourir ses fidèles. Pourtant, j'aimais mon papa et, peu importe sa différence, il m'aimait aussi. Après quelques années de cachotteries et sous l'influence de mon père, j'ai compris qu'il n'était pas nécessaire de maintenir un tel silence vis-à-vis de sa différence et qu'il valait mieux la nommer pour dénoncer tous

les préjugés à son endroit plutôt que d'entretenir un sentiment de honte. Sans oublier, comme le dit si bien ma mère, que « Ton père ne le cachait pas avec qui que ce soit. » Il savait tout de même se montrer discret et je lui en étais reconnaissante :

Mon père:

[...] quand j'allais avec toi avec les enfants, j'allais toujours comme père pis [...] j'affichais pas nécessairement [...] donc c'qu'y'arrive c'est que j'étais un père ordinaire. [...] j'amenais pas [mon copain] avec moi quand j'allais t'chercher [...] le seul temps où tes amis étaient conscients que [mon copain] était plus qu'un cochambreux c'est si y v'naient chez nous. [...] Ou si tu leur disais. [...] Donc c'est toi qu'y'était en contrôle de ça.

Je me souviens de ce copain et de ma jalousie passagère à l'endroit de l'attention que mon père lui accordait. Je n'avais pas l'habitude de partager son affection avec quelqu'un d'autre que ma mère et étais donc un peu possessive de lui. J'ai vite compris que personne ne pouvait compromettre l'amour qu'il me consacrait.

La province de l'école secondaire

Je me rappelle, à l'école secondaire, avoir milité pour les droits des homosexuels. D'autant plus que j'assistais avec mon père, depuis quelques années déjà, à la parade annuelle de la fierté (parade pour célébrer les orientations, identités et pratiques sexuelles possibles). Je l'aimais plus que tout et j'admirais son courage. Nous étions une famille unique et j'en étais de plus en plus fière, ce qui relève, sans doute en partie, de mon expérience au camp d'été en compagnie d'un groupe d'enfants différents. Je portais d'ailleurs le drapeau arc-en-ciel (drapeau à l'effigie des identités et orientations sexuelles alternatives) sur mon sac, et ce, avant mon propre coming out (processus durant lequel on affiche son orientation sexuelle). La sexualité, en particulier l'homosexualité, était un thème que j'explorais souvent dans mes travaux scolaires. Au fil des ans, j'ai appris ce que voulaient dire l'ignorance, l'intolérance et l'homophobie et je les dénonçais au nom de mon père et de ses semblables. Le plus j'en parlais, le plus je comprenais qu'il fallait en parler, notamment puisque l'homosexualité était raillée de l'espace discursif en milieu scolaire. À titre d'exemple, en dixième année et à l'âge de 14 ans, j'ai dû, dans le cours d'art dramatique, rédiger une pièce de théâtre inspirée d'une histoire courte. Dans mon interprétation de l'histoire, le papa était gai.

Mon enseignante m'avait alors reproché d'avoir exploité une thématique que je ne pouvais comprendre. Elle tenait pour acquis que je ne savais pas ce que c'était que d'avoir un père homosexuel, ce qui relève d'un discours hétéronormatif. Mon père ne s'est pas gêné pour lui dire ce qu'il pensait de ses préjugés. Il me montrait, par l'entremise de son intervention, que de telles attitudes étaient inadmissibles et qu'il fallait les contester afin de les abolir. À cet effet, mon père se rappelle que « J'l'avais mis à sa place [...] dans l'sens où y faudrait p't'être une plus grande ouverture d'esprit sur [...] Les réalités de la vie d'vos étudiants. »

Il est toutefois arrivé, dans ce cours et sous la tutelle d'une autre enseignante, que certains élèves soient appelés à incarner des personnages homosexuels. Contrairement aux scènes amoureuses entre un garçon et une fille où il était entendu que les comédiens devaient s'embrasser, les scènes homoérotiques n'étaient jamais représentées avec autant d'intimité, et ce, afin d'« éviter le scandale ». Selon moi, cette prise de position était, en soit, scandaleuse, voire hypocrite, et rendait compte d'un double standard homophobe également présent dans la société.

En ce qui touche à mon orientation sexuelle, Anne-Sophie écrivait, à 13 ans, que « Personnellement je suis attirée / aux personnes du sexe opposé / Mais je n'ai rien contre ceux / Qui aiment les gens du même sexe qu'eux. » (1994, Projet scolaire : Ma vie continue). Elle affirmait alors aimer les garçons. Un an plus tard, son discours avait changé :

Anne-Sophie, 14 ans:
What should people feel?
Who should people like?
Since life seems so unreal,
since I think I'm a dyke.
(1995, recueil de poèmes)

Elle avouait, l'année suivante, que « Ça fait un bout d'temps que j'doute d'être bisexuelle mais j'suis pas sure. J'me vois autant avec un gars qu'avec une fille mais y faudrait que j'essaie pour voir. C'est juste trop compliqué. » (le 1^{er} février 1996, journal personnel). Malgré qu'elle ouvrait la porte à ce genre de réflexions, elle la refermait aussitôt sous prétexte que « c'est juste trop compliqué ». Sur ce point, je me souviens avoir eu peur des regards et des réactions d'autrui vis-à-vis de mon questionnement

identitaire, notamment en raison du discours hétéronormatif qui régnait dans mon école. J'étais prête à revendiquer les droits à l'égalité et à la reconnaissance des gais, lesbiennes, bisexuel(les)s, transgenres et incertain(es) (GLBTI), mais uniquement au nom des autres, ce qui me permettait justement de maintenir une distance en regard des jugements. Autrement dit, j'étais réticente à l'idée de m'approprier une identité jugée marginale puisque j'étais encore séduite par ce que représentait la normalité. Sans compter que je craignais d'espérer l'amour d'une fille pour éviter le toucher d'un garçon que j'avais connu contre mon gré, ou encore de confondre l'identité de mon père avec la mienne. Que je l'aie voulu ou non, l'attrance que je ressentais à l'intention d'une amie m'incitait à me questionner, et ce, alors que je cherchais, par le biais de la raison, à nier ce que je savais déjà :

Anne-Sophie, 15 ans :

[Mathilde] est déménagée [dans une autre ville] [...] Je sais qu'elle ne sens pas envers moi ce que je ressens envers elle c'est pour ça que j'ai choisi de ne pas lui dire.....encore.....Pour moi elle est ma meilleure amie et ma soul mate. Je l'aime tellement que ça me fait peur. C'est à cause d'elle que je doutais être lesbienne ou bisexuelle mais je crois que cette affection n'est qu'amicale. (le 14 juin 1996, journal personnel)²⁴

Ce dernier extrait révèle, en effet, qu'elle craignait et cherchait à minimiser la signification de l'amour qu'elle éprouvait envers cette amie. C'est d'ailleurs à la suite d'une visite de cette dernière qu'Anne-Sophie avait, comme on l'a vu dans la section en matière d'amour hétérosexuel, écrit ceci : « C'est bizarre aimer [...] C'est de pleurer et d'obséder sur quelqu'un d'innacesible. De trop aimer une bonne amie qui ne te regardera jamais comme tu la regardes. Je n'aime pas aimer. » (le 28 juin 1996, journal personnel). Les sentiments qu'elle avait à l'endroit de cette amie suscitaient alors une remise en question quant à l'amour à titre de bouée de sauvetage, et ce, probablement puisqu'il ne s'agissait plus d'un amour normatif. Compte tenu de ses écrits à cette époque, je constate que la marée de ses amours était, de part et d'autre, partagée de vagues destinées aux jeunes femmes et de remous à l'intention de jeunes hommes. Il est à se demander si elle voulait, consciemment ou non, se distraire de l'éveil identitaire

²⁴ Les thèmes des orientations sexuelles alternatives et de l'amour sont ici juxtaposés et seront désormais traités simultanément.

que provoquait son attrait pour Mathilde ou encore simplement qu'elle s'accrochait à quiconque, garçon ou fille, lui vouait une attention positive : « [Mathilde] est en ville. Elle devrait bientôt arriver. J'ai hâte de la voir [...] Est-ce que j'aime [Christian]? J'sais pas!! C'est rendu plate d'aimer seule. Et lui c'est clair qu'il ne m'aimera jamais » (le 6 août 1996, journal personnel). Quoi qu'il en soit, Anne-Sophie était toujours convaincue de ne pas être aimable : « Ça va plus ou moins bien avec [Mathilde]. On dirait que personne ne m'aime autant que je les aime. On dirait qu'elle se foue d'ma gueule. J'sais pas [...] J'EN AI ASSEZ D'AIMER! » (le 9 août 1996, majuscules dans l'original, journal personnel). D'autant plus qu'elle dépendait de la personne aimée pour combler un vide, lequel relevait, on s'en souvient, d'un sentiment de solitude, d'un manque d'amour-propre et de la conviction que sans l'autre, elle n'était plus :

Anne-Sophie, 15 ans :

Une chance que [Mathilde] m'a encouragée à sortir prendre une marche sinon je me serais sentie tellement vide [...] C'que j'aime le plus c'est d'être en la compagnie de [Mathilde] [...] Elle est tellement parfaite. Une vraie femme fatale. Elle est belle même quand elle dort. (le 11 août 1996, journal personnel)

Anne-Sophie, 15 ans :

J'adore être avec [Mathilde]. C'est bien de vraiment pouvoir parler à quelqu'un [...] Si seulement elle [...] revenait [dans ma ville] avec moi. Je sais que ce serait 100x mieux. (le 13 août 1996, journal personnel)

Étant donné qu'Anne-Sophie aspirait elle-même à la perfection, il n'est pas surprenant qu'elle se soit intéressée à une fille qui représentait, à ses yeux, l'idéal qu'elle cherchait à atteindre. Toutefois, la « perfection » de cette amie venait brasser ses propres insécurités par le biais de son habitude à se comparer aux autres : « Avec une amie comme [Mathilde] à mes côtés c'est sur qu'on ne me prêtera jamais d'attention » (le 13 août 1996, journal personnel). Anne-Sophie était ainsi à la fois amoureuse et envieuse de son amie. De surcroît, elle commençait à se renseigner quant aux services offerts aux personnes GLBTI. C'est d'ailleurs durant cette période qu'elle avait collé, dans son journal, une liste de ressources à l'intention des GLBTI, de même que le slogan « CÉLÉBRONS LA FIERTÉ DES GAIS ET DES LESBIENNES » (1996, majuscules dans l'original, journal personnel). D'autant plus qu'elle commençait

à parler de son éveil identitaire : « [J'ai dit à mon meilleur ami] au sujet de papa pis de mes tendances bisexuelles. Ça lui dérange pas. » (le 9 novembre 1996, journal personnel). Quoiqu'elle commençait à parler de son identité, les derniers mots indiquent qu'elle continuait à se soucier de l'opinion d'autrui. Autrement dit, elle avait peur qu'on l'abandonne.

Entre temps, elle avait, dans le programme d'un spectacle théâtral, dédié sa prestation à Mathilde. Sans compter qu'elle nommait enfin la nature des sentiments qu'elle éprouvait à son endroit, et ce, alors qu'elle était en relation de couple avec un garçon :

Anne-Sophie, 16 ans :

[Cassandre] a m'a d'mandé pourquoi j'aime tant [Mathilde]. J'y ai pas dit la vraie raison. Ben, j'y ai dit qu'était spéciale, pis qu'on pouvait s'parler pendant des heures. La vérité, c'est qu'je l'aimais...comme, genre, AIMAIS. Si elle était encore ici, je l'aimerais probablement encore.....J'M'ENNUIE D'ELLE!!! [...] Dans l'fond je l'aime encore [...] dans mon cœur je l'aime. Si [Christophe] savait ça..... (le 20 janvier 1997, majuscules dans l'original, journal personnel)

Au surplus, elle fréquentait son copain depuis quelques semaines et se préparait à lui annoncer l'homosexualité de son père : « Y va surement rencontrer papa bientôt. Y faudrait qu'j'y dise qu'yé gay. J'sais pas trop comment pis j'sais vraiment pas comment y va réagir..... » (le 23 janvier 1997, journal personnel). Le dévoilement de l'orientation sexuelle de son père s'avérait alors, dans son esprit, nécessaire et digne d'une déclaration distincte. Elle reconnaissait ainsi la marginalisation de l'identité homosexuelle. Son souci quant aux réactions possibles révèle qu'elle accordait toujours de l'importance au regard et à l'opinion d'autrui. Elle ajoutait, ensuite et au sujet de son copain, que « Être intime avec lui ça m'dérange pas, mais quand yé excité, ça m'répugne » (le 23 janvier 1997, journal personnel). Anne-Sophie semblait alors éprouver une certaine aversion vis-à-vis du désir que manifestait son copain envers elle. Elle avait d'ailleurs, par le passé, éprouvé ce malaise avec d'autres garçons. Bien qu'on puisse s'imaginer qu'il y ait un lien entre cette aversion et les agressions sexuelles qu'elle avait subies, le contenu de mes données suggère qu'elle était, tout simplement, davantage intéressée par les filles : « Je veux les filles. J'aime les toucher, les caresser. J'ai des papillons au ventre quand je parle à [Sandrine], et je veux toujours être collée à

[Sylvia] quand je suis avec elle. Qu'est-ce que ça veut dire? » (le 4 mars 1997, journal personnel). Anne-Sophie se rendait alors à l'évidence que son inclination pour les filles n'était pas passagère, et ce, tout en se questionnant quant à sa raison d'être. D'autant plus qu'elle en affectionnait plus d'une à la fois, ce qui rappelle les tendances remarquées dans la section vouée à l'amour et aux relations de couple hétérosexuelles.

Elle semblait toutefois en aimer une plus que les autres, ce qu'elle avait eu le courage d'avouer à son meilleur ami :

Anne-Sophie, 16 ans :

[J'ai dit à mon meilleur ami] que j'aimais [Sylvia]. Y'était inconfortable au début, mais y l'prend bien maint'nant. Toute l'histoire recommence. Est-ce que j'lui dis ou non? Et comment? Quand?.....C'est plus difficile aussi parce que comment je suis sencée savoir si elle veut être avec moi, avec une fille..... (le 7 mars 1997, journal personnel)

Elle décrivait, une fois de plus, la réaction de son ami à la suite de son aveu. Je présume qu'elle craignait la rétroaction négative d'autrui, ce qui confirme sa compréhension des représentations sociales propres aux orientations sexuelles alternatives, l'importance qu'elle accordait au regard et à l'opinion des autres dans sa construction identitaire et sa peur de l'abandon. En outre, son questionnement quant à la possibilité de déclarer ses sentiments à celle qu'elle aimait l'incitait à prendre conscience d'un défi supplémentaire dont elle ne s'était jamais, auparavant, souciée avec les gars : comment pouvait-elle savoir si la demoiselle aimée était ou non intéressée par les filles? Elle avait alors, jusqu'à présent, tenu pour acquis que tous les garçons auxquels elle s'était intéressée affectionnaient les filles et, ce faisant, avait elle-même entretenu une vision hétéronormative de son entourage. Elle était désormais plus consciente des identités et orientations sexuelles possibles et voulait, sous l'influence d'un ami, s'intégrer à une communauté d'appui au sein de laquelle elle serait comprise :

Anne-Sophie, 16 ans :

[Mon ami] est dans le groupe de jeunes homosexuels. Il va à des rencontres tous les mercredi soirs et il m'a invité à y aller. Pour voir quel genre de monde c'était, j'ai demandé si je pouvais assister à une activité de fin de semaine (saturday night movie). J'voulais pas l'dire à maman ou papa pour des raisons évidentes, et je ne voulais surtout pas leur dire que je voulais aller au bar après non plus. En quittant la

maison, j'ai vu papa. Il a dû sentir que je mentais puisqu'il m'a demandé de le téléphoner. Je l'ai fait (j'aurais pas dû). J'ai eu un speech au téléphone et une interdiction d'aller au bar, en plus d'une promesse qu'il m'en reparlerait. Le film était bien (les gens étaient gentils) mais j'ai quitté tout de suite après puisqu'ils allaient au bar. En attendant l'autobus, papa et [son copain] sont passés en voiture et m'ont reconduit à la maison. « Qu'est-ce que j'avais à faire là quand je ne suis pas lesbienne? C'est dangereux! Un basher aurait pu me faire du mal en sortant!!... » Pourquoi est-ce qu'y m'font ça?! Maman prend pour acquis que j'suis lesbienne, papa que je suis hétérosexuelle!! Moi là-dedans!! Est-ce que j'ai mon mot à dire quant à mon orientation sexuelle?! Je suis ce que l'on appelle BISEXUELLE!! En autres mots, indécise, ouverte à tout!! Mais ayant deux parents de chaque bord je ne pourrais plaire à ni un ni l'autre. Si je l'admets à maman, elle dira que c'est la faute à papa. Si je le dis à papa, il pensera que j'essaie de le plaire ou de me rapprocher de lui. (le 6 avril 1997, soulignements et majuscules dans l'original, journal personnel)

Anne-Sophie se sentait alors étiquetée par ses parents, ce qui la poussait à nommer, en lettres majuscules, l'identité qu'elle réclamait depuis peu : « BISEXUELLE ». Sa perception des orientations sexuelles possibles était ainsi limitée aux extrêmes que représentaient l'hétérosexualité de sa mère et l'homosexualité de son père, de même qu'à l'entre-deux que constituait la bisexualité des « indécis ». De plus, elle semblait anticiper la déception éventuelle de l'un ou l'autre de ses parents, cherchant à négocier son identité en fonction de la leur, le tout en craignant de ne pas être prise au sérieux. Elle voulait alors se définir sans menacer l'intégrité de ses relations familiales et projetait sur ses parents sa peur du rejet et de l'abandon. Du reste, elle avait compris, dans les propos de son père vis-à-vis du groupe des jeunes GLBTI, qu'il s'agissait d'une communauté exclusive au sein de laquelle elle n'avait pas sa place et qui était parfois la proie d'attaques. Compte tenu des soulignements, des points d'exclamation, des lettres majuscules et du ton défensif, je présume que les paroles de son père avaient écorché ses sentiments de non-appartenance et d'insécurité, et ce, tout en renforçant le statut marginal des orientations sexuelles alternatives. Il est à noter qu'elle ne semblait pas, ici, se laisser intimider par ce statut. Au contraire, elle le revendiquait au nom de son identité. À titre informatif, il me faut souligner qu'elle participait, depuis quatre ans, au camp d'été théâtral au sein duquel la différence était valorisée. D'autant plus

qu'elle fréquentait une école secondaire artistique au sein de laquelle elle était admirée. Eu égard à ces facteurs et au cheminement de son attitude à l'endroit des orientations sexuelles alternatives jusqu'à présent, je stipule qu'elle n'avait pas intériorisé les représentations sociales qui s'y rapportent. Pour tout dire, il y avait, à cette époque, un revirement dans son discours qui laissait transparaître sa force ainsi qu'une remise en question du statu quo :

Anne-Sophie, 16 ans :

La raison pour laquelle la société est dans un état piteux est que le monde se soumet aux atrocités qui se produisent. Au lieu de se plaindre, il faudrait que chacun de nous fasse sa part pour que les choses changent. Puisqu'à mon âge je ne peux changer grand chose à la société, je vais essayer de faire une différence à l'école (genre, comité de sensibilisation à l'homosexualité). Maintenant que j'ai la motivation, c'est [un membre de la direction] qui néglige de m'inviter à le voir (j'ai fait une demande au bureau). (le 8 avril 1997, journal personnel)

Le contenu de ses propos démontre qu'elle était consciente de pouvoir marcher à contre-courant et, ce faisant, d'initier un changement. Anne-Sophie avait alors entrepris les démarches en vue de sensibiliser sa communauté scolaire à l'endroit des orientations sexuelles alternatives, ce qui me semble paradoxal étant donné son souci de ne pas déranger. Je présume qu'elle s'investissait ainsi dans cette cause afin de faire valoir et d'accepter sa propre identité, ce qui pourrait expliquer la raison pour laquelle elle exprimait simultanément l'envie d'assister plus régulièrement aux soirées organisées par le groupe des jeunes GLBTI de sa communauté : « Idéalement je commencerais à aller aux rencontres pour jeunes gais, lesbiennes et bisexuels la semaine prochaine, mais je ne sais pas si je pourrai mentir chaque semaine. Il va falloir que je leur dise un jour mais QUAND!? et COMMENT!? » (le 9 avril 1997, majuscules dans l'original, journal personnel). Ayant pris conscience qu'il lui fallait mentir à ses parents afin de participer aux activités du groupe, elle commençait à se rendre à l'évidence qu'elle allait devoir leur annoncer sa différence ou, en d'autres termes, faire son coming out. Elle ne s'était donc pas encore ouvertement affichée en tant que « bisexuelle » lorsqu'Abby, une élève dans son cours de mathématique, lui avouait candidement son orientation sexuelle :

Anne-Sophie, 16 ans :

Dans la soirée, j'ai eu un appel inattendu...de [Abby]...j'ai eu une frousse!! Elle m'a dit qu'elle devait parler à quelqu'un, mais elle préférait me parler en personne. J'ai tout de suite deviné ce que c'était. Let's just say she's one of us, ou dans ses propres mots, elle aime les femmes. Elle est venue hier. Elle se sent déprimée, ses ami(e)s sont trop superficiel(le)s à son goût, et ses notes baissent. Classic case of self repression. C'est cool qu'elle me l'aie dit [...] C'est weird parce que j'avais un crush sur elle l'année passée. Pis depuis vendredi j'arrête pas de penser à elle. [...] Elle est vraiment gentille et douce, tellement tranquile que ça peut être inquiétant et elle a ces yeux...de beaux yeux verts...[...] C'est pas parce qu'elle est aux femmes qu'elle va être à moi, mais est-ce que je devrais prendre ma chance? J'aimerais ça mais d'un autre côté ça me rend nerveuse. J'ai jamais été avec une fille, est-ce que ce serait si différent que ça? (le 20 avril 1997, journal personnel)

Je dénote, à première vue, un soupçon de prétention dans sa manière d'analyser les aveux d'Abby et de les balayer sous le tapis de la répression. Cependant, il est probable qu'elle se soit permis d'analyser l'expérience d'Abby puisqu'elle s'y identifiait. De ce fait, il est intéressant qu'Anne-Sophie ait adopté l'appellation « us » (nous), laquelle présuppose un lien d'appartenance au groupe des femmes qui en aiment d'autres et, par ricochet, un lien de complicité avec sa nouvelle amie. Je sens, de surcroît, que la déclaration d'Abby éveillait ses manies amoureuses habituelles : après tout, il a suffi de cette rencontre pour que naisse, en elle, l'espoir d'une liaison amoureuse. Abby, pour sa part, se souvient également que « j'ai décidé de faire mon gros ``coming out`` avec toi. Je me souviens encore quand je t'ai appelé la première fois pour arranger de t'en parler en personne. » Elle ajoute, en outre, qu'elle se sentait « Soulagée d'avoir quelqu'un à qui parler de mes sentiments. »

À la manière des autres béguins au féminin d'Anne-Sophie, cette nouvelle flamme chatouillait sa curiosité et sa nervosité. Toutefois, à la différence de ces autres, elle entraînait aussi toute une série de questions et prises de conscience à l'image du revirement discursif noté plus tôt :

Anne-Sophie, 16 ans:
I can't love the one I should,
the one any other would.
It's her green eyes
I see

When I close mine [...]
Why am I so different
from the others?
Would I want to be the same?
(le 23 avril 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans:
Hopelessly wanting
to be heard,
desperately needing
to be seen.
I stand
confused
afraid
to be abused
by those who don't understand.....
When I close my eyes
I see my heart
devided in two parts.
One of which society
teaches us should not be.
(le 28 avril 1997, journal personnel)

Tandis qu'elle était plus consciente que jamais des pressions sociétales hétéronormatives ainsi que de son positionnement marginal à titre de non-hétérosexuelle, elle remettait en question, à cette époque, son désir de se conformer à la norme, ce qui avait également été constaté dans la section vouée au corps. Ses poèmes signalent tout de même sa peur de subir la violence d'autrui ainsi que son besoin de reconnaissance et d'appartenance. Alors qu'elle avait autrefois misé sur la norme pour assouvir ce besoin, elle pariait désormais sur l'amour et l'attention qu'Abby lui accordait :

Anne-Sophie, 16 ans :
Depuis qu'on s'parle, ça va mieux dans ma tête. J'souris même quand j'suis seule. (le 22 mai 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :
Je lui ai dit que je l'aimais et elle m'a dit « O.K. ». J'ai demandé si c'était mutuel et elle m'a répondu que « oui ». Alors je lui ai demandé si elle se sentirait prête à être avec moi. Encore, elle m'a répondu « oui ». (le 24 mai 1997, majuscules dans l'original, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

[...] elle m'a écrit qu'elle m'aime. Comment pourrais-je exprimer ma joie?! [...] Je me sens bien en d'dans, je m'sens complète [...] le stress est parti [...] Maint'nant il ne reste qu'à le dire à nos parents et ami(e)s. (le 26 mai 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

Pour la première fois depuis longtemps j'suis heureuse [...] J'voudrais passer tout mon temps avec elle. (le 29 mai 1997, journal personnel)

L'affection d'Abby lui procurait ainsi un sentiment de complétude et agissait comme un remède à son malheur. Elle y trouvait tout ce qu'elle espérait de l'amour depuis sa préadolescence, mais qu'elle n'avait jamais trouvé auprès des garçons. J'estime alors que cette relation constitue une deuxième rupture dans la continuité de ses expériences. Il n'est pas étonnant, étant donné qu'elle associait l'amour à l'existence, qu'elle se soit, à ce point et dès les premiers jours, accrochée à sa bien-aimée. Elle a, par ailleurs et en raison de cette union, décidé de révéler son identité à son père :

Anne-Sophie, 16 ans :

Je l'ai dit à papa (hier). Je l'ai fait sur un coup d'tête. On était au cinéma. [Son copain] s'est levé deux minutes pis j'lui ai dit. Ya dit qu'ça l'soulageait qu'j'aille quelqu'un qui puisse « s'occuper » d'moi. Ya dit aussi qu'la sexualité (genre, orientation sexuelle) se stabilise dans la vingtaine, donc pour le moment de suivre mon cœur. J'suis contente de sa réaction [...] Là y veulent nous fêter. J'suis pas mal chanceuse d'avoir un père comme le miens..... (le 1^{er} juin 1997, journal personnel)

Il me semble notoire que son père se soit dit soulagé qu'elle ait quelqu'un pour « s'occuper » d'elle alors que c'était justement ce qu'elle avait recherché dans les relations de couple depuis la préadolescence. Je me demande si la représentation qu'elle entretenait de l'amour était à l'image de celle que cultivait son père ou s'ils avaient simplement vécu des expériences comparables, de telle sorte qu'ils aient, chacun de leur côté, associé l'amour à la tendresse et à l'appartenance. Il est également possible qu'elle ait interprété les propos de son père selon ses propres biais. En outre et dans un autre ordre d'idées, elle se réjouissait d'avoir un père gai qui veuille célébrer son couple sans, pour autant et contrairement à ce qu'elle avait craint, lui imposer une étiquette identitaire fixe. Il est probable, puisqu'elle fréquentait occasionnellement le groupe des

jeunes GLBTI, qu'elle était consciente des défis que doivent habituellement surmonter ses semblables au sein de leur famille. Ainsi, elle était soulagée, comme elle l'était toujours, du fait de sa réaction positive et de son ouverture :

Mon père :

[...] moi j'te disais tout l'temps [...] écoute c'pas important qu'tu t'identifies d'une manière ou d'une autre [...] les mots c'est des étiquettes, c'pas important ça. [...] Tu décideras quand ce s'ra l'temps, quand toi tu sauras si t'es lesbienne [...] parce quand tu me l'as dit la première fois t'étais pas sure. [...] Tu m'as dit qu't'étais bisexuelle, tu pensais qu't'étais bisexuelle. [...] j't'avais fait comprendre que j'aimais autant que t'utilises pas ces étiquettes-là. [...] Parce c'était pas important pour moi d'savoir qu'est-ce que t'étais. [...] j'me souviens j't'avais dit pour moi t'es Anne-Sophie pis Anne-Sophie c'est Anne-Sophie qu'à soit lesbienne, qu'à soit bisexuelle, qu'à soit hétérosexuelle, c'est pas important. [...] c'pas à moi de te donner une étiquette, c'pas à d'autres, c't'à toi de te l'donner donc énerve-toi pas avec ça. [...] Pis tu me l'avais dit parce que [...] t'avais commencé à sortir avec une fille.

Ma mère, pour sa part, explique, plus précisément, que « Tu as probablement senti un plus grand rapprochement pour ton père puisque vous aviez ce facteur de votre vie qui était en commun. » C'est d'ailleurs ce qu'a prétendu mon père en fin d'entrevue :

[...] c'qui nous aide c'est qu'on a on a une complicité dans l'sens qu'on est les deux homosexuels. [...] j'pense qu'on a [...] une connexion là. [...] Pis on a une connexion aussi au niveau de [...] son amour des arts. [...] on a toujours eu cette complicité là, cette capacité de s'comprendre. Ça c'est que'que chose qu'on a toujours eu, toi et moi, depuis qu't'es bébé. On avait **toujours** un p'tit que'que chose qui nous [...] rendait complices. [...] Pis j'pense que on [...] s'est toujours accroché à ça comme étant spécial. [...] c'est un lien [...] d'authenticité.

En ce sens, j'avais un allié en mon père, lequel avait lui-même été exposé aux enjeux des orientations sexuelles alternatives. Il était non seulement en mesure de comprendre mon éveil identitaire, mais aussi apte à m'accompagner et me soutenir dans mon affirmation de soi. D'autant plus que j'avais pris conscience, en raison de son coming out et de l'ouverture dont ma mère faisait preuve, qu'il y avait des possibilités identitaires au-delà de l'hétérosexualité :

Mon père :

[...] t'as grandi dans un environnement où la possibilité n'était pas interdite.

Abby :

Je pense que [l'orientation sexuelle de ton père] a eu comme impact de te donner une plus grande ouverture d'esprit, ainsi que la chance de voir que les gens devraient être vrai face à eux-mêmes en ce qui a trait à leur orientation sexuelle. Je pense surtout que ton père était et est toujours important pour toi en tant que père tout court, peu importe son orientation sexuelle. Ceci dit, il a peut-être facilité les choses pour toi car tu as eu la chance de voir à travers lui que c'était correct d'être gai. Je crois que tu savais ton père heureux et vrai face à lui-même en ce qui concerne son orientation sexuelle.

Hélas et comme c'était le cas vis-à-vis de mon corps, les attitudes et croyances au sein de ma famille étendue en regard de mon orientation sexuelle et de celle de mon père étaient plus variées et contradictoires :

Ma mère :

Je ne crois pas que ma famille a nécessairement « blâmé » ton père pour ton orientation sexuelle mais ils ont sûrement cru que puisqu'il était homosexuel les chances étaient plus grandes que tu le serais aussi. Pour eux l'homosexualité est une maladie ... tu étais victime aussi de cette maladie!!!

Mon père :

[...] y'a une impression dans la famille d'maman [...] que, puisque moi j'suis gai, ben, tu m'imites. [...] Oublie pas qu'dans ma famille c'est un thème qu'y'est plus commun. T'sais, mon père avait un [membre de la famille], ma mère avait [plus d'un membre de la famille]. Donc c'est plus [...] compris qu'c'est génétique²⁵, c'est comme, dans famille. [...] Dans famille à maman la question s'pose, parce qu'eux autres sont moins à l'aise, sont moins familiers.

Cependant, contrairement à ce que soutient mon père, Abby se souvient de l'un des membres de ma famille paternelle qui « était très critique de ton père et voyait l'homosexualité comme pas naturelle et un péché. » Cet homme avait, en effet et sous l'influence de l'alcool, passé toute une soirée à dénoncer son mépris à l'endroit des personnes GLBTI. Il m'avait d'ailleurs prévenue qu'il me déshériterait s'il apprenait

²⁵ Bien qu'il me semble d'intérêt de souligner l'opinion de mon père à ce sujet, je n'ai pas l'intention d'en faire l'analyse. Après tout, l'objectif de ce travail n'est pas de déterminer la raison d'être des identités et orientations sexuelles alternatives.

que j'étais lesbienne. Bien que l'amour familial avait encore ses conditions, j'acceptais mieux de ne pas y souscrire.

Ne voulant pas reproduire la marginalisation des personnes GLBTI, j'étais prête, en milieu familial et scolaire, à vivre ma vie de couple sans la cacher. De son côté, Abby était encore bien intimidée par les jugements des autres, et ce, plus particulièrement à l'école : « [...] j'avais un peu peur de la réaction des autres élèves et du personnel. » Cette crainte rend compte des contraintes du discours hétéronormatif dans l'espace socioscolaire. À ce propos, bien que je voulais, dans ma tête et mon cœur d'adolescente, vivre notre union comme les couples hétérosexuels vivaient les leurs, je reconnaissais, compte tenu des réactions d'autrui, qu'elle était différente, surprenante et, pour certains, dérangeante :

Abby :

Il y avait définitivement plus d'attention envers nous lorsque les gens ont réalisés que nous étions un couple. Des fois ce n'était pas positif. Je pense que tu réalisais que notre couple n'entrait pas dans les normes d'identités sexuelles pour plusieurs des personnes à l'école (élèves et personnel).

Anne-Sophie, 16 ans :

Je passe beaucoup de temps avec [Abby]. Les gens commencent à remarquer et des rumeurs se sont mises à circuler. Quand on marche ensemble les regards se braquent sur nous. We're the talk of the school, the live entertainment. Ça n'me dérange pas. (le 8 juin 1997, journal personnel)

Bien qu'on puisse s'imaginer qu'elle tentait de se convaincre, Anne-Sophie ne semblait pas, à cet âge, se soucier de l'attention que lui attirait son couple. Elle baignait plutôt dans l'émerveillement que faisait naître cette première expérience amoureuse réciproque. Comme le dit si bien ma mère, « Vous étiez les deux à l'aventure de vos sentiments. » L'amour et l'intimité que nous partagions étaient, en effet, bien différents de ceux que j'avais, par le passé, connus avec des garçons. À vrai dire, j'aimais Abby avec mon cœur plutôt qu'avec ma tête :

Anne-Sophie, 16 ans :

Je l'ai embrassé doucement sur les lèvres [...] Nous étions nerveuses, un peu maladroite, mais je dois dire que je n'ai jamais autant aimé et participé à un échange de baisers [...] (le 17 juin 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

J'ai envie d'elle comme je n'ai jamais eu envie de personne de ma vie. (le 22 juin 1997, journal personnel)

Ma mère :

Tu as été dans des relations avec des garçons et des filles après les événements avec [l'agresseur] mais j'ai toujours cru que ce n'était pas aussi naturel avec les gars. [...] J'ai toujours eu l'impression que les amis gars dans ta vie étaient comme tes frères. Peut-être que tu aurais voulu que ce soit plus que ça mais tu ne semblais pas prête à t'aventurer plus loin.

Mon père :

[...] la façon qu't'étais avec [les garçons], t'étais pas avec eux autres. [...] j'm'inquiétais pas des gars parce ça avait pas l'air à être trop sérieux avec les gars. [...] [Avec Abby] c'tait plus clair. Ça c'tait différent. [...] Oui. Là [...] ça avait l'air plus sérieux. [...] c'tait plus affectueux. [...] Y'avait plus un lien d'affection, tu sentais plus [...] l'attraction sexuelle qu'y'était pas avec les gars. Les gars c'taient des chums. Les filles c'taient plus que des chums.

Au terme de quelques mois, Anne-Sophie et Abby avaient convenu qu'il était temps de confirmer les rumeurs et de dévoiler leur amour et leur identité à leurs amies :

Anne-Sophie, 16 ans :

[Abby] l'a presque dit à [Anjou] mais elle a changé d'idée à la dernière minute. Moi je l'ai dit à [Nicole]. J'lui ai demandé si ça lui dérangeait. Elle m'a répondu que je suis encore Anne-Sophie. (le 7 juillet 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

Vendredi, elle l'a dit à [Anjou] et moi je l'ai dit à [Amber] et à [Ilka].....d'après moi c'est [Ilka] qui a le mieux réagit...elle m'a demandé : « Are you happy? »...je lui ai dit oui et elle m'a dit qu'on était chanceuse d'aimer quelqu'un qui nous aime autant.....[Amber] a dit qu'elle s'en doutait mais que ça ne lui dérangeait pas (je sais qu'elle était nerveuse)...pour [Anjou], [Abby] a dit qu'elle l'a bien pris mais je sens qu'elle est un peu mal à l'aise autour de nous.... (le 9 septembre 1997, journal personnel)²⁶

²⁶ Je me permets ici de rompre la chronologie des données puisque le contenu de cet extrait rend également compte du coming d'Anne-Sophie auprès de ses amies. D'autant plus qu'il a été rédigé quelques mois après l'extrait précédent. La chronologie sera désormais rétablie.

Compte tenu de la réciprocité entre l'opinion de l'autre et l'identité d'Anne-Sophie, j'estime que le souci de déranger ses proches relevait de son besoin de se sentir validée. Bien heureusement pour elle, les réactions s'avéraient positives.

Outre ses amies, Anne-Sophie avait enfin eu le courage de se confier à sa mère : « Je l'ai dit à maman (pour moi et [Abby]). Sa réaction était tellement simple et banale que je ne peux pas la décrire.... » (le 13 juillet 1997, journal personnel). À cet effet, je me souviens avoir pensé que je n'avais pas eu raison de craindre sa réaction et, de même, avoir compris que j'allais pouvoir vivre mon identité ouvertement en sa présence :

Ma mère :

Je pense que tu pouvais te sentir à l'aise autour de moi puisque je n'ai jamais démontré de rancune, d'agression ou de comportements négatifs envers ton père. [...] Tu démontrais sans gêne tes sentiments envers [ta copine]. Quand vous étiez avec moi, avec vos amis, et quand vous étiez dans des endroits publics on savait que vous étiez un couple.

L'ouverture en matière d'orientations sexuelles alternatives dont je bénéficiais au sein de ma petite famille s'opposait au silence à cet effet dans le foyer d'Abby. Sur ce point, Anne-Sophie racontait comment Abby « trouve ça injuste que sa sœur peut partager ses amours, mais moi elle doit me garder secrète. » (le 22 août 1997, journal personnel)²⁷. Abby attendrait encore quelques mois avant d'en parler à sa mère, laquelle ne parviendrait jamais pleinement à accueillir Anne-Sophie dans son cercle familial. Au fait, elle s'inquiétait du temps qu'Anne-Sophie et Abby passaient ensemble. À relire les journaux personnels d'Anne-Sophie, je constate qu'elle voulait, en effet, toujours être auprès de son amoureuse. Je me permets ici de rompre la chronologie des données afin de traiter simultanément les extraits dont le contenu appuie mon propos :

Anne-Sophie, 16 ans :

Je m'ennuie d'[Abby]. On se parle au téléphone à tous les jours et on se voit à tous les deux jours (ou presque), mais on dirait que ce n'est quand même pas assez. Je voudrais être avec elle chaque seconde de chaque minute de chaque heure de tous les jours pour toujours.....
(le 16 juillet 1997, journal personnel)

²⁷ Je me permets ici de rompre la chronologie des données afin de comparer mon coming out auprès de ma mère à celui d'Abby auprès de la sienne. La chronologie sera désormais rétablie.

Anne-Sophie, 16 ans :
Ça me soulage que pour une fois quelqu'un que j'aime passionément m'aime autant. (le 11 août 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :
Est-ce que c'est mal de vouloir être avec toi TOUT le temps? J'ai peur de devenir trop dépendante de toi. (le 25 septembre 1997, majuscules et soulignement dans l'original, journal conjoint)

Anne-Sophie, 16 ans :
I guess que moi pis [Abby] on est dépendante l'une de l'autre. Mais j'aime ça comme c'est là [...] Dans ma tête, ça n'existe pas la vie sans elle. Que deviendrons-nous si un jour on se sépare? C'est engourdi quand j'y pense. Ça ne s'imagine pas!! Est-ce que c'est bon ou mauvais signe? (le 24 octobre 1997, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :
I'm addicted to you...I'm addicted to your love. (le 26 novembre 1997, journal conjoint)

Anne-Sophie, 17 ans :
Moi je t'aime et je n'aime pas te laisser partir. J'ai l'habitude de t'avoir avec moi, que tu sois chez moi, et c'est vide sans ta présence. (le 9 janvier 1998, journal conjoint)

Étant donné la représentation qu'elle se faisait de l'amour réciproque, il n'est pas surprenant qu'elle en dépendait à ce point. Au fait, elle retrouvait enfin sa légitimité dans l'amour d'Abby et l'éventualité d'une rupture correspondait au retour à la solitude, l'insignifiance, la non-appartenance, bref, au vide que signifiait l'absence de l'autre.

En ce qui concerne le projet de sensibilisation qu'elle avait entrepris en vue de réclamer son pouvoir face à l'adversité que constituait l'hégémonie socioscolaire hétéronormative, Anne-Sophie profitait de ses vacances pour prévoir son plan d'action. Il est à noter que la chronologie des données n'est toujours pas rétablie :

Anne-Sophie, 16 ans :
J'ai commencé à téléphoner à des endroits pour connaître les dates des événements spéciaux concernant la sensibilisation à l'homosexualité et au SIDA... (le 16 août 1997, majuscules dans l'original, journal personnel)

Anne-Sophie, 16 ans :

J'aimerais former un groupe pour écrire une lettre de demande pour former un comité de sensibilisation aux orientations sexuelles alternatives de notre école. Je veux juste m'assurer que j'ai tous les renseignements qu'il me faut. (le 3 octobre 1997, journal conjoint)

Le lecteur se souviendra qu'elle avait, en vain et au printemps dernier, soumis une demande afin de rencontrer l'un des membres de la direction. Elle prenait donc l'initiative de préparer un dossier afin de vendre son idée à la direction et se cherchait, à présent, des alliés pour mener son projet à bien. Outre cela, je remarque qu'elle employait ici l'expression « orientations sexuelles alternatives », ce qui me laisse entendre qu'elle avait peut-être élargi sa conception des orientations sexuelles possibles.

Pour ce qui est de son identité sexuelle, elle proclamait haut et fort sa bisexualité :

Anne-Sophie, 16 ans :

D'un côté,
[Denis],
de l'autre,
[Cassandre].

Notre mission :
admirer les passants.

Elle,
s'excite à la vue d'un homme fort.

Lui,
contemple le corps d'une femme.

Et moi,
je les regarde tous...

(septembre 1997, Projet scolaire : Bribes de ma vie)

Anne-Sophie, 17 ans :

I am the dotted line
on a two way street
unsure,
of which side I prefer.

Both bathroom door people
appeal to me,

I am the wall in the middle
peaking either way.

(1998, journal personnel)

En outre, le revirement discursif identifié plus tôt et portant sur les pressions sociales normatives se développait :

Anne-Sophie, 16 ans :
The damage is done,
they are all mostly one....
The others are condemned
for we're not part of the trend.
But who would want to be
amongst those
who have sacrificed their souls
to fit into society's ideal.
The truth has been cealed
but now it is revealed:
personalities aren't "in" anymore,
all you need are cool clothes from cool stores.
Differences are being attacked.
Be afraid,
monotony is back.

Minorities don't stand a chance
for we have learned to dance their dance.
Unfortunately,
some of us don't see
it's better that way.
They want to play
their game
and pretend to be the same.

At the end they will pay the price
for what they have sacrificed.
I have not yet been fooled
and I will not be ruled
by those who have become one.
Beware,
my revolution has begun...

(daté du mardi 29 juillet 1997 et transcrit le 30 juillet 1997, journal personnel)

La norme n'était donc plus un idéal à atteindre, mais plutôt un virus sociétal assimilatoire qui condamnait les autres ou, autrement dit, les minorités, à une vie de sacrifices et de marginalité. Elle se révoltait ainsi contre la continuité de ses expériences relatives à son corps et s'armait, du même coup, des bienfaits de celle

propre à son orientation sexuelle. Ce poème est alors chargé d'une prise de conscience à l'endroit des tensions et injustices qu'elle percevait entre la norme et la différence, d'une prise de position en faveur de la différence, ainsi que de la manifestation de son esprit batailleur. Il me semble alors qu'elle retrouvait, par l'entremise de l'affirmation de son identité sexuelle alternative, une partie du pouvoir qu'elle avait perdu à l'école primaire. En ce sens et en tenant compte de ce qui a été soulevé dans la section vouée au corps, son langage interne était désormais partagé entre la voix de l'enfant qu'elle avait été et celle de l'adulte qu'elle allait devenir. Compte tenu du rôle de l'autre dans sa construction identitaire, je conclus que la reconnaissance et la légitimité qu'elle retirait de sa relation amoureuse et du soutien de ses proches, de pair avec ses expériences au sein de la troupe théâtrale et de sa communauté scolaire artistique, lui permettaient enfin de reconnaître ses forces et de profiter de sa résilience :

Mon père :

[...] j'ai pas souvenir moi que vous ayiez été victimes d'abus, que quelqu'un vous avait fait du mal [...] Vous avez fait rire de vous autres, vous avez fait r'garder, j'me souviens que tu m'disais que les gens rigolaient des fois ou des fois vous passiez pis les gens faisaient des commentaires [...] mais [...] ça avait pas été comme au primaire. [...] D'autant plus que toi, déjà là, à c'moment-là, comme adolescente, t'étais plus, euh, antisociale. [...] Donc ça t'plaisait, d'une manière, de créer ces réactions-là chez les gens. [...] tu tirais une certaine satisfaction de ça donc c'tait moins [...] domageable. [...] mais tu vois, là, [...] tu t'sentais appuyée. T'avais un père, t'avais une mère qui t'acceptaient [...] donc tu t'sentais forte, là. C'tait comme me against the world, là, t'sais.

Anne-Sophie était néanmoins, à cette époque, parfois concernée par la nature de l'attention que son couple méritait au sein de sa communauté scolaire :

Anne-Sophie, 17 ans :

Why are people so cruel and ignorant? Before walking into class, I kissed my girlfriend goodbye. Some students saw us and walked in class giggling. If it were any guy-girl couple, they wouldn't even have noticed. All they see are two girls kissing. They don't care that we love eachother and that we've been together for more than eight months now. I wish they could understand... (le 6 février 1998, journal personnel)²⁸

²⁸ La chronologie des données est désormais rétablie.

Abby :

[...] les défis étaient surtout face à certains garçons sportifs de notre école [et] les regards un peu trop longs dans les couloirs de certaines personnes lorsque nous étions affectueuses. [...] Je me souviens se faire crier ``fucking dykes`` à quelques reprises dans les couloirs et des commentaires en éducation physique. [...] [Le] prof. tenait des propos vraiment homophobes durant ces cours. Aussi, certaines filles n'étaient clairement pas très confortables autour de moi dans le vestiaire à l'école. Je suppose qu'elles pensaient que juste parce que j'étais lesbienne que je serais automatiquement attiré à elles. [...] Des fois c'était plus facile de le cacher et d'éviter les réactions des autres mais souvent la réaction des autres ne me dérangeait pas. [...] Je ne me suis jamais sentie physiquement en danger.

Leur amour était ainsi incompris et stigmatisé de la part de quelques personnes qui usaient de leurs mots, rires et regards pour faire valoir leur désapprobation, ce qui désolait Anne-Sophie qui voulait, malgré tout, qu'on la comprenne et qu'on l'accepte.

Hélas, certains membres du personnel scolaire ont fait preuve d'une violence plus sournoise que celle de nos pairs. Selon ma mémoire, lorsqu'un membre de la direction a enfin accepté que je lui présente mon dossier en matière de sensibilisation aux orientations sexuelles alternatives, il a simplement nié l'existence de mon identité en attestant qu'il n'y avait pas de « monde comme ça dans mon école ». Abby se souvient aussi qu'« il nous avait dit qu'il n'y avait pas d'élèves gais à l'école. [...] C'était frustrant et un peu insultant car je me sentais un peu comme une citoyenne de deuxième classe. [...] [Il] semblait vouloir se débarrasser de nous le plus vite possible. » Cet homme croyait également que ce n'était pas sage d'exposer des adolescents vulnérables et influençables à un tel « style de vie », ce qui reproduit la représentation des orientations sexuelles alternatives comme étant « contagieuses » et « dégénérées ». D'autant plus qu'il anticipait le mécontentement des parents. J'ai protesté mais il n'a pas voulu m'entendre. Je me suis alors confiée à des enseignant(e)s qui avaient déjà prétendu vouloir me soutenir dans mes démarches, mais leur enthousiasme s'était dissipé et je me retrouvais seule à défendre un projet sans avenir :

Mon père :

[...] y voulaient pas qu't'en parles. Y'auraient préféré qu'tu t'taises là-d'sus. [...] y t'résistaient. T'sais, tu voulais partir un groupe d'affaire, j'oublie, un m'ment donné pis t'avais pas eu d'appui, t'avais pas eu d'aide pis, euh, c'tait clair que eux-autres, là, y savaient pas quoi faire

avec ça, [...] y savaient pas comment s'orienter, leur malaise à [...] eux paraissait, t'sais là, y savaient pas quoi faire. [...] c'tait surtout la direction. La direction était vraiment pas à l'aise avec ça. J'me souviens j'avais confronté la direction une fois parce que vous aviez mis des affiches ou quelqu'un avait mis des affiches pis y'es avaient fait descendre. Tu t'rappelles-tu de d'ça? [...] Quelqu'un avait mis des affiches de que'que chose pis y'es avaient fait descendre. Pourtant y'avait d'autres affiches qu'y'étaient là. [...] y'avaient pas osé m'dire qu'c'tait que'que chose qu'y'es avaient mis mal à l'aise ou que le [...] conseil était contre ça, y'avaient plutôt dit ben, tu sais, ah, ça cause des malaises chez les parents des autres. [...] toi ça t'fâchait. [...] T'avais une bonne réaction, t'avais une réaction d'colère. [...] j'me souviens j't'avais dit clairement que c'tait pas ta responsabilité d'éduquer ces ignorants-là.

La direction contribuait alors à l'hégémonie socioscolaire hétéronormative. Comme Anne-Sophie n'avait pas intériorisé les représentations sociales liées aux orientations sexuelles alternatives, elle parvenait, comme en témoigne ce texte composé plusieurs mois après cette rencontre, à extérioriser la colère qui rugissait en elle en raison de la résistance qu'elle cherchait à vaincre. En effet, elle nommait cette colère avec impétuosité et, à la différence de ses écrits en rapport à son corps, reportait le blâme sur ceux qui, à son sens, le méritaient :

Anne-Sophie, 17 ans :

I am utterly PISSED OFF!!! This school is so barried in it's own political correctness, it's sickening!!! Here's the thing...at the end of last year I had approached the principal with the idea of organizing a peer support group for gay-lesbian-bisexual-transgendered and questioning students/teachers/staff of [my school]. He basically ignored me, not taking me seriously. I spent all of last summer collecting articles from the library and making professional looking posters and came back to school ready to take action. He waited a few months before seeing me but the day eventually arrived. Through the whole meeting he looked at me like I was a piece of SHIT and said there weren't any people "like that" in his school. I almost jumped on him right then and there. I left his office making him promise he would at least think about it. That was in November and he's been avoiding me ever since... Now, the problem of homophobia is not only a general one but also a personal one. [Abby] and I are constantly stared at and harassed in the hallways ("dykes"). (le 27 mai 1998, majuscules et soulignements dans l'original, journal personnel)

Au fait, bien qu'elle avait dû laisser tomber son projet de sensibilisation initial, Anne-Sophie n'était pas encore prête à abandonner :

Anne-Sophie, 17 ans :

I'm sick and tired of being abused in my own school, so I wrote an article for the newspaper where I personally asked the [school] population to diminish their discriminatory ways. To prove my point, [the teacher] will not publish my article on the basis of it being inappropriately personal. BULL SHIT!!! They'll print poetry but not an article. I swear to you I will do all that is humanly possible to get this article in the paper. They haven't gotten rid of me yet!!!!!!!!!!!! »
(le 27 mai 1998, majuscules dans l'original, journal personnel)

Sa force battait de plein fouet et alimentait le feu de la révolte noté plus tôt. Elle n'acceptait plus qu'on lui manque de respect et exigeait qu'on lui rende des comptes.

Sur ce point, ma mère déclare que :

Tu t'affirmais beaucoup plus avec les profs et la direction. [...] Tu questionnais les décisions qui étaient prises par la direction et tu cherchais à comprendre leur raisonnement. Tu n'acceptais pas de faire les choses/suivre leur direction tout simplement parce qu'ils avaient dit qu'il fallait le faire.

Je me souviens néanmoins avoir pensé, comme cela avait été le cas à l'école primaire, que je ne pouvais pas faire confiance au personnel scolaire et que, tant que les figures d'autorité n'étaient pas de mon avis, j'étais limitée dans ce que je pouvais accomplir. En fin de compte, j'ai tenu ma parole : j'ai argumenté, insisté, dénoncé, crié, sacré, pleuré, bref, j'ai fait tout ce que peut faire une adolescente lorsqu'une cause lui tient à cœur et l'article a enfin été publié. En voici un extrait :

Anne-Sophie, 17 ans :

Il y a, ici même à [cette école], un certain nombre d'élèves homosexuels. Malheureusement, les valeurs traditionnelles de notre société sont telles que leur identité est quotidiennement critiquée, jugée et même parfois ridiculisée. Ceux qui s'y opposent n'ont qu'à « endurer » durant quelques minutes leur présence alors qu'eux sont soumis à des regards réprobateurs, des commentaires ignorants et immatures tels que « dykes » ou « fag » et à un sentiment d'isolement dans leur propre environnement. Ils doivent aussi transiger avec le stress d'avouer leur identité à leurs proches et avec la possibilité que ceux-ci les rejettent.

[...]

De quel droit se permet-on d'abaisser un individu pour un aspect de sa personne dont il n'a aucun contrôle?!

Il est presque impossible de modifier un système de valeurs déjà établi, soit, mais si chacun faisait l'effort qu'il fallait pour contrôler ses habitudes discriminatoires, l'atmosphère à l'école serait assurément plus détendue et agréable pour tous. (juin 1998, Article dans le journal scolaire : Sensibilisation 101...)

Ne pouvant compter sur l'appui du personnel scolaire, Anne-Sophie, l'adolescente, a pris la responsabilité de dénoncer les comportements homophobes et les mythes hétéronormatifs qui régnaient dans son école, tout en sensibilisant la communauté scolaire à la quotidienneté des élèves GLBTI et aux répercussions de l'intolérance. Ainsi, elle tirait enfin profit de la force qui bouillonnait en elle depuis l'enfance et qu'elle avait, jusqu'à tout récemment, uniquement invoquée pour le bien des autres. De plus, elle rendait compte, dans cet article, de ses connaissances et convictions en matière d'orientations sexuelles alternatives, dont la suivante mérite une attention plus poussée : on ne peut contrôler son orientation sexuelle. Si tel est le cas, c'est donc dire qu'on ne peut, non plus, la changer. Je me demande alors si l'une des raisons pour lesquelles elle n'avait pas intériorisé les messages sous-jacents aux représentations sociales des orientations sexuelles alternatives relevait de la certitude qu'il s'agissait d'un aspect de sa personne qu'elle ne pouvait changer et donc, par conséquent, dont elle n'était pas responsable. Si j'ai raison, cela nous permet également de mieux comprendre pourquoi elle avait intériorisé les représentations sociales de la beauté féminine : puisqu'il est possible de maigrir, mais qu'elle ne parvenait pas à le faire, elle se sentait alors responsable de son poids et des messages qui s'y rapportaient. Sans compter qu'elle était beaucoup plus jeune et influençable lorsqu'elle y a été personnellement confrontée, qu'ils lui ont été communiqués sous forme de violence répétitive et que sa dénommée différence était beaucoup plus visible. Il ne faut pas, non plus, oublier que le discours sociétal en matière de beauté féminine ne fait que s'enraciner depuis son enfance, tandis que celui propre aux identités et orientations sexuelles alternatives change, dans certains milieux, au profit de la tolérance et de l'acceptation. D'autant plus qu'Anne-Sophie était, à même son foyer et en raison de ses parents, exposée, dès la préadolescence, à une image positive de ces identités.

Plus que tout, je sens qu'Anne-Sophie, l'adolescente, cherchait, par le biais de cet article, à faire de son école un espace social inclusif à l'endroit de son couple. Si je me

souviens bien, après la parution de l'article dans le journal, nous n'avons plus été harcelées par nos pairs. Au contraire, ils venaient, me disaient-ils, à notre défense lorsqu'on parlait en mal de nous derrière notre dos. J'ai compris que nous avions, par le simple fait de s'aimer ouvertement et de revendiquer notre droit au respect et à la reconnaissance, ouvert les voies de la communication au sein de notre école. L'homosexualité n'était donc plus autant un sujet tabou. En effet, Anne-Sophie n'a pas, dans ses écrits personnels à la suite de la publication de cet article, fait allusion à l'homophobie de sa communauté scolaire.

Comme c'est le cas pour plusieurs couples adolescents, notre amour, à Abby et à moi, s'est essoufflé. Contrairement à la norme et compte tenu de notre dynamique, nous avons décidé de vivre notre séparation ensemble. Nous nous sommes soutenues pendant plusieurs mois, le temps de guérir du deuil de notre première véritable relation amoureuse.

Depuis ce temps, j'ai côtoyé d'autres élèves GLBTI qui ont fréquenté la même école secondaire et qui m'ont avoué ne pas avoir eu à surmonter une telle résistance. Je me demande parfois si notre lutte n'a pas facilité l'expérience des élèves GLBTI qui nous ont succédé. Je soupçonne aussi que le changement de direction, de même qu'un mouvement sociétal plus large et les initiatives qui en ont résulté, pourrait avoir contribué à une nouvelle ouverture d'esprit au sein de mon ancienne communauté scolaire.

Réflexions de mes covoyageurs

Comme je l'ai fait dans la première partie de ce chapitre, je vais, à présent, considérer des extraits provenant du témoignage de mes covoyageurs en raison de ce qu'ils révèlent au sujet des expériences que je viens de décrire.

En tout et partout, tous s'entendent pour dire que mes expériences sociales à l'école secondaire étaient, somme toute, positives et qu'elles ont, par conséquent, entraîné des répercussions identitaires constructives :

Mon père :

[...] l'école secondaire c'tait, [...] j'avais l'impression qu'tu fonctionnais mieux, parce qu'à l'école secondaire [...] ça pouvait être moins une question de ton succès social. [...] Ça pouvait être plus une

question de ton succès académique. Pis [...] c'est là que t'as commencé aussi, plus, à faire du théâtre [...] et puis t'as commencé à vraiment t'épanouir, là. T'as [...] découvert une façon de te laisser aller [...] ta personnalité v'nait plus à la surface, t'sais là [...] t'as pu commencer à explorer des rôles, des modèles, des [...], comment dire donc, des [...] identités [...] Pis, surtout au théâtre, quand j'te voyais faire du théâtre [...], j'voyais qu'tu pouvais te permettre d'être quelqu'un d'autre. Évidemment j'reconnaisais parce que moi j'ai fait ça aussi. [...] J'reconnaisais que le temps qu'tu faisais du théâtre t'étais pas toi mais [...] tu pouvais te permettre d'être toi en étant quelqu'un d'autre. [...] j'me suis pas beaucoup inquiété d'toi dans [...] ton adolescence. [...] tu semblais être focused, t'avais l'théâtre. [...] Alors ça avait l'air d'être très positif mais t'étais dans une école secondaire qu'y'était pour toi, les arts [...] donc tu pouvais être admirée par tes pairs pour tes talents parce que ça faisait partie d'la chose là. [...] Si t'avais été dans une école secondaire ordinaire c'aurait été l'désastre. [...] Mais le fait qu't'étais dans une école [...] secondaire où c'était des personnalités artistiques, ben l'excentricité, la différence, c'était tout permis ça. [...] Donc t'étais moins à part des autres. T'sais là? T'étais moins à part pis ça [...] t'a beaucoup aidé. [...] ton secondaire t'a sauvée. [...] Parce ton secondaire t'as permis d'être légitime. [...] T'as reconnu ta légitimité à travers ta capacité [...] d'être créative [...] c'est là que t'as vraiment branché dans le côté de toi-même qu'y'était la créatrice. [...] T'as pas réussi à gagner confiance en toi comme personne qui pouvait performer [...] mais au moins comme créatrice. [...] ton secondaire t'as donné ça.

Abby :

Je pense en général que tes expériences sociales à l'école étaient bonnes. Surtout avec le théâtre mais que des fois tu manquais un peu de confiance en toi et pensais trop à ce que les gens penseraient de toi. [...] Je dirais que tu projetais une image d'adolescente un peu incertaine mais aussi comme quelqu'un qui a une personnalité forte et ce peut-être pour cacher un peu ton incertitude. [...] Je pense que nos expériences à l'école secondaire on fait en sorte que tu as formée une identité solide en tant qu'homosexuelle (? Je ne sais pas comment tu t'identifies!) Tu as eu des défis et je pense que cela t'a poussée à te battre pour ce qui te tient à cœur et t'a rendue plus forte en tant que personne. Ça t'a permis de réaliser qui tu étais vraiment, qui tu voulais être et avec quels genres de personnes tu voulais partager ta vie.

Ma mère :

Tu es devenue une femme déterminée à faire une différence, même si tu as toujours eu de la difficulté à croire que tu pouvais réussir dans tous ce que tu essayais. [...] Tu veux faire quelque chose pour mettre fin à ce genre de comportement négatif. Tu veux faire une

contribution pour éviter que d'autres vivent ce que tu as vécu... ceux qui ont souffert comme toi... pour faire en sorte qu'il y aura de l'aide pour les jeunes du futur qui pourraient se retrouver dans la même situation.

Mon père soulève alors l'apport du théâtre dans mon épanouissement personnel, et ce, d'une part, en raison des rôles et identités que j'ai eu l'occasion d'y explorer, et, de l'autre, en vertu de la valorisation dont je bénéficiais du fait de mon talent. Comme je fréquentais une école aux multiples volets artistiques, mon positionnement au sein de la communauté scolaire relevait davantage, selon lui, de mes aptitudes et de ma créativité que de mon succès social, de telle manière que j'aie pu me sentir légitime. Ainsi, mon identité n'était pas réduite à mon orientation sexuelle comme ça avait été le cas avec mon corps. Cela pourrait, en partie, expliquer le courage et la force dont les écrits d'Anne-Sophie, l'adolescente, font preuve. Il me faut toutefois souligner qu'Anne-Sophie écrivait très rarement au sujet de ses expériences théâtrales à l'école, ce qui ne minimise en rien la valorisation qu'elle pouvait y ressentir. De surcroît, il me semble intéressant, compte tenu de la résistance que j'y ai vécue vis-à-vis de mon couple alternatif, que mon père n'ait rien souligné à cet effet dans sa représentation globale des répercussions de mon parcours au secondaire. Il est possible de croire, vu l'encadrement ainsi que l'appui de ma famille et mes amis en ce qui a trait à mon orientation sexuelle et ma relation avec Abby, que mon père en soit venu à conclure qu'il n'y a pas eu de répercussions notoires en regard de cette résistance.

Abby, pour sa part, identifie également l'influence du théâtre à l'égard de la qualité de mes expériences sociales au secondaire. Elle évoque tout de même mon appréhension par rapport au regard et à l'opinion d'autrui, laquelle a fait l'objet de plusieurs mentions tout au long de ce chapitre, ainsi que la contradiction entre l'image que je projetais et les sentiments identitaires qui relevaient de mon langage interne. Pour ce qui est de notre couple et de l'adversité avec laquelle nous avons dû composer, Abby stipule que cela m'a permis de délimiter les frontières de mon identité, de canaliser mes forces de batailleuse et, par contrecoup, de me projeter dans l'avenir.

Enfin, le discours de ma mère réfère également à l'esprit batailleur évoqué dans celui d'Abby, de même que le doute en ce qui concerne mon potentiel de réussite. Elle suggère, par ailleurs, que j'ai choisi, grâce à ces expériences, de faire ma part pour

vaincre la violence socioscolaire. Je ne peux nier que cette thèse s'inscrit dans une telle initiative.

Carte postale sommaire

Comme c'était le cas des représentations sociales de la beauté féminine, j'ai premièrement pris conscience de celles en lien aux orientations sexuelles alternatives dans l'espace discursif entre pairs à l'école élémentaire. Les rires et grimaces de mes collègues de classe ont suffi afin que je comprenne que l'homosexualité détenait, à leurs yeux, un statut marginal.

Lorsque mon père m'a annoncé qu'il était gai, j'ai non seulement senti que ma stabilité familiale était compromise mais, plus encore, qu'il enfreignait, par le biais de sa dite différence, mon atteinte de la normalité. Comme j'aspirais à la normalité en vue d'appartenir et compte tenu de l'importance que j'accordais à l'opinion des autres, je craignais ce qu'on pouvait penser de lui, de moi et de notre famille, laquelle se situait désormais en dehors des standards hétéronormatifs sociaux. Sans compter que j'avais l'impression que sa différence se reflétait dans notre dynamique de père et fille, en raison de quoi je me sentais d'autant plus marginale.

Au terme d'un été au sein d'une troupe théâtrale composée d'enfants différents et sous l'influence de mon père, j'ai cessé de vouloir garder son identité sous silence et me suis mise à dénoncer les injustices que subissaient les gais, lesbiennes, bisexuel(le)s, transgenres et incertain(es) (GLBTI). Puisqu'à l'origine les représentations sociales qui s'y rapportent étaient directement destinées à mon père et à ses semblables plutôt qu'à moi, il m'était plus facile de les réfuter, notamment puisque j'aimais mon père et me savais aimée de lui.

Dès mon entrée à l'école secondaire, je me suis donnée pour mission de briser le silence propre aux orientations sexuelles alternatives que maintenait l'hégémonie hétéronormative de ma communauté scolaire. Alors que je commençais à me questionner quant à ma propre orientation sexuelle, je revendiquais le droit à l'égalité et à la reconnaissance des GLBTI uniquement au nom des autres, et ce, puisque je craignais la rétroaction négative d'autrui et, par association, l'abandon de mes proches. Il m'a fallu faire la connaissance de Mathilde afin de nommer mon inclination pour les femmes, ce qui s'est avéré un processus chargé de déni qui a, au bout du compte, conduit à l'acceptation de soi. J'ai donc dû, en cours de route, vivre le deuil des relations de couple et de l'amour hétéronormatifs à titre de bouées de sauvetage

représentatives d'appartenance et de reconnaissance auprès de mes pairs. La continuité de mes expériences estivales au sein de la troupe théâtrale, l'évolution de ma relation avec mon père, de même que la valorisation que je méritais à l'école en raison de mes talents artistiques ont dérouté mon identité, de telle sorte qu'il y ait un revirement dans mon discours : je commençais désormais à remettre en question le statu quo, à défendre les vertus de la différence et, par le fait même, à me révolter contre la continuité de mes expériences à titre de personne socialement marginalisée. J'ai, par la suite, entamé un projet de sensibilisation au profit des GLBTI de ma communauté scolaire et ai cessé de nier ma propre identité sexuelle, laquelle se situait, à cette époque, à l'intersection entre l'hétérosexualité de ma mère et l'homosexualité de mon père. C'est dans ces circonstances que je me suis liée d'amour avec Abby, une collègue de classe qui avait eu le courage de m'avouer son homosexualité et qui me donnait l'audace d'afficher ce que je nommais ma bisexualité. J'ai trouvé, dans le regard et l'amour de cette dernière, la reconnaissance et la légitimité que j'attendais depuis toujours et qui me confirmaient mon existence. C'est donc dire que notre relation a rompu la continuité de mes expériences. Par conséquent, j'en suis rapidement devenue dépendante. Au fil des dévoilements de mon identité et de mon couple au cours desquels je me faisais beaucoup de souci quant au dérangement des autres en regard de mon aveu, je me suis rendue à l'évidence que j'avais l'approbation et l'appui de mon entourage, ce qui m'a davantage permis de contester les représentations sociales liées aux orientations sexuelles alternatives. Seuls quelques membres de ma famille étendue ont fait exception à la règle. Compte tenu de la réciprocité entre la rétroaction d'autrui et mon identité, mon langage interne était dorénavant partagé entre les convictions de l'enfant que j'avais été et les nouvelles croyances de celle que j'allais devenir, ce qui explique les contradictions entre les extraits relatifs à mon corps et ceux propres à mon orientation sexuelle. Ce sont ces nouvelles croyances qui m'ont permis d'affronter l'adversité avec laquelle je devais, à présent, composer en milieu scolaire. Abby et moi étions non seulement la cible de commentaires homophobes de la part de quelques élèves et enseignants, mais également les boucs émissaires du discours hétéronormatif de la direction d'école. Puisque je n'avais pas intériorisé les représentations sociales en lien aux orientations sexuelles alternatives, je n'ai pas, non plus, intériorisé la colère que

j'éprouvais en raison des injustices que nous vivions. N'ayant pu mener mon projet initial de sensibilisation à bien, je me suis lancée dans la rédaction d'un article pour le journal scolaire dans lequel j'ai sous-entendu que l'homosexualité était innée. Il est possible de croire que cette certitude ait également facilité mon refus des représentations sociales relatives aux orientations sexuelles alternatives, et ce, notamment puisqu'elle suggère que nous ne sommes pas responsables de notre identité sexuelle. Malgré la résistance du personnel scolaire, je suis parvenue à faire publier l'article, après quoi Abby et moi n'étions plus la proie de commentaires homophobes. Tout compte fait, il semblerait que l'affirmation de mon orientation sexuelle alternative et de mon couple ait servi de bouclier contre-hégémonique dans la continuité de mes expériences et du discours hétéronormatif de ma communauté scolaire. J'ai ainsi pu tirer profit de la force qui m'avait, par le passé, permis de venir en aide aux autres. C'est d'ailleurs grâce à elle que je suis aujourd'hui et par l'entremise de cette thèse capable de dénoncer les enjeux de la violence socioscolaire.

CHAPITRE 3 : MON PAYS D'AUJOURD'HUI

La province de l'intimidation

Je ne suis plus, dans mon quotidien, la proie d'une violence verbale, sociale ni physique, ni, non plus, d'agressions sexuelles. Toutefois, je porte encore en moi les personnages de moi-même qui l'ont été. Sans compter que j'ai, jusqu'à tout récemment, souffert du langage interne qu'elles m'ont laissé en héritage, lequel a continué à me nuire au fil des ans. Chacune des sections de ce chapitre a donc pour objet de rendre compte des répercussions actuelles de ce qu'ont vécu ces personnages lointains dans le quotidien de l'adulte que je suis depuis les deux dernières années, et ce, plus précisément afin d'étudier en quoi ce projet de recherche est parvenu ou non à rompre la continuité de mes expériences. Je ne pense donc pas qu'il soit nécessaire de rédiger une carte postale sommaire du contenu de ces sections puisqu'il constitue, sous forme abrégée, l'aboutissement des expériences soulevées dans le chapitre précédent.

La province de mon corps et de son poids : Le ÇA dont je ne parlais pas avant d'entamer cette recherche

Je dois d'emblée avouer que ce projet m'a changée et me change encore, en raison de quoi l'image que j'ai de mon corps se métamorphose en conséquence. Voici donc, de prime abord, un texte que j'ai rédigé à temps perdu et dans mon journal de recherche au cours des mois de juin et juillet 2008. Il rend compte des conflits qui m'habitaient par rapport à mon corps jusqu'à tout récemment et témoigne des prises de conscience qu'a suscitées ce travail académique. C'est d'ailleurs par l'entremise de ce texte que j'ai véritablement saisi la relation entre mes expériences passées et mon langage interne, ainsi que l'apport de ce langage dans la continuité de mes expériences.

Anne-Sophie, 27 ans :

Je parle de tout sauf de ÇA

je parle de tout sauf de ÇA...faute d'expériences, je mange mes mots plutôt que de nommer les émotions qui m'habitent...bref, je les étouffe en avalant et j'avance à reculons...je ne sais plus, à présent, s'il s'agit d'une question de volonté ou de pouvoir...un peu des deux, sans doute...mais je sens que mon silence m'emprisonne, moi qui ne suis plus l'enfant que j'étais...ainsi, mes contradictions transparaissent de plus en plus, à un point tel qu'un sentiment d'urgence résonne en

moi...chut!...je ne t'écoute pas...je ne t'entends pas...je parle de toi sans rien dire, à la dérive de la raison...je perds mon temps à bouffer ma vie, mes craintes, mes vérités...tout pour ne pas te voir...toi, le ÇA dont je ne parle pas...pourtant, je suis de celles qui dénoncent sans cesse les méfaits du silence, et ce, puisque je souffre encore des cicatrices symboliques qu'il m'a laissées autrefois...malgré ce que je sais de lui, me voilà qui l'apprivoise, qui plonge aveuglément dans la simplicité et le confort des automatismes et de l'ignorance volontaire...pour ne pas m'avouer le ÇA dont je ne parle pas...

certes, il y en a d'autres comme moi qui parlent de tout sauf de ÇA...nous sommes les singes assimilés de l'institution-société, les pions d'un projet de consommation et d'auto-destruction qui dure depuis quelque temps...on m'a d'ailleurs recrutée très jeune...j'ai une habitude du jeu et mon rôle muet m'est familié...je me sais en sécurité dans la mesure où je m'abstiens de questionner la raison d'être de ce secret sucré-salé...c'est pourquoi je parle de tout sauf de ÇA...comment puis-je, à moi seule, porter le fardeau de l'aveu et me battre contre l'univers qui m'a construite?...je suis le produit de ce monde...j'ai appris, toute jeune, que le ÇA dont on ne parle pas est armé de culpabilité et de honte qu'il destine aux soldats infectés qui s'y attaquent...j'ai compris mon impuissance et m'y suis inconsciemment souscrite...je ne saurais pas par où commencer pour en parler...quoique j'en connaisse les sens, les sons du ÇA dont on ne parle pas me sont, à ce jour, inconnus...je ne parviens donc pas à les entendre...je suis sourde à l'endroit des sons du ÇA...sourde et muette face à l'un des plus vastes éléphants roses que l'institution-société ait créé et cultivé en moi...j'évite à tout prix ceux qui savent en parler et je m'évite moi-même lorsque j'ose espérer les comprendre pour enfin me défendre de l'emprise qui paralyse mon corps et ma voix...l'emprise du ÇA dont on ne parle pas...

quoiqu'on en dise, je sens que ceux qui en parlent, pour la plupart, cherchent à m'humilier, me dénigrer, nous comparer ou perpétuer le cycle du ÇA...ils en minimisent le poids et la complexité...comment peut-on réduire mes compulsions à de simples « habitudes », pour ensuite les critiquer sans tenir compte de leurs racines?...et comment peut-on prétendre que je suis paresseuse alors que je me débats constamment contre les messages contradictoires qui se rattachent au ÇA dont je ne sais parler?...je suis à la fois victime et survivante du ÇA, ce que plusieurs personnes ne comprennent pas...je suis aussi responsable de chanter son silence et de l'exiger de ceux qui m'aiment...je me suis ainsi assurée que personne ne m'en parle...je suis, à l'origine, une esclave à la merci du ÇA mais j'en suis aussi, en cette saison, l'instigatrice...à cet effet, je sais que je suis la seule à pouvoir m'en échapper...me voici donc à l'intersection d'un paradoxe qui me préoccupe en permanence...le paradoxe du ÇA dont je n'ai jamais su parler...je me sens à la fois terrifiée, angoissée, déstabilisée

et (est-ce possible?) soulagée...le paradoxe du ÇA me déchire et je sens qu'il est impératif que je m'en dépêtré...pourtant, je procrastine à perpétuité...le ÇA dont je ne parle pas se sent menacé et m'incite à l'alimenter...je me sens incapable de l'affronter seule mais je suis effrayée à l'idée de m'entourer d'associés...par conséquent, je plafonne...j'ai trop peur de parler du ÇA dont je parle à présent le plus vaguement possible, ce qui constitue, selon moi, l'indice premier qu'il me faut, en tous points, en parler...

cependant, je m'imagine qu'à force d'en parler il perdrait ses majuscules, si bien que je pourrais perdre les miennes...je ne sais pas, soit dit en passant, qui je serais sans le ÇA parce qu'il me définit malgré moi, même si je ne le nomme pas...il me semble que sans lui je serais sans défense...mon entité risquerait alors d'être quotidiennement exposée dans le musée mobile des humains, vulnérable au regard de spectateurs qui s'exprimeraient, sans scrupule, au sujet de mes lettres minuscules...la vérité est telle que je ne veux pas être vue...je ne veux pas, non plus, que mon corps et son ÇA soient au menu des conversations du soir...je suis donc possessive d'un monstre tout puissant qui a, de son côté, pris possession du sous-sol de mon être...je n'en parle pas, je ne le visite pas, mais je sais qu'il est là et je le nourris incessamment...puis, je sens l'humiliation et les insécurités dont il me consume sans répit dès que je sors de moi pour tremper mes pieds dans l'eau purifiée de lui...les attentes, sous toutes leurs formes, sèment désormais le doute en moi...en ce sens, je me sens vaincue d'avance, convaincue que je suis vouée à l'échec et qu'il est le seul capable de m'en consoler...j'ai toujours ressenti, en présence du ÇA, que j'avais une place...en effet, tant que je lui suis fidèle, il ne me laisse jamais seule...ainsi, je connais le remède mais je résiste au traitement, soumise aux chuchotements du ÇA-sauveur qui, je le sais, m'empoisonne à petit feu...

cela dit, quelle est donc, s'il-vous-plaît, la solution aux problèmes que me pose le ÇA dont je ne parle pas?...

je m'aperçois, contre mon gré, qu'il me faut à tout prix dépister le ÇA dont je ne parle pas avant de poursuivre mes réflexions et de, je l'espère, désengorger la serrure de ma libération...en bref et à force d'y penser, le ÇA se résume à un système idéologique qui se rapporte à mon corps, à qui je suis et peux être ainsi qu'à ce qu'il m'est possible d'accomplir en raison de lui...il correspond, d'une part, aux mensonges assimilés des mauvaises langues de mon passé, lesquelles m'ont appris à réduire ma valeur en tant que personne à mon poids, et, d'une autre part, à un système de défense qui s'est développé en moi, à mon insu et en guise d'armure sur mesure, pour me protéger des représentations sociales de l'obésité...empreint de contradictions, il s'est tissé au fil des traumatismes de mon passé en me chuchotant incessamment que je suis grosse, laide, insignifiante et impuissante...il est donc le résultat d'un processus de longue durée qui comprend tous

les éléments dont je suis dans ce texte, à ma grande surprise, parvenue à parler...épuisée de l'entendre mais incapable de le taire, j'ai cessé de l'écouter...j'ai avalé ses mots pour effacer mon corps et ses courbes de mon champ de vision, de mon discours et de ceux d'autrui...en ce sens, je ne me suis jamais appropriée ce corps honni que je traîne comme une vieille valise surchargée...il appartenait plutôt aux regards lointains des enfants de ma jeunesse et aux échos de leurs perceptions et jugements...

Il me faut, à cet instant, réitérer que ces dernières pages ont été précipitées par les paroles retrouvées de l'enfant et de l'adolescente qui, jadis, portaient les premières esquisses de mon ÇA. Je dois d'ailleurs m'avouer que la collecte des données personnelles qu'il m'a fallu compléter dans le cadre de cette thèse a brassé les certitudes qui composent le ÇA que je n'avais pas, auparavant, véritablement et subjectivement réussi à remettre en question. Je constate, de ce fait et à la suite de la lecture des discours inhérents à mon langage interne, que les insultes de mes pairs en milieu scolaire ont servi de poutres dans la construction de ma structure fondamentale. Coupable de porter un corps détesté, je me suis, au fil du temps, appropriée les paroles et regards qui lui étaient destinés et ai ainsi, sans le savoir, participé au procès de mon corps accusé. En ce sens et tel que le révèlent ces citations rédigées dans mon journal de recherche l'an dernier, le ÇA constituait la trame sonore de mon identité :

Anne-Sophie, 26 ans :

je suis étourdie, atristée, engourdie, enragée, anxieuse,
DIFFÉRENTE..."trop" émotive..."trop" intense..."trop"
curieuse..."trop" grosse..."trop" sensible...qui rit "trop" fort...peut
importe le contexte, je suis de "trop"...je déborde du moule...je
dérange... (14 juillet 2007, majuscules dans l'original, journal de
recherche)

Anne-Sophie, 26 ans :

je suis
sans savoir
où je vais
sans savoir
qui je suis
sans savoir
ce que je sais...
la tête encombrée de brouillard,
je suis incapable de croire
que je suis capable...

je suis toujours coupable
d'être,
de me souvenir,
de ressentir
le mal
d'être
moi...
malgré tous mes efforts,
les plaies ne guérissent pas...
je suis
le résultat
de mes blessures
d'autrefois...
(19 juillet 2007, journal de recherche)

Ainsi, malgré que je parvenais, toujours à ma grande surprise, à porter le masque de l'invincibilité, mon langage interne, tel que teinté du ÇA, me rappelait constamment que je n'étais pas à la hauteur. Je jouais à être forte, confiante, résiliente, drôle et belle mais je me sentais frauduleuse. La réalisation de ce projet, de même que la force de nommer mes convictions vis-à-vis de mon corps et de m'inscrire à un centre de conditionnement pour femmes, m'ont permis de prendre conscience du ÇA et de le remettre à sa place. Au fait et comme vous l'avez sans doute constaté dans le chapitre précédent, l'une des facettes de mon identité relevait de la certitude que j'étais entourée d'un corps gras malhabile, sédentaire et donc incapable de succès en activité physique. Mes premiers mois au centre de conditionnement m'ont valu de nombreuses crises d'angoisse, de larmes, de colère, de vulnérabilité et d'insécurité, notamment puisque l'enfant en moi était encore convaincue que toutes se moquaient secrètement d'elle et qu'il lui était interdit de se mouvoir ainsi. Autrement dit, je vivais, à 27 ans, la terreur du cours d'éducation physique. De même, je sentais, dans mon quotidien, que tous critiquaient et jugeaient secrètement mon corps, et ce, alors que j'étais probablement l'une des seules à le faire. C'est d'ailleurs, je présume, la raison pour laquelle je le dissimulais (et le dissimule encore) sous des vêtements noirs.

En fin de compte, j'ai enfin compris que mon corps voluptueux cachait une petite Anne-Sophie qui se morfondait encore de honte, d'humiliation, de culpabilité, d'insignifiance et du désir de s'éteindre. Vous comprendrez qu'il m'était difficile de vivre au présent et d'espérer un avenir alors que je portais le poids et que j'entendais

continuellement les cris étouffés de cette enfant que j'étais jadis. Heureusement, les prises de conscience qu'a éveillées ce projet me permettent de réévaluer ses convictions et d'entrevoir une nouvelle façon d'être. De ce fait, je me suis rasée la tête afin de contester et de redéfinir les représentations sociales de la beauté féminine que j'avais, malgré moi, intériorisées. Après toutes ces années de torture identitaire, je retourne à la source, au moi que j'ai toujours eu le potentiel d'être, mais que je n'ai jamais réellement connu. Mon corps n'appartient plus au regard d'autrui. Je me le suis appropriée et apprend enfin à le chérir. Par conséquent, je me vois enfin telle que je suis : belle, aimable et capable (tout en sachant de plus en plus identifier et respecter mes limites). Il y a longtemps que j'attends cette rencontre.

La province de l'amour et des relations de couple hétérosexuelles

Quoique je ne mise plus sur l'amour d'un homme pour me sentir valorisée, je ne peux nier la complexité des rapports que j'ai pu entretenir avec les hommes depuis mon adolescence. Dans l'ensemble, je projetais sur eux des attentes irréalistes et conformes à mon besoin de valorisation, de sécurité et de protection. Par conséquent, j'ai éprouvé, tout au long de l'âge adulte, beaucoup de difficulté à faire valoir mes limites et à me protéger de leurs transgressions, lesquelles ont été nombreuses, notamment puisque j'avais peur de leur colère, de leur abandon et que je cherchais encore à combler mes sentiments d'insignifiance et de solitude. Par conséquent et en vue de me protéger, je me méfie encore d'eux et de mon propre jugement en ce qui les concerne. À l'exception de mon père, un seul homme a pu véritablement mériter ma confiance et, à mon grand désarroi, la trahir. Bien que je sache que ce ne sont pas tous les hommes qui sont des profiteurs, je résiste, encore aujourd'hui, à l'idée de les accueillir dans mon espace de vie.

La province de l'agression sexuelle

Puisque l'intimidation et l'agression sexuelle se rapportent, dans mon cas, tous deux à mon corps, il m'est difficile de faire la distinction entre les séquelles de l'un et de l'autre. Au fait, j'en suis venue à la conclusion que les effets de l'agression sexuelle se

sont greffés aux répercussions de l'intimidation et ont, par la suite, évolués conjointement.

Depuis les dernières années, on m'a fortement conseillé d'oublier ces agressions et de me détacher de mon passé alors que ces expériences sont profondément ancrées en moi et ont contribué à la construction de mon identité et, par association, à mon actualisation de soi. Les nier serait nier comment je suis devenue qui je suis. Toutefois, contrairement à ce que je pensais à l'aube de ce projet, il ne m'est plus nécessaire de me définir en fonction d'elles : je ne suis plus une victime.

La province de l'amitié

Il me faut avouer que j'ai encore, à 27 ans, l'impression de n'appartenir nulle part. Je suis, en présence de mes pairs et en contexte familial plus large, généralement paralysée par des sentiments d'angoisse et d'inconfort, et ce, fort probablement parce que je fais confiance à très peu de gens. Je sens, à ce jour, que les foules ne me sont pas sécuritaires et doute, malgré tous les outils qui m'ont été transmis en thérapie comme ailleurs, de ma capacité à me défendre. Ainsi, l'envie de fuir me saisit et m'incite à me réfugier dans le confort de mon foyer et des amitiés que je maintiens depuis longtemps, de telle sorte qu'il m'est difficile de faire de nouvelles connaissances. À cet effet, mon cercle social est largement composé de personnes que j'ai côtoyées, au fil des ans, dans le cadre de projets théâtraux. Je sens que les âmes créatives comprennent et acceptent mieux mes excentricités, mon intensité émotionnelle, mes insécurités et ma passion et qu'ils sont moins aptes à me juger, ce qui me permet d'être à l'aise en leur compagnie. Cela dit, rares sont les personnes qui devinent, sans me connaître, que je me sens ainsi. Ceux à qui j'en parle sont habituellement surpris d'apprendre que je me considère comme antisociale, notamment puisque mes habiletés de comédienne le cachent plutôt bien et que je me place sans cesse sur la place publique pour questionner et dénoncer ce qui se passe autour de moi.

La province des orientations sexuelles alternatives et de l'amour entre femmes : Le ÇA dont je parle

Je ne sais pas quoi écrire. À la différence de tout ce qui relève de mon poids, je vis mon orientation sexuelle tout naturellement, sans qu'elle évoque en moi de conflits internes.

À vrai dire, j'aime une femme depuis cinq ans. Je l'aime ouvertement au gré de mes élans d'affection, au vu et au su de tous nos proches. Les quelques personnes qui se sont implicitement ou explicitement opposées à notre amour ou à celui que j'ai consacré à mes anciennes copines ont, pour la plupart, accepté qui j'étais et qui j'aimais ou été écartées de mon cercle social, familial et professionnel. J'assume mon orientation sexuelle sans retenue et j'en parle tout simplement lorsqu'il convient d'en parler, sans, généralement, sentir le besoin de l'annoncer. Contrairement à ce que révèlent mes données personnelles, je me soucie peu de l'opinion d'autrui puisque je sais et sens que cet amour est légitime et authentique. Par conséquent, je ne sens pas le besoin de le défendre. Toutefois, je choisis parfois de l'exposer avec précaution, notamment afin d'évaluer qui sont mes véritables alliés et, par ricochet, de me protéger de ceux et celles qui éprouvent un malaise ou qui entretiennent des préjugés à l'endroit de femmes qui en aiment d'autres. L'ignorance d'un adulte, qu'elle soit explicite et assumée ou camouflée sous le voile de l'innocence, me surprend toujours et me rappelle la portée des représentations sociales. S'ensuivent deux exemples d'incidents récents qui témoignent de cette ignorance :

Dans le premier cas, une personne qui nous est très chère a demandé à ma bien-aimée si elle regrettait « le style de vie qu'elle avait choisi », et ce, alors que mon amoureuse venait tout juste de lui annoncer que nous nous apprêtions à célébrer notre anniversaire de cinq ans. Combien de fois faudra-t-il répéter que l'éveil à l'orientation sexuelle ne résulte pas d'un choix mais bien d'une prise de conscience? La question du choix se pose uniquement lorsque vient le temps d'accepter ou non qui nous sommes et de partager ou non cette facette de notre identité avec autrui. Soit dit en passant, notre style de vie n'est pas différent en tant que tel, mais plutôt étiqueté ainsi par le discours sociétal hétéronormatif.

Dans le deuxième cas, une autre personne que nous estimons a fait l'erreur d'affirmer que mon amoureuse était « l'homme du couple ». À quoi bon réduire notre dynamique à un modèle normatif et hétérosexiste dyadique? De tels commentaires contribuent à perpétuer les mythes liés à l'ensemble des identités et orientations sexuelles et à enraciner les représentations qui y sont associées. Pour le meilleur et pour le pire, il nous faut continuellement renseigner les personnes qui nous entourent et que nous choisissons de garder près de nous afin de les sensibiliser aux conséquences de leurs préjugés. D'autant plus qu'il nous faut rester aux aguets vis-à-vis de celles qui pourraient nous vouloir du mal.

En ce sens, je ne joue pas à l'autruche. Je sais qu'il y a des gens qui jugent notre amour à un point tel qu'ils en ressentent du mépris. Il m'arrive d'ailleurs de craindre les répercussions de leur intolérance. Je sais, aussi, qu'il nous faut, de temps à autre, nous montrer discrètes pour mieux nous protéger. Nous avons ainsi la liberté de nous aimer selon les conventions du contexte socioculturel dans lequel nous nous retrouvons, ce qui constitue, à mon sens, l'unique différence entre notre couple et les couples femme-homme. À cet effet, notre voyage dans un autre pays s'est avéré fort révélateur. Nous y étions perçues comme des amies et c'est ainsi que nous agissions afin de nous éviter des ennuis. J'ai dû, pour la première fois depuis longtemps, m'abstenir d'exprimer mon affection pour la femme que j'aime en présence d'autrui. Pour tout dire, j'avais peur. Je me retrouvais au sein d'une culture beaucoup plus régimentée et empreinte de fortes convictions religieuses que la mienne et je craignais, à tort ou à raison, pour notre sécurité. Je me suis alors sentie choyée d'être citoyenne canadienne et de jouir d'un entourage qui, règle générale, m'appuie. Quelle chance que de pouvoir être qui je suis sans souci! Malheureusement, comme je l'ai expliqué plus tôt, il y a toujours des risques, même au Canada, que je subisse l'ignorance et l'homophobie d'individus, de groupes culturels ou religieux et même de certains partis politiques. D'autant plus que la liberté de vivre un amour réciproque et consentant ne devrait pas, à mon avis, relever du domaine de la chance, mais bien de celui des droits humains. C'est pour cette raison qu'il est encore nécessaire de revendiquer ce droit et de se rallier pour célébrer la diversité des identités et orientations sexuelles possibles.

Cela dit, quoique je fréquente, à l'occasion, des milieux à l'intention de la communauté des gais, lesbiennes, bisexuel(le)s, transgenres et incertain(es) (GLBTI), que je participe à des festivités ou manifestations en son honneur et que je prends plaisir à retrouver des indices de mon identité à l'écran ou dans les paroles d'une chanson, je n'éprouve qu'un très faible sentiment d'appartenance à la culture et à la communauté GLBTI. Au fait, comme vous l'aurez sans doute compris en lisant l'ensemble de cette thèse, je n'éprouve aucun sentiment d'appartenance à une communauté à proprement dit. Je m'associe davantage à ceux et celles qui savent aimer et qui célèbrent les différences, et ce, peu importe les étiquettes identitaires, voire communautaires, qu'ils et elles revendiquent. Je reconnais cependant qu'il est primordial d'encourager l'effervescence d'une telle culture et d'une telle communauté afin de favoriser une représentation diversifiée de nos identités, d'assurer la présence de modèles pour les jeunes GLBTI qui n'ont pas, dans leur espace de vie, accès à des représentations favorables à leur identité et de veiller à ce que les injustices qui nous sont destinées ne passent pas sous silence.

Pour ma part, j'ai, à la suite de profondes réflexions et de multiples conversations, choisi d'adopter l'étiquette « queer » afin de nommer l'identité sexuelle qui se déploie, en moi, depuis l'adolescence. Ayant été la cible d'étiquettes imposées par d'autres, il m'était important, sur le plan symbolique, d'en revendiquer une qui me convenait. Par contre, puisque je méprise la nature contraignante des étiquettes, j'en ai choisi une qui, à mon sens, est non seulement inclusive, mais floue.

En outre, je ne cherche pas à comprendre la raison d'être, qu'elle soit biologique, sociale, ou autre, de mon inclination pour les femmes, et ce, sans doute puisque je l'accepte pleinement. J'aime passionnément et sincèrement d'un amour qui me semble sain et c'est ce qui m'importe le plus. Sur ce point, j'ai enfin compris la différence entre l'amour et la dépendance.

Ainsi, comme vous l'aurez sûrement constaté, je parle ouvertement du ÇA relatif aux orientations sexuelles alternatives, et ce, sans doute parce qu'il existe à l'extérieur de moi et au-delà de mon corps. Ce ÇA ou, autrement dit, l'idéologie que constitue l'homophobie, est, à mon sens, le produit de valeurs et croyances sociétales et se manifeste par le biais de jugements, regards, commentaires, silences, injustices,

préjugés, stéréotypes, et j'en passe, à l'endroit de ceux qui aiment et expriment leur(s) sexualité(s) selon des conventions alternatives. Les indices de ce ÇA qui se sont glissés dans mes réflexions d'enfant se sont vite anéantis au profit de l'amour inconditionnel que je consacrais à mon papa gai. J'ai simplement dû, comme je le fais encore, apprendre à m'en défendre et à m'en protéger.

CHAPITRE 4 : COMPTE RENDU DES CARTES POSTALES (DISCUSSION)

Hélas, ce voyage à travers le temps et les lieux les plus significatifs de mon périple de vie s'achève. Il m'a néanmoins permis de repérer les cartes postales avec lesquelles il me sera possible de résumer l'itinéraire qui m'a conduite où je suis aujourd'hui. Je vais, dès lors, m'inspirer de l'image qu'évoque la continuité de l'expérience de Dewey (1947/1968), laquelle renvoie à un parcours à la fois horizontal (expériences au fil du temps) et vertical (expériences d'un contexte à l'autre), afin de représenter mes trajectoires socioscolaires, estivales et familiales ainsi que leurs répercussions identitaires et sociales à court et à long terme. Je fais ici mention de trajectoires au pluriel puisque, quoiqu'elles se soient déroulées simultanément, mes expériences en matière de représentations sociales de la beauté féminine et celles portant sur les représentations sociales des orientations sexuelles alternatives en milieu scolaire ont, dans l'ensemble, évolué séparément et donc entraîné des répercussions distinctes, et ce, jusqu'à ce que je me lie d'amour avec Abby. Cela dit, elles comportaient tout de même des ressemblances, notamment puisqu'elles me positionnaient à la marge d'une norme à laquelle j'ai, au départ, tenté de me conformer, puis, finalement, que j'ai remise en question.

À ma grande surprise, le point de départ de mon parcours socioscolaire précède ma naissance. Il se situe plutôt sur la lignée des expériences socioscolaires de mes parents qui ont également subi des actes de violence à l'école, lesquels étaient, entre autres, imbriqués des représentations sociales de la beauté. Ayant eux-même adopté des comportements de fuite et d'isolement en vue de se protéger des prédateurs qui les pourchassaient, ils ont trouvé normal que j'agisse ainsi avec mes pairs au préscolaire et n'ont pas anticipé les dangers qui en résulteraient sur le terrain de l'école. Outre cela, les circonstances de leur vie sociale et familiale ont fait en sorte que j'étais, à cet âge, davantage appelée à interagir avec des adultes, de telle manière à ce que je me sois habituée à être au centre de l'attention et de mériter la valorisation continue ainsi que l'amour inconditionnel de ceux qui m'encadraient. Par conséquent, lorsque j'ai entamé l'aventure en milieu scolaire primaire et que mon cercle social était soudainement composé d'enfants qui ne répondaient pas à mes attentes, je me suis sentie

complètement déroutée. Ne sachant trop comment les aborder, il est possible que j'aie manifesté des comportements inadéquats, voire antisociaux, qui ont éveillé l'insécurité des intimidateurs. Ces derniers auraient alors ciblé mon surplus de poids, lequel ne cadrerait pas avec les normes de la beauté féminine auxquelles ils avaient été exposés, afin de faire valoir leur positionnement et le mien au sein du groupe. Ainsi, puisque mon expression de soi n'était pas conforme aux expériences passées de mes collègues de classe, ils auraient d'instinct adopté des conventions d'interaction propres à l'impression qu'ils se faisaient de moi (Goffman, 1973/1992). N'ayant jamais été sujette à de tels jugements et critiques, je n'ai pas su m'en défendre. D'autant plus que mes parents se sentaient tout aussi impuissants que moi, notamment puisqu'ils n'avaient pas su, à l'école primaire et secondaire, se défendre des mauvais traitements qu'ils subissaient. Sans compter qu'ils étaient, à l'âge adulte, dépourvus de l'appui du système scolaire et d'une communauté de parents d'expérience. Il me serait ainsi grossier d'affirmer, comme l'ont fait certains de mes prédécesseurs (Jones, Haslam, York, & Ryan, 2008; Robichaud, 2003; Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994; Dill, Vernberg, Fonagy, Twemlow, & Gamm, 2004), que seules mes caractéristiques sociopersonnelles étaient à l'origine de l'intimidation dont j'étais la cible. Je dirais plutôt que c'est l'ensemble des facteurs nommés ci-haut qui a facilité l'éclosion et, par la suite, mené, de pair avec mon langage interne, au développement et au maintien de la dynamique socioscolaire malsaine dont j'étais prisonnière. Par conséquent, mon positionnement socioscolaire relevait davantage des réactions d'autrui que d'un défaut inné (Becker, 1963/1985), reflétant ainsi la mise en opposition constante entre mon identité et la norme culturelle telle que dictée par le groupe dominant (Abrams, Rutland, Cameron, & Ferrell, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin, Nind, Hall, Collins, & Sheehy, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985).

Certes, mes données personnelles rendent compte de mon langage interne et, par le fait même, des messages propres aux normes qui m'ont été transmises par le biais de l'intimidation : j'étais grosse et donc laide, ce qui signifiait que j'étais indigne de respect, de reconnaissance positive et d'amour; je ne méritais pas de vivre et, par

ricochet, il valait mieux mourir; j'étais destinée à souffrir seule et en silence; mon corps était problématique parce qu'il n'était pas conforme aux représentations sociales de la beauté féminine et il devait, par conséquent, être puni du malheur qu'il m'attirait; j'étais impuissante, insignifiante, insuffisante, dysfonctionnelle, dégueulasse, incompétente, décevante, honteuse, niaiseuse, stupide, une ordure, comparable à de la merde et une rejetée, le tout par ma faute; j'étais responsable de la violence dont j'étais la cible; je méritais ces mauvais traitements et il me fallait changer pour être aimée et acceptée; je n'appartenais nulle part; tous me voyaient uniquement pour mon corps, en raison de quoi je devais me méfier de leurs jugements; sans l'autre, je n'existais pas; ma vie rassemblait une plus grande continuité d'expériences négatives que d'expériences positives; il n'y avait pas d'espoir; j'étais vouée à l'échec et au ridicule. En somme, je m'étais réduite, comme mes pairs l'avaient fait, à un corps gros, laid et indigne d'amour. L'ensemble de ces convictions se rapporte aux trois sentiments principaux qui relèvent de l'identité, soit le sentiment d'appartenance, d'estime de soi et de confiance (Fortier, 1997), ainsi qu'au processus socioculturel de différenciation et d'hierarchisation inhérent à la construction identitaire (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). En vérité, mes données indiquent que j'éprouvais énormément de difficulté à m'intégrer à un groupe de pairs, que j'étais affligée d'une très faible estime de soi et que je ne me sentais généralement pas en sécurité en présence d'autrui, notamment en raison de ma perception de ce qu'on pensait de moi, laquelle était, à l'origine, inspirée de la rétroaction de mes collègues de classe en regard de mon corps à l'école élémentaire. Ainsi, j'étais aux prises avec des symptômes de dépression (ex : troubles du sommeil, tristesse, désespoir), d'anxiété (ex : anticipation des injures et dangers) et des fantaisies de suicide. Je me permets alors d'attester que mes expériences socioscolaires ont, en effet, entraîné des répercussions identitaires et sociales. Des indices de ces répercussions se révélaient non seulement dans la trame répétitive que comportait mon langage interne, mais également dans les comportements autodestructeurs qui rendaient compte de mon insatisfaction corporelle et du mépris que je vouais à mon corps, c'est-à-dire la sous-alimentation, la boulimie (suralimentation et

vomissements forcés), l'automutilation et la toxicomanie. À l'exception de l'automutilation et de la toxicomanie, la totalité de ces répercussions s'inscrit dans la liste des séquelles attribuées aux interactions en lien à l'apparence entre pairs, qu'il s'agisse de conversations, de comparaisons ou de critiques (Clark & Tiggemann, 2006; Dohnt & Tiggemann, 2006; Paxton, 2005; Jones, Vigfusdottir, & Lee, 2004; Phares, Steinberg, & Thompson, 2004; Dunkley, Wertheim, & Paxton, 2001), et à l'intimidation (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles, novembre 2005; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). De même, comme le suggèrent certaines sources (Malcolm *et al.*, 2006; Macklem, 2003; Robichaud, 2003) et compte tenu du lien entre mes amitiés et mes états d'âme, la qualité de mes expériences scolaires était relative à la qualité et au nombre de ces amitiés, notamment puisque je dépendais de mes amies pour me défendre et me valoriser, et ce, malgré que je reniais souvent cette valorisation.

C'est donc dire qu'il y a une certaine convergence entre mes résultats et les études citées jusqu'à présent. Toutefois, ce projet de thèse démontre davantage la multitude et la complexité des enjeux de l'intimidation en lien aux représentations sociales de la beauté féminine, et ce, du point de vue d'une personne en ayant été victime et de ses proches.

Par exemple, la littérature consultée propre aux interactions en lien à l'apparence entre pairs et à l'intimidation ne soulève rien quant au développement d'un perfectionnisme académique et généralisé chez l'enfant souffre-douleur. Sur ce point, j'ai, dès l'enfance, misé sur l'atteinte de la perfection en vue de m'éviter les reproches de mes pairs et de ne pas perdre la valorisation des adultes. C'est d'ailleurs pour ces raisons que j'aspirais également à la normalité, laquelle représentait l'appartenance. Toutefois, les recherches portant sur les représentations sociales de la beauté féminine entrevoient uniquement le rôle des interactions en lien à l'apparence entre pairs dans l'assimilation des normes ou standards que prescrivent ces représentations (Dohnt & Tiggemann, 2006; Jones *et al.*, 2004), alors que, dans mon cas, ce désir de me conformer à la norme s'étendait bien au-delà de ces standards et jusqu'à l'ensemble des normes prescrites au sein de ma culture socioscolaire (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman,

1973/1992; Becker, 1963/1985). Sans compter que je n'ai rien lu, dans ces recherches ou dans celles qui s'intéressent au phénomène de l'intimidation, en ce qui regarde le lien possible entre de telles expériences socioscolaires et la nécessité perçue d'être en relation de couple hétérosexuelle, laquelle reflétait, en ce qui me concerne, le besoin de normalité nommé ci-haut, de même qu'un besoin d'amour-propre, de protection, d'accompagnement, de reconnaissance positive, bref, de changement à l'image d'un avenir meilleur. Il y a là, je pense, des pistes de recherche qui méritent qu'on s'y attarde.

En outre, quoiqu'il y ait des chercheurs qui stipulent que l'insatisfaction corporelle d'un enfant résulte principalement de son embonpoint (Dunkley *et al.*, 2001; cf Paxton, 2005, et Jones *et al.*, 2004), je soutiens, pour ma part et selon mon expérience personnelle, que la source première de l'insatisfaction corporelle et des « sentiments d'insuffisance » chez l'enfant obèse relève davantage du bombardement de messages qui renforcent l'attrait de la minceur et qui contribuent à convaincre cet enfant de l'indésirabilité socioculturelle et esthétique de son poids. Cela évoque, une fois de plus, le rôle de l'environnement social dans la construction des notions de déviance ou de marginalité et de norme (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). L'embonpoint de l'enfant rentre en ligne de compte dans la mesure où cet enfant se sent incapable de réfuter les commentaires qui s'y rapportent et donc responsable de sa situation, en raison de quoi il pense mériter les mauvais traitements qu'on lui réserve (Dill *et al.*, 2004; Macklem, 2003; Robichaud, 2003). Par exemple, puisqu'il m'était impossible de nier mon surplus de poids, il m'était également difficile de contester les représentations sociales et croyances sous-jacentes à la violence dont j'étais la cible, et ce, particulièrement puisqu'elles m'étaient communiquées sous diverses formes, dans plusieurs sphères sociales, de la part de différents groupes au sein d'une même communauté (ex : élèves, enseignants, direction) et pendant plusieurs années successives. Ayant instantanément associé l'intimidation à mon surplus de poids, j'ai compris que mon corps était coupable d'être différent et que j'étais, par le fait même, responsable du mépris qui lui était destiné. Au fil du temps et des contextes, j'en suis

venue à m'imaginer que tous partageaient ces mêmes représentations et croyances connexes en ce qui me concernait, de telle sorte que je les ai intériorisées et qu'elles me sont devenues des certitudes incontestables en fonction desquelles je mesurais ma valeur personnelle, ce qui renvoie aux processus que constituent la socialisation (Rocher, 1969, cité dans Fortier, 1997), la construction identitaire (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Fortier, 1997; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985), la continuité de l'expérience de Dewey (1947/1968) ainsi qu'au développement et maintien des représentations sociales (Howarth, 2006, 2002). Mes données personnelles témoignent de l'intériorisation et de l'enracinement de ces représentations, des messages qui les accompagnaient et du mépris qu'on attribuait à mon corps gras. Je tiens à préciser que mes jugements les plus stricts m'étaient réservés, ce qui explique la raison pour laquelle je ne suis pas devenue abusive envers les autres. Au fait, je suis, sans m'en rendre compte, devenue mon intimidatrice la plus vorace et ai ainsi participé à la reproduction des représentations sociales de la beauté féminine et des messages qui en découlent. Je n'ai cependant rien lu d'explicite quant à ce type d'autovictimisation chez l'enfant souffre-douleur dans la littérature consultée. Il s'agit, selon moi, d'une lacune à combler.

Il semble, de surcroît, y avoir un parallèle entre l'enracinement de mes convictions et la multiplication de même que la diversification des incidents de violence (ex : violence verbale, violence sociale et violence physique en milieu socioscolaire, agressions sexuelles aux mains d'un enfant de mon groupe d'âge en milieu parascolaire, amitiés malsaines depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte), ce qui me laisse croire que les répercussions identitaires de la victimisation à répétition font effectivement, du souffre-douleur, une cible de choix (Hodges, & Perry, 1999, cité dans Dill *et al.*, 2004). Ce constat évoque, une fois de plus et en raison du processus qu'il sous-entend, les notions de continuité de l'expérience de Dewey (1947/1968), de socialisation (Rocher, 1969, cité dans Fortier, 1997) et, par association, de construction identitaire (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*,

2003; Fortier, 1997; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). D'autant plus qu'il rend compte des répercussions sociales de l'intimidation.

Qui plus est, malgré que j'en minimisais la portée, je souffrais encore, jusqu'à tout récemment, des répercussions de mes expériences socioscolaires à l'école primaire, et ce, malgré que les incidents de violence aient cessé avant mon entrée à l'école secondaire. Mes parents étaient semblablement hantés, à l'âge adulte et à l'instar de mes expériences socioscolaires, par l'impuissance qui résultait de l'intimidation dont ils avaient souffert à l'école. En ce sens, dans la mesure où des parents comme les miens ne parviennent pas, à l'enfance, à l'adolescence ou à l'âge adulte, à identifier des solutions pour se défendre ou se protéger des mauvais traitements socioscolaires, il y a de fortes chances qu'ils soient incapables de transmettre de telles solutions à leurs enfants. Par conséquent, les effets de l'intimidation peuvent, il est vrai, perdurer bien au-delà des actes de violence comme tels (Macklem, 2003) et, ce faisant, implicitement contribuer à la reproduction du cycle de la violence socioscolaire. Cependant, la littérature considérée portant sur l'intimidation néglige d'envisager le lien possible entre les expériences socioscolaires d'un parent ou tuteur et celles de son enfant. Il faudrait ainsi explorer ce lien afin de déterminer s'il y a là des indices quant aux pratiques d'intervention nécessaires pour briser le cycle de l'intimidation. D'autre part, alors que la notion de répercussions identitaires se limitait, à l'amorce de ce projet, aux répercussions propres à mon identité, je me suis aperçue, à la lecture du témoignage de mes covoyageurs, qu'elles s'étalaient jusqu'à l'identité de mes parents (ex : sentiments d'impuissance, d'incompétence, de culpabilité et d'insuffisance). Je n'ai rien lu à ce propos dans la littérature et suis de l'avis qu'il faudrait davantage s'intéresser à l'expérience et à la construction identitaire de parents dont l'enfant est victime d'intimidation.

Avant de poursuivre, je dois préciser que, malgré leur impuissance, mes parents m'ont toujours aimée et ont fait leur possible pour me le dire et me le montrer. Je n'ai pas toujours été en mesure d'accueillir leur amour, mais je suis de l'avis que c'est lui qui m'a donné la force de survivre aux tourments de mon enfance, notamment puisqu'il m'était destiné depuis ma naissance et qu'il m'offrait la possibilité de croire que j'étais

dotée d'une beauté intérieure. Il est donc primordial pour les parents et tuteurs d'un enfant cible d'intimidation de faire valoir à leur enfant qu'il est aimé et en sécurité à la maison, et ce, même si ce dernier se montre incrédule ou réfractaire.

Il appert également capital de signaler le rôle du personnel enseignant et de la direction dans l'expérience scolaire d'un enfant victime d'intimidation. Compte tenu du témoignage de mes parents ainsi que du silence, dans mes données personnelles, en rapport au soutien du personnel scolaire, il incombe, à ces acteurs, de prendre conscience du danger que représente la violence entre pairs, qu'elle soit verbale, sociale ou physique, de recourir aux ressources disponibles en vue de pouvoir identifier les indices de cette violence, d'établir un partenariat avec la famille des enfants directement impliqués et de mener une intervention auprès de tous les enfants concernés, qu'ils participent aux actes de violence, les subissent ou en soient témoins, de même que de leur famille et du personnel scolaire en fonction, et ce, le plus tôt possible. Il serait, d'autre part, conseillé, au personnel qui œuvre au sein d'institutions préscolaires, de savoir non seulement reconnaître les signes avant-coureurs d'un enfant à risque d'intimidation ou apte à devenir un intimidateur, mais également d'établir, de pair avec les parents ou tuteurs, un plan d'action afin de minimiser ce risque. Je ne prétends pas, par là, que l'enfant, qu'il soit souffre-douleur, intimidateur ou témoin, soit responsable de son positionnement social au sein d'un groupe de pairs, mais plutôt que les circonstances sociales et familiales en fonction desquelles il se développe aient facilité l'apprentissage de comportements ou d'attitudes contribuant, sans nécessairement que l'enfant le sache ou le veuille, au déclenchement ou à la reproduction des actes de violence socioscolaires, et ce, comme je l'ai précisé plus tôt, dans la mesure où il n'y a pas d'intervention de la part du personnel scolaire (Macklem, 2003; Robichaud, 2003). C'est donc dire que tous les acteurs de la communauté scolaire ont un rôle à jouer dans la prévention et la cessation des incidents d'intimidation et, par le fait même, qu'ils devraient tous être considérés dans les mesures d'intervention. Cela dit, le personnel préscolaire et scolaire ne peut agir sans l'appui et les ressources des conseils et ministères qui les chapeautent. Il est donc nécessaire pour ceux-ci de s'impliquer dans la mise en pratique de solutions efficaces et concrètes en vue de réduire les incidents de violence et, du même coup, de soutenir son

personnel et de participer à l'épanouissement sein des populations estudiantines qui en dépendent. À la lumière de mes données, je soutiens que le langage interne de l'enfant souffre-douleur et de ses parents ainsi que les messages sous-jacents aux représentations sociales reproduites par le biais de l'intimidation devraient figurer au premier plan des solutions qui les concernent. Il faudrait effectuer des études approfondies quant au langage interne et préjugés des intimidateurs, des enfants témoins, de leurs parents et du personnel scolaire afin de déterminer s'ils pourraient également tirer profit d'une telle approche. En outre, il appert capital de ne pas imposer à l'enfant souffre-douleur la responsabilité d'ignorer les mauvais traitements ou de minimiser la sévérité de sa situation puisque cela risque de nuire à son sentiment de légitimité et, par association, à son identité. En tout et partout, il faut sensibiliser la communauté scolaire aux enjeux liés à l'intimidation afin que chacun se responsabilise, s'approprie son pouvoir et fasse sa part pour briser le cycle de la violence à l'école.

En ce qui a trait à la continuité de cette violence d'un contexte à l'autre, il me faut signaler l'apport, dans la vie d'un enfant souffre-douleur, d'une communauté de pairs dans laquelle il se sent accepté. À cet égard, il y a eu une première rupture dans la continuité de mes expériences sociales lorsque je me suis sentie accueillie, durant un camp d'été théâtral à l'aube de ma neuvième année, au sein d'un groupe d'enfants créatifs et différents qui m'acceptaient et m'admiraient pour qui et ce que j'étais. Seules quelques personnes, dont mon père, m'avaient, de manière consistante et jusqu'à présent, aimée et acceptée sans conditions. J'ai, en raison de cette nouvelle expérience, compris qu'il existait d'autres possibilités sociales selon lesquelles les différences étaient valorisées, ce qui m'a permis d'explorer d'autres facettes de mon identité et, par le fait même, de puiser dans la confiance et la force intérieure qui somnolaient en moi depuis mon enfance. Ayant vu le paysage du haut de l'échelle sociale et saisi que mon positionnement sur celle-ci était relatif au contexte, j'ai commencé à remettre en question la qualité de mes autres relations et à me questionner quant à l'attrait de la norme, ce qui m'a, dans une certaine mesure, permis de m'approprier ma voix et mon pouvoir. Je crois donc qu'il soit indispensable pour tout enfant cible d'intimidation de vivre une telle expérience afin qu'il puisse enfin profiter des bienfaits de l'appartenance ou, en d'autres termes, de la convergence entre ses identités et les normes culturelles

dominantes (Abrams *et al.*, 2007; Dalley & Campbell, 2006, 2003; Devine & Kelly, 2006; Messiou, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Waterhouse, 2004; Benjamin *et al.*, 2003; Fortier, 1997; Hall, 1990; Rutherford, 1990; Goffman, 1973/1992; Becker, 1963/1985). Je suggère qu'il y ait un volet à cet effet dans les mesures d'intervention à l'intention de ces enfants.

Pour ce qui est de mes premières expériences propres aux représentations sociales des orientations sexuelles alternatives et de l'amour entre femmes, elles relèvent presque toutes du processus au cours duquel j'en suis venue à accepter l'homosexualité de mon père. J'ai vécu, en regard de son orientation sexuelle, une contradiction entre mon appétit pour la normalité et l'amour inconditionnel que je lui vouais. Puisqu'il m'est, de son côté et en dépit de la séparation de mes parents, demeuré fidèle, j'en ai fait de même, et ce, d'autant plus à la suite du camp d'été dont je viens de parler et qui m'a poussée à remettre en question le dénigrement des différences. Je me suis donc graduellement consacrée à dénoncer, en milieu scolaire secondaire, les représentations sociales qui se rattachaient à l'orientation sexuelle de mon papa gai, et ce, plus particulièrement parce qu'il y avait un silence dans l'espace discursif de l'école à ce sujet. Malgré ma réputation de combattante, j'évitais de me questionner quant à ma propre orientation sexuelle, notamment puisque je craignais de subir l'ignorance, l'intolérance et l'homophobie de ma communauté scolaire, lesquels constituent, de pair avec le silence auquel je viens de faire allusion, des formes de résistance auxquelles sont généralement confrontés les élèves aux orientations et identités sexuelles alternatives à l'école (Dalley & Campbell, 2006, 2003; Misa, 2006; Halverson, 2005; Lederman, 2005). Sans compter que j'étais encore très sensible au regard, à l'opinion et aux réactions d'autrui par la faute de mes expériences socioscolaires à l'école primaire. Tant que je me battais pour le bien-être des autres, je me sentais protégée puisque les critiques et jugements en lien aux représentations sociales que je dénonçais se rapportaient à d'autres que moi. J'ai d'ailleurs voulu mettre sur pied un comité de sensibilisation en matière d'orientations et d'identités sexuelles alternatives, et ce, avant même de nommer mon inclination pour les filles. Cependant, lorsque je me suis liée d'amour avec une collègue de classe, j'ai choisi, puisque je m'étais publiquement investie au nom de mon père et des autres comme lui dans la dénonciation des

représentations sociales nommées ci-haut, d'afficher mon identité et de proclamer mon amour sans réserve. Ainsi, j'en conclus que l'acceptation de mon orientation sexuelle est passée par l'acceptation de celle de mon père, ce qui m'a permis de réfuter les représentations qui s'y rapportent. Ce refus était d'autant plus facilité par ma conviction que l'identité ou l'orientation sexuelle est innée, de même que par le fait que je baignais désormais dans l'amour réciproque et la reconnaissance positive d'une amoureuse. Son regard m'a également incitée à vouloir remettre en question les représentations sociales de la beauté féminine qui s'étaient imprégnées dans mon langage interne en raison de mes expériences à l'enfance. Cette relation correspond alors à une deuxième rupture dans la continuité de mes expériences, et ce, en raison de la nature positive de la rétroaction que j'y recevais à mon endroit.

Contrairement aux jeunes personnes hétérosexuelles qui s'aiment sans s'annoncer, il nous a fallu, à cette amoureuse et moi, dévoiler notre union et, du même coup, notre orientation sexuelle. Mes données témoignent du souci que je me faisais en regard des réactions d'autrui vis-à-vis de mon aveu socialement marginalisé, surtout en ce qui a trait à la possibilité qu'on en soit dérangé. J'acceptais mieux que la norme et moi n'étions pas compatibles, mais j'avais encore peur de la violence des autres, notamment puisqu'elle m'était familière. En fin de compte, seuls quelques membres de ma famille étendue se sont montrés mal à l'aise, et ce, à de rares exceptions près, derrière mon dos. J'avais donc non seulement l'appui de mon père, mais aussi celui de ma mère, de mon amoureuse et de mes amis, ce qui a, une fois de plus, ravitaillé ma confiance et ma force. Autrement dit, il y avait encore un lien entre la rétroaction des autres et ma construction identitaire, mais, à la différence de mes expériences à l'enfance et à la préadolescence, cette rétroaction était, dès lors, beaucoup plus positive. C'est donc dire que la continuité de mes expériences en lien aux identités et orientations sexuelles possibles était favorable à un épanouissement identitaire plus sain.

Par conséquent, lorsqu'un membre de la direction a enfin accepté de me rencontrer pour parler de mon projet de sensibilisation, je ne me suis pas laissée abattre par ses biais hétéronormatifs, lesquels s'imposent trop souvent dans l'espace discursif à l'école (Dalley & Campbell, 2006, 2003; Misa, 2006; Halverson, 2005; Lederman, 2005). Je ne me suis pas, non plus, laissée décourager par la résistance d'un enseignant vis-à-vis

de la publication d'un article dans le journal de l'école visant à sensibiliser ma communauté scolaire à la quotidienneté des élèves GLBTI. Il me faut réitérer que l'homophobie était déjà, depuis quelques années, dénoncée dans le document *Pour des écoles sans violence, une politique* (Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994). J'ai compris, en lisant quelques politiques et pratiques ministérielles (Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles de l'Ontario, novembre 2005; Ministère de l'éducation de l'Ontario, 2001; Ministère de l'éducation de l'Ontario, 1994), que de tels documents constituent des ressources en fonction desquelles les conseils scolaires et écoles doivent créer leurs propres politiques et pratiques. Il y a donc un danger à ce que chacune des équipes administratives qui veille à l'adaptation de ces initiatives ministérielles interprète et rejette certains conseils et consignes en raison des préjugés de ses membres. De là, je pense, la nécessité de promouvoir des programmes d'intervention comme *Jer's Vision: L'initiative canadienne des jeunes pour la diversité* (Jer's Vision, 2008), lequel a pour mission de sensibiliser la communauté scolaire aux conséquences de la discrimination. En effet, il y a des chercheurs qui préconisent la promotion, valorisation ou normalisation des différences en milieu scolaire (Devine & Kelly, 2006; Baglieri & Knopf, 2004; Benjamin *et al.*, 2003).

En ce qui me concerne et compte tenu du soutien dont je jouissais, j'en viens à conclure que j'ai porté mon orientation sexuelle alternative comme une arme symbolique d'affirmation contre-hégémonique de soi. Ce phénomène a d'ailleurs été remarqué chez des élèves qui choisissaient d'adopter toute une gamme d'étiquettes identitaires alternatives (Dalley & Campbell, 2006, 2003).

De cette manière, il est possible pour les personnes dont plus d'une identité est socialement marginalisée de se munir de l'une de celles-ci afin de se réapproprier le pouvoir dont elles ont été précédemment dépourvues en raison d'expériences relatives à l'une des autres identités en question, et ce, dans la mesure où il y a une ou plusieurs ruptures dans la continuité de ses expériences, ce qui vient approfondir notre compréhension du concept des marginalités multiples de Misa (2006). Je dois, toutefois, préciser qu'une telle prise de pouvoir ne parvient pas nécessairement à déconstruire les messages ni guérir les blessures qui se rapportent à l'identité précédemment marginalisée. D'autre part, à la lumière de mes expériences, je stipule

que la multiplicité des marginalités ne se limite pas toujours aux différentes identités d'une même personne, mais comprend également la multitude de contextes dans lesquels l'une ou plusieurs de ses identités sont marginalisées.

Il me faut tout de même spécifier que l'école constitue le contexte principal dans lequel je me suis sentie marginalisée, notamment puisque j'y passais, à l'enfance, à la préadolescence et à l'adolescence, le plus de mon temps et que j'y vivais le plus d'interactions significatives avec mes pairs. Cela dit et compte tenu de mes données, je me permets d'affirmer que l'école en tant que micro-société (Morrissette & Voynaud, 2002; Minuchin & Shapiro, 1983) est effectivement un lieu d'interactions, de socialisation et donc d'expériences riches de sens qui contribuent à façonner le cours de la vie et de l'identité des élèves qui la fréquentent (Lannegrand-Willems & Bosma, 2006; Howarth, 2002; Minuchin & Shapiro, 1983).

En somme, mon parcours identitaire et social comprend deux trajectoires distinctes, la première, plus destructive, se rapportant à la continuité de mes expériences en lien aux représentations sociales de la beauté, et la deuxième, plus constructive, relevant de la continuité de mes expériences propres aux représentations sociales des orientations sexuelles alternatives. Ainsi, au fil des incidents de violence verbale, sociale et physique dont j'ai été la proie tout au long de mon enfance et de ma préadolescence, il m'est devenu impossible de songer que mes pairs, le personnel scolaire et certains membres de ma famille se trompaient à mon endroit : ils étaient trop nombreux à me faire des reproches au sujet de mon poids ou à ne pas m'aider à m'en défendre pour que je puisse croire que mon corps et moi étions légitimes. Mes valises d'apprentissages identitaires se sont alors mises à bonder d'insultes, de critiques et de convictions venimeuses. Sachant qu'il m'était impossible de voyager sans valises et n'ayant pas, au sens figuré, les moyens de m'en procurer de nouvelles, j'ai péniblement poursuivi mon parcours en trainant mon bagage de vie, de telle sorte que tous mes voyages subséquents en ont été affligés. Cette série de voyages a, bien certainement, accablé ma perception de soi et, par ricochet, ma façon d'interagir avec autrui. En revanche, une expérience sociale positive entre pairs, la cessation des incidents de violence socioscolaire, l'acceptation de l'homosexualité de mon père, l'occasion d'évoluer et de m'affirmer dans une école secondaire artistique, la rétroaction positive de mes proches

vis-à-vis de mes talents et de mon orientation sexuelle, ainsi qu'un premier amour réciproque, ont rétabli un équilibre dans le contenu de mes valises : s'y retrouvaient désormais des éloges et la possibilité d'être aimée, admirée, acceptée et respectée. J'ai donc, par la suite, eu à composer avec la mise en opposition perpétuelle de mes certitudes d'autrefois et de mes nouvelles croyances identitaires, cédant tantôt aux unes et tantôt aux autres. Hélas, puisque la trame de mon langage interne avait été composée par les intimidateurs de mon enfance, mes nouvelles croyances étaient parfois plus difficiles d'accès. J'avais néanmoins trouvé la force de remettre en question le statu quo et de défendre publiquement mes identités et convictions.

C'est donc dire que la nature (constructive ou destructive) des répercussions identitaires et sociales qui résultent de la continuité des expériences propres aux représentations sociales d'une quelconque identité est relative à la qualité de cette continuité, et ce, dans la mesure où il n'y a pas de ruptures, lesquelles suscitent des prises de conscience et remises en question aptes à réorienter la trajectoire des expériences. Pour ce qui est de la qualité de cette continuité (positive ou négative), elle relève de l'environnement social et de ses réactions vis-à-vis de l'identité en question.

En route vers l'avenir (conclusion)

En toute vérité, il m'a fallu relire les pensées les plus intimes de la préadolescente et de l'adolescente que j'étais jadis afin de réaliser que j'avais, par l'entremise de mon langage interne, inconsciemment pris la relève des intimidateurs que j'avais tant redoutés et, ce faisant, que j'étais devenue le plus grand obstacle à l'atteinte de mon plein potentiel. Cette prise de conscience a fait naître en moi une lucidité qui me permet enfin de faire le tri de mes valises, de recomposer la trame de mon langage interne et, par conséquent, de réorienter la trajectoire de mes expériences. En ce sens, le fait d'étudier mes expériences socioscolaires en vue d'en saisir les répercussions entraîne, en soit, des répercussions en regard de mes expériences présentes et futures. Autrement dit, je viens, encore une fois, de rompre la continuité de mes expériences et je sens que ma vie en sera, à tout jamais, transformée.

ANNEXE A : Lettre de recrutement à l'intention de ma mère

Date

Chère maman,

Comme tu le sais déjà, je suis à la maîtrise en éducation depuis janvier 2007 (Université d'Ottawa). Lorsque j'ai découvert la méthode de l'histoire de vie, j'ai décidé que je voulais rédiger le récit autobiographique de ma construction identitaire en tant que femme voluptueuse et « queer » au sein des paliers éducationnels que j'ai fréquentés (école primaire et secondaire). Je me demandais si tu voudrais bien, en temps et lieu opportun, répondre à des questions que j'aurais au sujet de tes souvenirs et de ton expérience en regard de mes expériences socioscolaires.

Puisque l'expérience et l'identité se construisent, entre autres, par le biais d'interactions sociales, je crois que tes souvenirs pourraient enrichir et approfondir le récit autobiographique de mes expériences et de leurs répercussions. D'autre part, je souhaiterais, à l'aide de ton témoignage, de celui d'autres participants et du mien, pouvoir approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu socioscolaire. D'autant plus que les études auxquelles je me réfère jusqu'à présent négligent d'envisager l'expérience des parents d'un enfant victimisé à l'école ou d'un couple de femmes ayant ouvertement vécu une relation amoureuse en milieu scolaire, ce qui signifie que ton témoignage pourrait, dans une certaine mesure, servir à combler cette lacune.

Je sais que c'est chargé comme demande et je t'invite à bien y réfléchir. **Tu es, sans aucun doute, libre de refuser.** Ta participation, si participation il y a, doit être volontaire. J'insiste alors à ce que tu saches que je respecterai ton choix, quel qu'il soit, et que je serai en mesure d'effectuer mon étude que tu choisisses ou non d'y participer.

Dans le cas où tu acceptais d'y participer, je te ferais d'abord parvenir un formulaire de consentement. Une fois complété, je te ferais parvenir les questions d'entretien (en français ou en anglais). Le tout te serait envoyé par voie électronique (courriel). Il faudrait alors convenir d'une date d'envoi afin que tu puisses répondre aux questions dans un délai d'une journée, ce qui favoriserait la spontanéité de tes réponses (durée maximale approximative anticipée pour répondre aux questions : 3 heures). Il se pourrait aussi que je te fasse parvenir d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion du témoignage initial. Sache que tu serais, en tout temps, libre de te retirer de l'étude sans préjudice et sans devoir justifier ta décision. D'autant plus que tu aurais la liberté de ne pas répondre aux questions qui t'incommoderaient.

Malgré que je n'aie pas l'intention d'employer ton prénom, ceux qui me connaissent, m'ont connue, te connaissent ou t'ont connue pourraient t'identifier. **Il m'est donc impossible d'assurer la protection de ton anonymat.** Il se pourrait alors

que tu subisses des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs t'ayant identifiés détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il serait question. Ainsi, tu pourrais, si tu le désirais, lire ton témoignage, mon interprétation de celui-ci ainsi que la totalité de ma thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que tu aurais déclaré et comment tu serais représentée. Je m'engagerais ainsi à tenir compte de tes inquiétudes et à retirer ou modifier les extraits qui pourraient porter atteinte à ton intégrité personnelle ou à ta sécurité. D'autre part, je te ferais parvenir, par courriel, une copie de la transcription finale dans laquelle seraient intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que tu puisses la conserver à des fins personnelles.

Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seraient soulevés (Ex : représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux scolaires et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait, lors de l'entretien et à la suite de celui-ci, que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Si cela se produisait, je pourrais, dans le cas où tu me le demandais, te référer à une personne-ressource.

À titre d'information, il se pourrait fort bien que ma directrice de thèse et les membres de mon comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de ton témoignage, lequel serait sauvegardé sur le disque dur de mon ordinateur, sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de ma directrice de thèse ainsi que sur ma clé USB. Tout document électronique se rapportant à ton témoignage serait, par ailleurs, protégé par un mot de passe. En ce qui a trait à ma clé USB et le formulaire de consentement complété, ils seraient conservés chez moi pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à ton témoignage serait effacé (documents électroniques) ou déchiqueté (formulaire de consentement signé).

En ce qui concerne la diffusion de ton témoignage, tes propos seraient bien certainement intégrés à ma thèse de maîtrise, laquelle serait disponible au public, et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où tu m'accordais à nouveau ton consentement.

Cela dit, je te laisse y réfléchir et communiquerai avec toi par voie électronique d'ici les sept prochains jours afin de répondre à tes questions et pour savoir si tu acceptes ou non de participer à cette étude.

Anne-Sophie Ruest-Paquette
[Numéro de téléphone à domicile]
arues012@uottawa.ca

ANNEXE B : Lettre de recrutement à l'intention de mon père

Date

Cher papa,

Comme tu le sais déjà, je suis à la maîtrise en éducation depuis janvier 2007 (Université d'Ottawa). Lorsque j'ai découvert la méthode de l'histoire de vie, j'ai décidé que je voulais rédiger le récit autobiographique de ma construction identitaire en tant que femme voluptueuse et « queer » au sein des paliers éducationnels que j'ai fréquentés (école primaire et secondaire). Je me demandais si tu voudrais bien, en temps et lieu opportun, répondre à des questions que j'aurais au sujet de tes souvenirs et de ton expérience en regard de mes expériences socioscolaires.

Puisque l'expérience et l'identité se construisent, entre autres, par le biais d'interactions sociales, je crois que tes souvenirs pourraient enrichir et approfondir le récit autobiographique de mes expériences et de leurs répercussions. D'autre part, je souhaiterais, à l'aide de ton témoignage, de celui d'autres participants et du mien, pouvoir approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu socioscolaire. D'autant plus que les études auxquelles je me réfère jusqu'à présent négligent d'envisager l'expérience des parents d'un enfant victimisé à l'école ou d'un couple de femmes ayant ouvertement vécu une relation amoureuse en milieu scolaire, ce qui signifie que ton témoignage pourrait, dans une certaine mesure, servir à combler cette lacune.

Je sais que c'est chargé comme demande et je t'invite à bien y réfléchir. **Tu es, sans aucun doute, libre de refuser.** Ta participation, si participation il y a, doit être volontaire. J'insiste alors à ce que tu saches que je respecterai ton choix, quel qu'il soit, et que je serai en mesure d'effectuer mon étude que tu choisisses ou non d'y participer.

Dans le cas où tu acceptais d'y participer, je te ferais d'abord parvenir un formulaire de consentement afin de te demander la permission de puiser dans le témoignage enregistré sur bande audio puis transcrit que tu m'as accordé à l'occasion de mon travail de fin de session pour le cours de maîtrise intitulé Historical Narratives & Education (EDU5221). Une fois complété, il se pourrait que je te fasse parvenir d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion du témoignage initial. Sache que tu serais, en tout temps, libre de te retirer de l'étude sans préjudice et sans devoir justifier ta décision. D'autant plus que tu aurais la liberté de ne pas répondre aux questions qui t'incommoderaient.

Malgré que je n'aie pas l'intention d'employer ton prénom, ceux qui me connaissent, m'ont connue, te connaissent ou t'ont connue pourraient t'identifier. **Il m'est donc impossible d'assurer la protection de ton anonymat.** Il se pourrait alors que tu subisses des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs t'ayant

identifiés détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il serait question. Ainsi, tu pourrais, si tu le désirais, lire ton témoignage, mon interprétation de celui-ci ainsi que la totalité de ma thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que tu aurais déclaré et comment tu serais représenté. Je m'engagerais ainsi à tenir compte de tes inquiétudes et à retirer ou modifier les extraits qui pourraient porter atteinte à ton intégrité personnelle ou à ta sécurité. D'autre part, je te ferais parvenir, par courriel, une copie de la transcription finale dans laquelle seraient intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que tu puisses la conserver à des fins personnelles.

Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seraient soulevés (Ex : représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux socioscolaire et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Si cela se produisait, je pourrais, dans le cas où tu me le demandais, te référer à une personne-ressource.

À titre d'information, il se pourrait fort bien que ma directrice de thèse et les membres de mon comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de ton témoignage, lequel serait sauvegardé sur le disque dur de mon ordinateur, sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de ma directrice de thèse ainsi que sur ma clé USB. Tout document électronique se rapportant à ton témoignage serait, par ailleurs, protégé par un mot de passe. En ce qui a trait à ma clé USB et le formulaire de consentement complété, ils seraient conservés chez moi pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à ton témoignage serait effacé (documents électroniques) ou déchiqueté (formulaire de consentement signé).

En ce qui concerne la diffusion de ton témoignage, tes propos seraient bien certainement intégrés à ma thèse de maîtrise, laquelle serait disponible au public, et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où tu m'accordais à nouveau ton consentement.

Cela dit, je te laisse y réfléchir et communiquerai avec toi par voie électronique d'ici les sept prochains jours afin de répondre à tes questions et pour savoir si tu acceptes ou non de participer à cette étude.

Anne-Sophie Ruest-Paquette
[Numéro de téléphone à domicile]
arues012@uottawa.ca

ANNEXE C : Lettre de recrutement à l'intention de mon ancienne copine

Date

Chère _____,

Avant même de préciser la raison de ce message virtuel, je dois brièvement t'expliquer le cheminement que j'ai fait pour en arriver à ce point.

Je suis présentement à la maîtrise en éducation depuis janvier 2007 (Université d'Ottawa). Jusqu'à tout récemment, j'envisageais compléter une thèse en lien à la construction identitaire des francophones en Ontario (milieu minoritaire) et de l'apport de la chanson franco-ontarienne dans le développement de cette identité chez les jeunes. Je me suis rendue compte, en cours de route, que ce qui m'intéressait vraiment, c'était la notion de construction identitaire et du statut de minoritaire. Lorsque j'ai découvert la méthode de l'histoire de vie, j'ai décidé que je voulais rédiger le récit autobiographique de ma construction identitaire en tant que femme voluptueuse et « queer » au sein des paliers éducationnels que j'ai fréquentés (école primaire et secondaire). Voilà donc pourquoi je t'écris. Parce que, de un, l'affirmation de mon orientation sexuelle a été déclenchée par notre rencontre et notre relation, puis, de deux, parce que je me demandais si tu voudrais bien, en temps et lieu opportun, répondre à des questions que j'aurais au sujet de ton parcours avec moi au secondaire.

Puisque l'expérience et l'identité se construisent, entre autres, par le biais d'interactions sociales, je crois que tes souvenirs pourraient enrichir et approfondir le récit autobiographique de mes expériences et de leurs répercussions. D'autre part, je souhaiterais, à l'aide de ton témoignage, de celui d'autres participants et du mien, pouvoir approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu socioscolaire. D'autant plus que les études auxquelles je me réfère jusqu'à présent négligent d'envisager l'expérience des parents d'un enfant victimisé à l'école ou d'un couple de femmes ayant ouvertement vécu une relation amoureuse en milieu scolaire, ce qui signifie que ton témoignage pourrait, dans une certaine mesure, servir à combler cette lacune.

Je sais que c'est chargé comme demande et je t'invite à bien y réfléchir. **Tu es, sans aucun doute, libre de refuser.** Ta participation, si participation il y a, doit être volontaire. J'insiste alors à ce que tu saches que je respecterai ton choix, quel qu'il soit, et que je serai en mesure d'effectuer mon étude que tu choisisses ou non d'y participer.

Dans le cas où tu acceptais d'y participer, je te ferais d'abord parvenir un formulaire de consentement dans la langue de ton choix (français ou anglais). Une fois complété, je te ferais parvenir les questions d'entretien (en français ou en anglais). Le tout te serait envoyé par voie électronique (courriel). Il faudrait alors convenir d'une date d'envoi afin que tu puisses répondre aux questions dans un délai d'une journée, ce qui favoriserait la spontanéité de tes réponses (durée maximale approximative anticipée

pour répondre aux questions : 3 heures). Il se pourrait aussi que je te fasse parvenir d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion du témoignage initial. Sache que tu serais, en tout temps, libre de te retirer de l'étude sans préjudice et sans devoir justifier ta décision. D'autant plus que tu aurais la liberté de ne pas répondre aux questions qui t'incommoderaient.

Malgré que je n'aie pas l'intention d'employer ton prénom, ceux qui me connaissent, m'ont connue, te connaissent ou t'ont connue pourraient t'identifier. **Il m'est donc impossible d'assurer la protection de ton anonymat.** Cela dit, un pseudonyme te serait attribué. Il se pourrait tout de même que tu subisses des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs t'ayant identifiés détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il serait question. Ainsi, tu pourrais, si tu le désirais, lire ton témoignage, mon interprétation de celui-ci ainsi que la totalité de ma thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que tu aurais déclaré et comment tu serais représentée. Je m'engagerais ainsi à tenir compte de tes inquiétudes et à retirer ou modifier les extraits qui pourraient porter atteinte à ton intégrité personnelle ou à ta sécurité. D'autre part, je te ferais parvenir, par courriel, une copie finale de ton témoignage dans laquelle seraient intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que tu puisses la conserver à des fins personnelles.

Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seraient soulevés (Ex : représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux socioscolaire et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait, lors de l'entretien électronique et à la suite de celui-ci, que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Si cela se produisait, je pourrais, dans le cas où tu me le demandais, te référer à une personne-ressource.

À titre d'information, il se pourrait fort bien que ma directrice de thèse et les membres de mon comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de ton témoignage, lequel serait sauvegardé sur le disque dur de mon ordinateur, sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de ma directrice de thèse ainsi que sur ma clé USB. Tout document électronique se rapportant à ton témoignage serait, par ailleurs, protégé par un mot de passe. En ce qui a trait à ma clé USB, elle serait conservée chez moi pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à ton témoignage serait effacé.

En ce qui concerne la diffusion de ton témoignage, tes propos seraient bien certainement intégrés à ma thèse de maîtrise, laquelle serait disponible au public, et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où tu m'accordais à nouveau ton consentement.

Cela dit, je te laisse y réfléchir et communiquerai avec toi par voie électronique d'ici les sept prochains jours afin de répondre à tes questions et pour savoir si tu acceptes ou non de participer à cette étude.

Anne-Sophie Ruest-Paquette
[Numéro de téléphone à domicile]
arues012@uottawa.ca

P.S. On peut s'écrire en anglais si tu le préfères.

ANNEXE D : Formulaire de consentement à l'intention de ma mère

Titre de la recherche : *Le poids des représentations sociales : Les répercussions identitaires et sociales de mes expériences socioscolaires*

Chercheure : Anne-Sophie Ruest-Paquette

Directrice de recherche : Phyllis Dalley

A) INVITATION À PARTICIPER

Je suis invitée à participer à la recherche nommée ci haut qui est menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley.

B) RENSEIGNEMENTS

2. Objectifs de la recherche.

Ce projet de recherche vise à mieux comprendre les répercussions identitaires et sociales liées aux représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles telles que véhiculées sous diverses formes d'intimidation en milieu socioscolaire primaire et secondaire, et ce, plus précisément en ce qui a trait aux expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure).

2. Participation à la recherche

Ma contribution à cette recherche consistera essentiellement à :

- Participer à un entretien semi-dirigé rétrospectif par voie électronique d'une durée approximative de trois heures;
- Répondre à d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion de l'entretien initial;
- Lire mon témoignage, l'interprétation qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) en fera ainsi que la totalité de sa thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que j'aurai déclaré et comment je serai représentée, et ce, **seulement si je le désire.**

3. Confidentialité et anonymat

Malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'aie pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connue pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.**

De plus, on m'a avisé qu'il se pourrait que la directrice de thèse d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et les membres de son comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de mon témoignage.

4. Conservation et diffusion des données

Mon témoignage écrit et mes réponses écrites aux questions supplémentaires seront sauvegardés sur le disque dur de l'ordinateur à Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de Phyllis Dalley (directrice de thèse) ainsi que sur une clé USB. Tous les documents électroniques se rapportant à mon témoignage seront protégés par un mot de passe. Quant à la clé USB et le formulaire de consentement signé, ils seront conservés chez Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Une copie du formulaire de consentement signé sera également gardée sous clé dans le bureau de Phyllis Dalley. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à mon témoignage sera effacé (documents électroniques) ou déchiqueté (formulaire de consentement signé).

En ce qui concerne la diffusion de ces données, elles seront bien certainement intégrées à la thèse de maîtrise d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où je lui accordais à nouveau mon consentement.

5. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, je pourrai contribuer à enrichir et approfondir le récit autobiographique des expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et de leurs répercussions. D'autre part, mon témoignage servira à approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies dans ce domaine, et ce, en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu socioscolaire. D'autant plus qu'il permettra d'élucider mon expérience en tant que parent en regard des expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), ce qui, à la connaissance d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), serait une première dans le domaine de la recherche en éducation. De plus, la chercheure me fera parvenir, par courriel, une copie finale de mon témoignage dans laquelle seront intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que je puisse la conserver à des fins personnelles.

Par contre, comme il a déjà été précisé, malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'aie pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connue pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.** Par conséquent, il se pourrait que je subisse des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs m'ayant identifiée détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il sera question. Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seront soulevés (Ex : représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux socioscolaire et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait, lors de l'entretien et à la suite de celui-ci, que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants

ou des émotions fortes. Si cela se produit, je peux en parler avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et, s'il y a lieu, elle pourra me référer à une personne-ressource.

6. Droit de retrait

Ma participation est entièrement volontaire. Je suis libre de me retirer en tout temps par avis verbal ou écrit et de refuser de répondre aux questions qui m'incommodent, et ce, sans préjudice et sans devoir justifier ma décision. Si je décide de me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) par voie électronique ou au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si je me retire de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de mon retrait seront effacés. Je comprends qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) respectera mon choix, quel qu'il soit, et qu'elle serait en mesure d'effectuer son étude que je choisisse ou non d'y participer.

C) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion, je, _____, consens librement à prendre part à cette recherche telle que menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley. Je sais que je peux me retirer en tout temps et refuser de répondre aux questions qui m'incommodent sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Je réalise qu'il y a deux copies du formulaire de consentement, dont une copie que je peux garder.

Signature : _____

Date : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la chercheure _____

Date : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette, chercheure, en téléphonant au [numéro de téléphone à domicile] ou en envoyant un courriel au arues012@uottawa.ca. Je peux aussi communiquer avec sa directrice de thèse, Phyllis Dalley, en envoyant un courriel à pdalley@uottawa.ca ou en téléphonant au (613) 562-5800, poste 4120.

Pour tout renseignement sur les aspects éthiques de cette recherche, je peux m'adresser au responsable de l'éthique en recherche aux coordonnées suivantes :

Responsable de l'éthique en recherche

Université d'Ottawa, Pavillon Tabaret, 550, rue Cumberland, salle 159

Ottawa, ON

K1N 6N5

Tél.: (613) 562-5841

Courriel : ethics@uottawa.ca

ANNEXE E : Formulaire de consentement à l'intention de mon père

Titre de la recherche : *Le poids des représentations sociales : Les répercussions identitaires et sociales de mes expériences socioscolaires*

Chercheure : Anne-Sophie Ruest-Paquette

Directrice de recherche : Phyllis Dalley

A) INVITATION À PARTICIPER

Je suis invité à participer à la recherche nommée ci haut qui est menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley.

B) RENSEIGNEMENTS

2. Objectifs de la recherche.

Ce projet de recherche vise à mieux comprendre les répercussions identitaires et sociales liées aux représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles telles que véhiculées sous diverses formes d'intimidation en milieu socioscolaire primaire et secondaire, et ce, plus précisément en ce qui a trait aux expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure).

2. Participation à la recherche

Ma contribution à cette recherche consistera essentiellement à :

- Permettre à Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) de puiser dans le témoignage que je lui ai accordé en novembre 2007 dans le cadre d'un projet de fin de session pour le cours de maîtrise intitulé Historical Narratives & Education (EDU5221);
- Répondre à d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion de l'entretien initial;
- Lire mon témoignage, l'interprétation qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) en fera ainsi que la totalité de sa thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que j'aurai déclaré et comment je serai représenté, et ce, **seulement si je le désire.**

3. Confidentialité et anonymat

Malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'aie pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connu pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.**

De plus, on m'a avisé qu'il se pourrait que la directrice de thèse d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et les membres de son comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de mon témoignage.

4. Conservation et diffusion des données

Mon témoignage enregistré sur bande audio puis transcrit en novembre 2007 ainsi que mes réponses écrites aux questions supplémentaires seront sauvegardés sur le disque dur de l'ordinateur à Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de Phyllis Dalley (directrice de thèse) ainsi que sur une clé USB. Tous les documents électroniques se rapportant à mon témoignage seront protégés par un mot de passe. Quant à la clé USB et le formulaire de consentement signé, ils seront conservés chez Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Une copie du formulaire de consentement signé sera également gardée sous clé dans le bureau de Phyllis Dalley. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à mon témoignage sera effacé (documents électroniques) ou déchiqueté (formulaire de consentement signé).

En ce qui concerne la diffusion de ces données, elles seront bien certainement intégrées à la thèse de maîtrise d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où je lui accordais à nouveau mon consentement.

5. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, je pourrai contribuer à enrichir et approfondir le récit autobiographique des expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et de leurs répercussions. D'autre part, mon témoignage servira à approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies dans ce domaine, et ce, en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu scolaire. D'autant plus qu'il permettra d'élucider mon expérience en tant que parent en regard des expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), ce qui, à la connaissance d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), serait une première dans le domaine de la recherche en éducation. De plus, la chercheure me fera parvenir, par courriel, une copie finale de mon témoignage dans laquelle seront intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que je puisse la conserver à des fins personnelles.

Par contre, comme il a déjà été précisé, malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'ait pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connu pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.** Par conséquent, il se pourrait que je subisse des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs m'ayant identifié détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il sera question. Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seront soulevés (Ex : représentations sociales de la

beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux socioscolaire et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Si cela se produit, je peux en parler avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et, s'il y a lieu, elle pourra me référer à une personne-ressource.

6. Droit de retrait

Ma participation est entièrement volontaire. Je suis libre de me retirer en tout temps par avis verbal ou écrit et de refuser de répondre aux questions qui m'incommodent, et ce, sans préjudice et sans devoir justifier ma décision. Si je décide de me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) par voie électronique ou au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si je me retire de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de mon retrait seront effacés. Je comprends qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) respectera mon choix, quel qu'il soit, et qu'elle serait en mesure d'effectuer son étude que je choisisse ou non d'y participer.

C) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion, je, _____, consens librement à prendre part à cette recherche telle que menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley. Je sais que je peux me retirer en tout temps et refuser de répondre aux questions qui m'incommodent sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Je réalise qu'il y a deux copies du formulaire de consentement, dont une copie que je peux garder.

Signature : _____

Date : _____

Nom : _____

Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la chercheure _____

Date : _____

Nom : _____
Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche, ou pour me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette, chercheure, en téléphonant au [numéro de téléphone à domicile] ou en envoyant un courriel au arues012@uottawa.ca. Je peux aussi communiquer avec sa directrice de thèse, Phyllis Dalley, en envoyant un courriel à pdalley@uottawa.ca ou en téléphonant au (613) 562-5800, poste 4120.

Pour tout renseignement sur les aspects éthiques de cette recherche, je peux m'adresser au responsable de l'éthique en recherche aux coordonnées suivantes :

Responsable de l'éthique en recherche

Université d'Ottawa, Pavillon Tabaret, 550, rue Cumberland, salle 159

Ottawa, ON

K1N 6N5

Tél.: (613) 562-5841

Courriel : ethics@uottawa.ca

ANNEXE F : Formulaire de consentement à l'intention de mon ancienne copine

Titre de la recherche : *Le poids des représentations sociales : Les répercussions identitaires et sociales de mes expériences socioscolaires*

Chercheure : Anne-Sophie Ruest-Paquette

Directrice de recherche : Phyllis Dalley

A) INVITATION À PARTICIPER

Je suis invitée à participer à la recherche nommée ci haut qui est menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley.

B) RENSEIGNEMENTS

2. Objectifs de la recherche.

Ce projet de recherche vise à mieux comprendre les répercussions identitaires et sociales liées aux représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles telles que véhiculées sous diverses formes d'intimidation en milieu socioscolaire primaire et secondaire, et ce, plus précisément en ce qui a trait aux expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure).

2. Participation à la recherche

Ma contribution à cette recherche consistera essentiellement à :

- Participer à un entretien semi-dirigé rétrospectif écrit par voie électronique d'une durée approximative de trois heures;
- Répondre à d'autres questions par voie électronique afin de préciser ou d'approfondir les informations révélées à l'occasion de l'entretien initial;
- Lire mon témoignage, l'interprétation qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) en fera ainsi que la totalité de sa thèse avant la remise finale afin de confirmer ou contester ce que j'aurai déclaré et comment je serai représentée, et ce, **seulement si je le désire.**

3. Confidentialité et anonymat

Malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'aie pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connue pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.** Cela dit, je sais qu'un pseudonyme me sera attribué.

De plus, on m'a avisé qu'il se pourrait que la directrice de thèse d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et les membres de son comité de thèse (deux autres professeurs à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa) lisent des extraits de mon témoignage.

4. Conservation et diffusion des données

Le formulaire de consentement complété, mon témoignage écrit et mes réponses écrites aux questions supplémentaires seront sauvegardés sur le disque dur de l'ordinateur à Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de Phyllis Dalley (directrice de thèse) ainsi que sur une clé USB. Tous les documents électroniques se rapportant à mon témoignage seront protégés par un mot de passe. Quant à la clé USB, elle sera conservée chez Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) pendant dix ans au sein d'une boîte verrouillée. Au bout de dix ans, tout document se rapportant à mon témoignage sera effacé.

En ce qui concerne la diffusion de ces données, elles seront bien certainement intégrées à la thèse de maîtrise d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et pourraient aussi faire l'objet de publications ultérieures (Ex : articles, livre), dans la mesure où je lui accordais à nouveau mon consentement.

5. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, je pourrai contribuer à enrichir et approfondir le récit autobiographique des expériences socioscolaires d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et de leurs répercussions. D'autre part, mon témoignage servira à approfondir, humaniser et confirmer ou infirmer les connaissances scientifiques empiriques établies dans ce domaine, et ce, en ce qui a trait aux répercussions des représentations sociales et de leurs manifestations en milieu socioscolaire. D'autant plus qu'il permettra d'élucider mon expérience en regard de ma relation avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et de notre expérience en tant que couple à l'école secondaire, ce qui, à la connaissance d'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure), serait une première dans le domaine de la recherche en éducation. Qui plus est, la chercheure me fera parvenir, par courriel, une copie finale de mon témoignage dans laquelle seront intégrées les réponses aux questions supplémentaires, et ce, afin que je puisse la conserver à des fins personnelles.

Par contre, comme il a déjà été précisé, malgré qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) n'aie pas l'intention d'employer mon prénom, ceux qui la connaissent, l'ont connue, me connaissent ou m'ont connue pourraient m'identifier. **Il lui est donc impossible d'assurer la protection de mon anonymat.** Par conséquent, il se pourrait que je subisse des répercussions sociales dans la mesure où les lecteurs m'ayant identifiée détiendraient une opinion divergente à l'endroit des souvenirs, des opinions et des interprétations dont il sera question. Par ailleurs, étant donné la complexité des expériences liées aux thèmes qui seront soulevés (Ex : représentations sociales de la beauté et des identités et orientations sexuelles possibles en milieux socioscolaire et familial, séparation, intimidation, agression sexuelle), il se pourrait, lors de l'entretien électronique et à la suite de celui-ci, que certaines questions fassent surgir des souvenirs déplaisants ou des émotions fortes. Si cela se produit, je peux en parler avec Anne-

Sophie Ruest-Paquette (chercheure) et, s'il y a lieu, elle pourra me référer à une personne-ressource.

6. Droit de retrait

Ma participation est entièrement volontaire. Je suis libre de me retirer en tout temps par avis verbal ou écrit et de refuser de répondre aux questions qui m'incommodent, et ce, sans préjudice et sans devoir justifier ma décision. Si je décide de me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) par voie électronique ou au numéro de téléphone indiqué à la dernière page de ce document. Si je me retire de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de mon retrait seront effacés. Je comprends qu'Anne-Sophie Ruest-Paquette (chercheure) respectera mon choix, quel qu'il soit, et qu'elle serait en mesure d'effectuer son étude que je choisisse ou non d'y participer.

C) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche.

Après réflexion, je, (prénom et nom), consens librement à prendre part à cette recherche telle que menée par Anne-Sophie Ruest-Paquette à la Faculté d'Éducation de l'Université d'Ottawa sous la supervision de Phyllis Dalley. Je sais que je peux me retirer en tout temps et refuser de répondre aux questions qui m'incommodent sans préjudice et sans devoir justifier ma décision.

Je comprends qu'il m'est permis de compléter ce formulaire à l'ordinateur et qu'il m'est fortement recommandé d'en conserver une copie.

Mon prénom et nom :

Date :

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Prénom et nom de la chercheure :

Date :

Pour toute question relative à la recherche, ou pour me retirer de la recherche, je peux communiquer avec Anne-Sophie Ruest-Paquette, (chercheure), en téléphonant au [numéro de téléphone à domicile] ou en envoyant un courriel au arues012@uottawa.ca. Je peux aussi communiquer avec sa directrice de thèse, Phyllis Dalley, en envoyant un courriel à pdalley@uottawa.ca ou en téléphonant au (613) 562-5800, poste 4120.

Pour tout renseignement sur les aspects éthiques de cette recherche, je peux m'adresser au responsable de l'éthique en recherche aux coordonnées suivantes :

Responsable de l'éthique en recherche

Université d'Ottawa, Pavillon Tabaret, 550, rue Cumberland, salle 159

Ottawa, ON

K1N 6N5

Tél.: (613) 562-5841

Courriel : ethics@uottawa.ca

ANNEXE G : Questionnaire à l'intention de ma mère

Précisions

Merci maman d'avoir accepté de participer à cet entretien électronique, en ce lundi 9 juin, 2008.

Je veux simplement te rappeler que tu es libre de te retirer en tout temps par avis verbal ou écrit, sans préjudice et sans devoir justifier ta décision.

De même, s'il y a une question à laquelle tu ne veux pas répondre, tu n'as qu'à me l'écrire.

Je tiens à préciser que tes réponses vont servir de données dans le cadre de ma thèse.

Est-ce que tu me permets de considérer tes réponses pour ma thèse?

As-tu une objection à ce que je sauvegarde ton témoignage écrit sur le disque dur de mon ordinateur, sur ma clé USB et sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de Phyllis Dalley (directrice de thèse), sous condition qu'il soit protégé par un mot de passe?

Est-ce que tu comprends que toute personne m'ayant connue, me connaissant, t'ayant connue et te connaissant pourrait t'identifier et qu'il m'est donc impossible d'assurer la protection de ton anonymat?

Est-ce que tu comprends, par conséquent, qu'il se pourrait que tu subisses des répercussions sociales à la suite de la diffusion de ma thèse et de toute autre publication liée à cette étude?

As-tu des questions à me poser avant de commencer?

Es-tu prête?

Questions d'entretien

Bloc 1 : souvenirs avant l'école (petite enfance)

Quels sont tes souvenirs de moi avant que je commence l'école?

Peux-tu me parler de mes expériences sociales avant l'école élémentaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Peux-tu me parler de mes interactions avec les enfants?

Peux-tu me parler de mes interactions avec les adultes?

Bloc 2 : souvenirs de l'école élémentaire (enfance)

Quels sont tes souvenirs de moi lorsque je fréquentais l'école élémentaire?

Selon toi, est-ce que mes attitudes ou comportements laissaient entrevoir que j'étais consciente des représentations sociales de la beauté? Peux-tu m'expliquer ta réponse?

Est-ce que j'y étais confrontée ailleurs?

Quels sont tes souvenirs de mes expériences sociales à l'école élémentaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Comment qualifierais-tu ma relation avec toi à cette époque?

Comment qualifierais-tu ma relation avec papa à cette époque?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec mes pairs à l'école élémentaire?

Peux-tu me parler d'incidents qui t'ont particulièrement marquée?

Quels étaient les messages véhiculés à mon égard à l'école élémentaire?

Comment te sentais-tu face à ces messages?

Selon toi, quels ont été les répercussions immédiates de ces messages?

Quelles ont été tes expériences avec le personnel enseignant de l'école élémentaire que j'ai fréquentée?

Y a-t-il des enseignant(e)s dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Quelles ont été tes expériences avec les membres de la direction de l'école élémentaire que j'ai fréquentée?

Y a-t-il des directeurs/trices dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

J'avais quel âge lorsque j'ai suivi ma première thérapie?

Pourquoi l'ai-je suivie?

Comment ai-je réagi à l'idée de suivre une thérapie?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles contribué à ma construction identitaire? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec mon corps? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec la nourriture? Pourquoi?

À cette époque, quelle était ta relation avec ton corps?

Crois-tu que ta relation avec ton corps pourrait avoir eu un impact sur ma relation avec le mien? Comment?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec les membres de ma famille étendue (Ex : oncles, tantes, cousin(e)s, grands-parents)?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec la famille de papa lorsque j'étais enfant? Pourquoi?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec ta famille lorsque j'étais enfant? Pourquoi?

Bloc 3 : agression sexuelle (enfance et adolescence)

Selon toi, crois-tu qu'il pourrait y avoir un lien entre mes expériences à l'école élémentaire et l'agression sexuelle que j'ai vécue aux mains d'un garçon de mon groupe d'âge? Pourquoi?

Peux-tu me parler du moment où je t'ai dévoilé l'agression? Comment t'es-tu sentie?

J'avais quel âge lorsque je t'ai dévoilé l'agression? Et toi, tu avais quel âge?

Quel impact ta réaction a-t-elle eu sur notre relation? Pourquoi?

Peux-tu me parler du moment où je l'ai dévoilée à papa? Comment a-t-il réagi?

J'avais quel âge lorsque je lui ai dévoilé l'agression? Et lui, il avait quel âge?

Quel impact sa réaction a-t-elle eu sur ma relation avec lui? Pourquoi?

Bloc 4 : orientation sexuelle (enfance et adolescence)

Selon toi, est-ce que mon orientation sexuelle a été marquée par cette agression? Pourquoi?

Te souviens-tu s'il y a des personnes dans notre entourage qui ont prétendu que mon orientation sexuelle était le résultat de cette agression?

Peux-tu me parler de tes souvenirs du soir où papa t'a parlé de son orientation sexuelle? Comment avais-tu réagi? Comment t'étais-tu sentie?

Comment votre relation a-t-elle changé après son dévoilement?

J'avais quel âge lorsque papa m'en a parlé? Te souviens-tu de comment j'avais réagi?

Est-ce que notre relation a changé après son dévoilement? Comment?

Est-ce qu'on s'en ai souvent reparlé depuis? Pourquoi?

Est-ce que ma relation avec papa a changé après son dévoilement? Comment?

Pourquoi crois-tu qu'il a attendu aussi longtemps avant d'en parler?

À ce que tu saches, qu'est-ce que je connaissais de l'homosexualité avant son « coming out »?

Est-ce que tu l'as déjà blâmé pour mon orientation sexuelle?

Est-ce que d'autres personnes l'ont blâmé?

Crois-tu qu'il y a un lien?

J'avais quel âge lorsqu'il a commencé à fréquenter son ancien copain?

Combien de temps cette relation a-t-elle duré?

Comment est-ce que j'ai réagi à leur couple?

Comment as-tu vécu leur relation?

Bloc 5 : souvenirs de l'école secondaire (adolescence)

Quels sont tes souvenirs de moi lorsque je fréquentais l'école secondaire?

Quels sont tes souvenirs de mes expériences sociales à l'école secondaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Comment qualifierais-tu ma relation avec toi à cette époque?

Comment qualifierais-tu ma relation avec papa à cette époque?

Te souviens-tu des garçons que j'ai fréquentés? Comment qualifierais-tu ces relations?

Peux-tu me parler d'incidents qui t'ont particulièrement marquée lorsque j'étais à l'école secondaire?

Quelles ont été tes expériences avec le personnel enseignant de l'école secondaire que j'ai fréquentée?

Y a-t-il des enseignant(e)s dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Quelles ont été tes expériences avec les membres de la direction de l'école secondaire que j'ai fréquentée?

Y a-t-il des directeurs/trices dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Est-ce que le personnel scolaire de mon école secondaire était conscient de l'orientation sexuelle de papa?

Est-ce que cela a eu des répercussions à l'endroit de vos interactions?

Est-ce que ta relation avec le personnel de l'école a changé à la suite de mon « coming out »? Pourquoi?

Est-ce que ma relation avec toi et papa a changé comme suite à mon « coming out »? Comment?

Est-ce que votre relation à toi et papa a changé à la suite de mon « coming out »? Comment?

Savais-tu que j'avais essayé de créer un groupe de soutien pour les élèves GLBTI à l'école? Peux-tu me parler de cette expérience?

Te souviens-tu pourquoi ça ne s'est jamais réalisé?

Te souviens-tu de l'article que j'avais voulu publier dans le journal de l'école au sujet de l'homophobie? Peux-tu me parler de cette expérience?

Selon toi, est-ce que mes attitudes ou comportements laissaient entrevoir que j'étais consciente des représentations sociales des identités et orientations sexuelles en milieu scolaire? Peux-tu m'expliquer ta réponse?

Est-ce que j'y étais confrontée ailleurs?

Quels sont tes souvenirs de mon « coming out »?

Est-ce que tu te doutais de mon orientation sexuelle avant mon « coming out »? Pourquoi?

Crois-tu que l'homosexualité de papa a eu un impact sur la façon que j'ai vécu mon « coming out » ?

Quels sont tes souvenirs de ma relation avec Abby?

Selon toi, comment mon expérience avec Abby était-elle différente de celles avec les garçons que j'ai fréquentés?

Est-ce que tu crois que le fait d'être une fille plutôt qu'un garçon ait changé quelque chose à mon expérience homosexuelle en milieu scolaire? Pourquoi?

Est-ce que tu crois qu'il y a des différences entre l'expérience d'un jeune qui dévoile son homosexualité aujourd'hui versus lorsque tu étais à l'école? Pourquoi?

Est-ce que tu crois qu'il y a des différences entre l'expérience d'un jeune qui dévoile son homosexualité aujourd'hui versus lorsque j'étais à l'école? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école secondaire ont-elles contribué à ma construction identitaire? Pourquoi?

Bloc 7 : conclusion

Y a-t-il autre chose que tu voudrais partager avec moi en lien à mes expériences à l'école élémentaire et secondaire?

Pourquoi as-tu accepté de participer à cet entretien?

Comment crois-tu que la nature de notre relation pourrait avoir influencé l'entretien et les réponses que tu as partagées?

Comment crois-tu que nos conversations antérieures puissent avoir teinté ton témoignage?

Crois-tu avoir modifié tes réponses en fonction du fait qu'elles seront transcrites et qu'elles pourraient être lues dans ma thèse? Comment?

Avant de terminer, est-ce que tu as une ou des questions à me poser? Si oui, laquelle/lesquelles?

ANNEXE H : Questions d'entretien à l'intention de mon père

Précisions

As-tu une objection à ce que j'enregistre notre entretien?

Merci papa d'avoir accepté de participer à cette rencontre, en ce (date).

Je veux simplement te rappeler que tu es libre de changer d'idée et de te retirer de l'entrevue à tout moment.

De même, s'il y a une question à laquelle tu ne veux pas répondre, tu n'as qu'à me le dire et je passerai à la prochaine.

Je tiens à préciser qu'il y a des questions qui se rapportent uniquement à mon travail de fin de session dans le cadre du cours « Historical Narratives & Education », alors que d'autres pourraient aussi me servir pour ma thèse.

Est-ce que tu me permets de considérer tes réponses pour mon travail de fin de session?

Est-ce que tu me permets de considérer tes réponses pour ma thèse?

As-tu des questions à me poser avant de commencer?

Es-tu prêt?

Questions d'entrevues

Bloc 1 : souvenirs avant l'école (petite enfance)

Quels sont tes souvenirs de moi avant que je commence l'école?

Peux-tu me parler de mes expériences sociales avant l'école élémentaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Bloc 2 : souvenirs de l'école élémentaire (enfance)

Quels sont tes souvenirs de moi lorsque je fréquentais l'école élémentaire?

Selon toi, comment est-ce que je suis devenue consciente des représentations sociales de la beauté à l'école? Est-ce que j'y étais confrontée ailleurs?

Quels sont tes souvenirs de mes expériences sociales à l'école élémentaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec mes pairs à l'école élémentaire?

Peux-tu me parler d'incidents qui t'ont particulièrement marqué?

Quels étaient les messages véhiculés à mon égard à l'école élémentaire? Comment te sentais-tu face à ces messages? Selon toi, quels ont été les retombées immédiates de ces messages?

Quelles ont été tes expériences avec le personnel enseignant de l'école élémentaire que j'ai fréquentée? Y a-t-il des enseignant(e)s dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Quelles ont été tes expériences avec les membres de la direction de l'école élémentaire que j'ai fréquentée? Y a-t-il des directeurs/trices dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

J'avais quel âge lorsque j'ai suivi ma première thérapie?

Te souviens-tu de comment je me sentais face à cette thérapie?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles contribué à ma construction identitaire? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec mon corps? Pourquoi?

À cette époque, quelle était ta relation avec ton corps?

Crois-tu que ta relation avec ton corps pourrait avoir eu un impact sur ma relation avec le mien? Comment?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec les membres de ma famille étendue (Ex : oncles, tantes, cousin(e)s, grands-parents)?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec la famille de maman lorsque j'étais enfant?

Comment qualifierais-tu mes interactions avec ta famille lorsque j'étais enfant?

Bloc 3 : agression sexuelle (enfance et adolescence)

Selon toi, crois-tu qu'il pourrait y avoir un lien entre mes expériences à l'école élémentaire et l'agression sexuelle que j'ai vécue aux mains d'un garçon de mon groupe d'âge? Pourquoi?

Peux-tu me parler du moment où je t'ai dévoilé l'agression? Comment t'es-tu senti?

J'avais quel âge lorsque je t'ai dévoilé l'agression? Et toi, tu avais quel âge?

Te souviens-tu de comment je me suis sentie face à ta réaction? Peux-tu m'en parler?

Peux-tu me parler du moment où je l'ai dévoilée à maman? Comment a-t-elle réagi?

J'avais quel âge lorsque je lui ai dévoilé l'agression? Et elle, elle avait quel âge?

Te souviens-tu de comment je me suis sentie face à sa réaction? Peux-tu m'en parler?

Bloc 4 : homosexualité (enfance et adolescence)

Selon toi, est-ce que mon orientation sexuelle a été marquée par cette agression? Pourquoi?

Te souviens-tu s'il y a des personnes dans mon entourage qui ont prétendu que mon orientation sexuelle était le résultat de cette agression?

J'avais quel âge lorsque tu m'as parlé de ton orientation sexuelle? Et toi, quel âge avais-tu?

Peux-tu me parler de tes souvenirs du soir où tu m'en as parlé?

Est-ce que maman le savait déjà? Comment avait-elle réagi?

Comment votre relation a-t-elle changé après ton dévoilement?

Est-ce que notre relation a changé après ton dévoilement? Comment?

Est-ce qu'on s'en ai souvent reparlé depuis? Pourquoi?

Pourquoi as-tu attendu aussi longtemps avant d'en parler?

À ce que tu saches, qu'est-ce que je connaissais de l'homosexualité avant ton « coming out »

Quelle était ta profession au moment de ton dévoilement?

Est-ce que tes collègues étaient conscients de ton orientation sexuelle? Comment le sont-ils devenus?

Est-ce que tes étudiants étaient conscients de ton orientation sexuelle? Comment le sont-ils devenus?

Comment te sentais-tu en tant qu'homosexuel dans le milieu universitaire? Pourquoi?

Et comment te sens-tu depuis?

Est-ce que le personnel de mon école élémentaire était conscient de ton orientation sexuelle? Est-ce que cela a eu des retombées sur vos interactions?

Est-ce qu'on t'a déjà blâmé pour mon orientation sexuelle? Crois-tu qu'il y a un lien?

J'avais quel âge lorsque tu as commencé à fréquenter ton ancien copain? Et toi, tu avais quel âge?

Selon toi, comment est-ce que j'ai vécu votre relation?

Combien de temps cette relation a-t-elle duré?

As-tu eu d'autres relations avant ou depuis? Pourquoi?

Bloc 5 : souvenirs de l'école secondaire (adolescence)

Quels sont tes souvenirs de moi lorsque je fréquentais l'école secondaire?

Quels sont tes souvenirs de mes expériences sociales à l'école secondaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lesquel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Te souviens-tu des garçons que j'ai fréquentés? Comment qualifierais-tu ces relations?

Peux-tu me parler d'incidents qui t'ont particulièrement marqué lorsque j'étais à l'école secondaire?

Quelles ont été tes expériences avec le personnel enseignant de l'école secondaire que j'ai fréquentée? Y a-t-il des enseignant(e)s dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Quelles ont été tes expériences avec les membres de la direction de l'école secondaire que j'ai fréquentée? Y a-t-il des directeurs/trices dont tu te souviens plus que d'autres? Pourquoi?

Est-ce que le personnel scolaire de mon école secondaire était conscient de ton orientation sexuelle? Est-ce que cela a eu des retombées sur vos interactions?

Est-ce que ta relation avec le personnel de l'école a changé suite à mon dévoilement? Pourquoi?

Est-ce que ma relation avec toi et maman a changé suite à mon dévoilement? Comment?

Est-ce que votre relation à toi et maman a changé suite à mon dévoilement? Comment?

Savais-tu que j'avais essayé de créer un groupe de soutien pour les élèves GLBTI à l'école? Te souviens-tu pourquoi ça ne s'est jamais réalisé?

Quels sont tes souvenirs de mon « coming out »?

Est-ce que tu te doutais de mon orientation sexuelle avant mon « coming out »? Pourquoi?

Crois-tu que ton homosexualité a eu un impact sur la façon que j'ai vécue mon « coming out » ?

Quels sont tes souvenirs de ma relation avec Abby?

Selon toi, comment mon expérience avec Abby était-elle différente de celles avec les garçons que j'ai fréquentés?

Est-ce que tu crois que le fait d'être une fille plutôt qu'un garçon ait changé quelque chose à mon expérience homosexuelle en milieu scolaire? Pourquoi?

Est-ce que tu crois qu'il y a des différences entre l'expérience d'un jeune qui dévoile son homosexualité aujourd'hui versus lorsque tu étais à l'école? Pourquoi?

Est-ce que tu crois qu'il y a des différences entre l'expérience d'un jeune qui dévoile son homosexualité aujourd'hui versus lorsque j'étais à l'école? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école secondaire ont-elles contribué à ma construction identitaire? Pourquoi?

Bloc 7 : conclusion

Y a-t-il autre chose que tu voudrais partager avec moi en lien à mes expériences à l'école élémentaire et secondaire?

Pourquoi as-tu accepté de participer à cette entrevue?

Comment crois-tu que la nature de notre relation pourrait avoir influencé l'entrevue et les réponses que tu as partagées?

Avant de terminer, est-ce que tu as une ou des questions à me poser? Si oui, laquelle/lesquelles?

ANNEXE I : Questionnaire à l'intention de mon ancienne copine

Précisions

Merci Abby d'avoir accepté de répondre à mes questions par voie électronique, telles que je te les envoie en ce dimanche 25 mai, 2008.

Je veux simplement te rappeler que tu es libre de te retirer en tout temps par avis verbal ou écrit, sans préjudice et sans devoir justifier ta décision.

De même, s'il y a une question à laquelle tu ne veux pas répondre, tu n'as qu'à me l'écrire.

Je tiens à préciser que tes réponses vont servir de données dans le cadre de ma thèse.

As-tu une objection à ce que je sauvegarde cet entretien électronique sur le disque dur de mon ordinateur, sur ma clé USB et sur le disque dur de l'ordinateur dans le bureau de Phyllis Dalley (directrice de thèse), sous condition qu'il soit protégé par un mot de passe?

Est-ce que tu me permets de considérer tes réponses pour ma thèse?

Est-ce que tu comprends que toute personne m'ayant connue, me connaissant, t'ayant connue et te connaissant pourrait t'identifier et qu'il m'est donc impossible d'assurer la protection de ton anonymat?

Est-ce que tu comprends, par conséquent, qu'il se pourrait que tu subisses des répercussions sociales à la suite de la diffusion de ma thèse et de toute autre publication liée à cette étude?

As-tu des questions à me poser avant de commencer?

Es-tu prête?

Questions d'entretien

Bloc 1 : souvenirs de l'école élémentaire (enfance)

Est-ce que je t'ai déjà parlé de mes expériences socioscolaires à l'école élémentaire (Ex : ami(e)s, interactions avec mes pairs, interactions avec les enseignants et les membres de la direction, incidents marquants, messages véhiculés à mon endroit, thérapie)?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles contribué à ma construction identitaire à l'époque où tu me connaissais? Pourquoi?

Selon toi, comment mes expériences vécues à l'école élémentaire ont-elles façonné ma relation avec mon corps à l'époque où tu me connaissais? Pourquoi?

Bloc 2 : agression sexuelle (enfance et adolescence)

Est-ce que tu étais consciente que j'avais, durant ma préadolescence, vécu une agression sexuelle aux mains d'un garçon de mon groupe d'âge?

Est-ce que tu as témoigné des séquelles de cette agression? Si oui, lesquelles?

Selon toi, crois-tu qu'il pourrait y avoir un lien entre mes expériences à l'école élémentaire et cette agression sexuelle? Pourquoi?

Peux-tu me parler du moment où je t'ai dévoilé l'agression? Comment t'es-tu sentie?

J'avais quel âge lorsque je t'ai dévoilé l'agression? Et toi, tu avais quel âge?

Bloc 3 : souvenirs de l'école secondaire (adolescence)

Selon toi, est-ce que mon orientation sexuelle a été marquée par cette agression? Pourquoi?

Étais-tu consciente de l'orientation sexuelle de mon père?

Selon toi, quel impact son orientation sexuelle avait-elle dans ma vie?

Crois-tu qu'il y a un lien entre l'homosexualité de mon père et mon orientation sexuelle? Pourquoi?

Quels sont tes souvenirs de moi avant que nous formions un couple?

Quels sont tes souvenirs de mes expériences sociales à l'école secondaire?

Est-ce que j'avais des ami(e)s? Lequel(le)s? Comment les qualifierais-tu?

Te souviens-tu des garçons que j'ai fréquentés? Comment qualifierais-tu ces relations?

Quand et comment nous sommes-nous connues?

Quand et comment sommes-nous devenues un couple?

Est-ce que tu te doutais de mon orientation sexuelle avant que nous formions un couple? Pourquoi?

Comment te sentais-tu face à ton orientation sexuelle à cette époque?

Comment définissais-tu ton orientation sexuelle à cette époque? Cette définition a-t-elle changée?

Selon toi, comment est-ce que je définissais mon orientation sexuelle à cette époque? Cette définition a-t-elle changée au cours du secondaire?

Comment me décrirais-tu lorsque nous étions en couple?

Quelle était ma relation avec mon corps?

Quelle était ma relation avec la nourriture?

Selon toi, est-ce que mes attitudes ou comportements laissaient entrevoir que j'étais consciente des représentations sociales de la beauté à l'école? Peux-tu m'expliquer ta réponse?

Selon toi, est-ce que mes attitudes ou comportements laissaient entrevoir que j'étais consciente des représentations sociales des identités et orientations sexuelles en milieu scolaire? Peux-tu m'expliquer ta réponse?

Quels ont été les défis que tu as eu à surmonter en tant que lesbienne en milieu scolaire?

Selon toi, ces défis étaient-ils les mêmes pour moi?

Quels ont été, selon toi, les défis que nous avons eu à surmonter en tant que couple en milieu scolaire?

Selon toi, étions-nous « out » à l'école? Si oui, comment la communauté scolaire (Ex : élèves, personnel scolaire, parents d'élèves) a-t-elle réagi à notre couple?

Sentais-tu que nous étions en sécurité à l'école? Pourquoi?

Sentais-tu qu'il fallait cacher notre amour à l'école ou ailleurs? Pourquoi?

Est-ce que ta relation avec le personnel de l'école a changé suite à notre dévoilement? Comment?

Est-ce que ma relation avec le personnel de l'école a changé suite à notre dévoilement? Comment?

Tes parents étaient-ils conscients de notre relation?

Ta relation avec eux a-t-elle changé en raison de notre relation?

Selon toi, mes parents étaient-ils conscients de notre relation? Ma relation avec eux a-t-elle changé en raison de notre relation?

Comment qualifierais-tu ma relation avec mon père à cette époque? Pourquoi?

Comment qualifierais-tu ma relation avec la famille de mon père à cette époque? Pourquoi?

Étaient-ils conscients de notre relation? Comment y ont-ils réagi?

Comment qualifierais-tu ma relation avec ma mère à cette époque? Pourquoi?

Comment qualifierais-tu ma relation avec la famille de ma mère à cette époque? Pourquoi?

Étaient-ils conscients de notre relation? Comment y ont-ils réagi?

Savais-tu que j'avais essayé de créer un groupe de soutien pour les élèves GLBTI à l'école? Peux-tu me parler de cette expérience?

Te souviens-tu pourquoi ça ne s'est jamais réalisé?

Te souviens-tu de l'article que j'avais voulu publier dans le journal de l'école au sujet de l'homophobie? Peux-tu me parler de cette expérience?

Crois-tu que l'homosexualité de mon père a eu un impact sur la façon que j'ai vécue mon « coming out » ?

Nos « coming out » étaient-ils différents? Comment? Pourquoi?

Quels sont tes souvenirs de notre relation?

Est-ce que tu crois que le fait d'être un couple de filles plutôt que de garçons ait changé quelque chose à notre expérience homosexuelle en milieu scolaire? Pourquoi?

Est-ce que tu crois qu'il y a des différences entre l'expérience d'un jeune qui dévoile son homosexualité aujourd'hui versus lorsque nous étions à l'école? Pourquoi?

Selon toi, comment nos expériences à l'école secondaire ont-elles contribué à ma construction identitaire à cette époque? Pourquoi?

Combien de temps notre relation a-t-elle duré?

Te souviens-tu comment et pourquoi nous nous sommes séparées?

Que retiens-tu de notre expérience? Pourquoi?

Tes expériences en lien à ton orientation sexuelle en milieu scolaire ont-elles eu des répercussions à long terme sur ta construction identitaire?

Bloc 4 : conclusion

Y a-t-il autre chose que tu voudrais partager avec moi en lien à nos expériences à l'école secondaire?

Pourquoi as-tu accepté de participer à cet entretien?

Comment crois-tu que la nature de notre relation pourrait avoir influencé l'entretien et les réponses que tu as partagées?

Comment crois-tu que nos conversations antérieures puissent avoir teinté ton témoignage?

Crois-tu avoir modifié tes réponses en fonction du fait qu'elles pourraient être lues dans ma thèse? Comment?

Avant de terminer, est-ce que tu as une ou des questions à me poser? Si oui, laquelle/lesquelles?

Bibliographie

- Abrams, D., Ruthland, A., Cameron, L., & Ferrel, J. (2007). Older but Willer: In-Group Accountability and the development of Subjective Group Dynamics. *Developmental Psychology*, 46(1), 134-148.
- Baglieri, S., & Knopf, J. H. (2004). Normalizing Difference in Inclusive Teaching. *Journal of Learning Disabilities*, 37(6), 525-529.
- Becker, H. S. (1963/1985). *Outsiders : Études de sociologie de la déviance* (Traduction J.-P. Briand, & J.-M. Chapoulie). Paris: Éditions A.-M. Métailié, 248p.
- Bélanger, N., & Farmer, D. (2004). L'exercice du métier d'élève, processus de socialisation et sociologie de l'enfance. *Revue des sciences de l'éducation de McGill*, 39(1), 45-67.
- Benjamin, S., Nind, M., Hall, K., Collins, J., & Sheefy, K. (2003). Moments of Inclusion and Exclusion: Pupils Negotiating Classroom Contexts. *British Journal of Sociology of Education*, 24(5), 547-558.
- Berger, P. L., & Luckmann, T. (1966/1967). *The Social Construction of Reality* (2nd ed.). New York: Anchor Books, 219p.
- Braud, M. (2006). *La forme des jours : Pour une poétique du journal personnel*. Paris : Éditions du Seuil, 321p.
- Centre pour la collaboration gouvernementale. (novembre 2001). *Tirer avantage de notre diversité : Le Canada, société de l'apprentissage*. Préparé par D. G. Lenihan et J. Kaufman. Ottawa, 43p.
- Clandinin, J. D., & Connelly, M. F. (2000). *Narrative Inquiry: Experience and Story in Qualitative Research*. California: Jossey-Bass Publishers, 211p.
- Clark, L., & Tiggemann, M. (2006). Appearance Culture in Nine- to 12-year-old girls: Media and Peer Influences on Body Dissatisfaction. *Social Development*, 15(4), 628-642.
- Dalley, P., & Campbell, M. (2006). Constructing and Contesting Discourses of Heteronormativity: An Ethnographic Study of Youth in a Francophone High School in Canada. *Journal of language, identity, and education*, 5(1), 11-29.
- Dalley, P., & Campbell, M. (2003). Être gai, lesbienne ou bisexuel(le) à l'école. Dans N. Labrie (Éd.), et S. Lamoureux (Dir.), *Les enjeux de l'éducation franco-ontarienne*, pp.203-222. Sudbury : Prise de Parole.

- Delory-Momberger, C. (2000). *Les histoires de vie: De l'invention de soi au projet de formation*. Paris: Anthropos, 289p.
- Devine, D., & Kelly, M. (2006). 'I Just Don't Want to Get Picked on by Anybody': Dynamics of Inclusion and Exclusion in a Newly Multi-Ethnic Irish Primary School. *Children & Society*, 20, 128-139.
- Dewey, J. (1947/1968). *Expérience et éducation* (2^e éd., Traduction et présentation M.A. Carroi). Paris : Librairie Armand Colin, 147p.
- Dill, E. J., Vernberg, E. M., Fonagy, P., Twemlow, S. W., & Gamm, B. K. (2004). Negative Affect in Victimized Children: The Roles of Social Withdrawal, Peer Rejection, and Attitudes Toward Bullying. *Journal of Abnormal Child Psychology*, 32(2), 159-173.
- Dohnt, H. K., & Tiggemann, M. (2006). Body Image Concerns in Young Girls; the Role of Peers and Media Prior to Adolescence. *Journal of Youth and Adolescence*, 35(2), 141-151.
- Dunkley, T. L., Wertheim, E. H., & Paxton, S. J. (2001). Examination of a Model of Multiple Sociocultural Influences on Adolescent Girls' Body Dissatisfaction and Dietary Restraint. *Adolescence*, 36(142), 265-279.
- Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles de l'Ontario (juin 2006). *Politiques et pratiques pour la sécurité dans les écoles : un plan d'action*. Imprimeur de la Reine.
- Équipe d'action pour la sécurité dans les écoles de l'Ontario (novembre 2005). *Améliorer la sécurité dans les écoles : un plan d'action pour la prévention de l'intimidation*. Imprimeur de la Reine.
- Fairclough, N. (1999). *Critical Discourse Analysis: The Critical Study of Language* (4th ed.). New York: Longman Group limited, 262p.
- Fédération des enseignantes et des enseignants de l'Ontario, et le Centre ontarien de prévention des agressions (2007). *Bien-être@l'école: Projet de prévention de l'intimidation* (trousse avec cédérom).
- Fortier, C. (1997). *Les individus au cœur du social*. Québec et Ottawa: Les presses de l'Université de Laval, 467p.
- Fraenkel, J. R., & Wallen, N. E. (1990/2006). Introduction to Qualitative Research. *How to design and evaluate research in education* (6th ed., pp. 427-508). New York: McGraw-Hill.

- Fulwiler, M. (2003). *Reading the Personal: Toward a Theory and Practice of Self Narrative*. (Doctor of Philosophy, University of New Hampshire, 153p.).
- Gagnon, D. (2005). *Identité, culture et éducation: l'exemple des Métis francophones du Manitoba*. Congrès de l'ACELF tenu à Winnipeg le 30 septembre 2005, Winnipeg, Chaire de recherche du Canada sur l'identité Métisse, CUSB, 20p.
- Goffman, E. (1973/1992). *La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi* (Traduction A. Accardo). Paris : Éditions de Minuit, 251p.
- Gust, S. W. (2005). *A Performance of Identity: Reflections Upon Automethods*. (Doctor of Philosophy, Southern Illinois University Carbondale, 166p.).
- Hall, S. (1990). Cultural Identity and Diaspora. In J. Rutherford (Ed.), *Identity: community, culture, difference* (pp.222-237). London: Lawrence & Wishart.
- Halverson, E. R. (2005). Inside-Out: Facilitating Gay Youth Identity Development Through a Performance-Based Youth Organization. *Identity: An international journal of theory and research*, 5(1), 67-90.
- Howarth, C. (2006). A Social Representation is Not a Quiet Thing: Exploring the Critical Potential of Social Representation Theory. *British Journal of Social Psychology*, 45, 65-86.
- Howarth, C. (2002). Identity in Whose Eyes? The Role of Representations in Identity Construction. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 32(2), 145-162.
- Jer's Vision (2008). www.jersvision.org, Consulté le 13 novembre 2008.
- Johnson, P. Haunting Heterosexuality: The Homo/Het Binary and Intimate Love. *Sexualities*, 7(2), 183-200.
- Jones, D. C., Vigfusdottir, T. H., & Lee, Y. (2004). Body Image and the Appearance Culture Among Adolescent Girls and Boys: An Examination of Friend Conversations, Peer Criticism, Appearance Magazines and the Internalization of Appearance Ideals. *Journal of Adolescent Research*, 19(3), 323-338.
- Jones, S. E., Haslam, S. A., York, L., & Ryan, M. K. (2008). Rotten Apple or Rotten Barrel? Social Identity and Children's Responses to Bullying. *British Journal of developmental Psychology*, (32), 117-132.
- Karsenti, T., & Savoie-Zajc, L. (2004). *La recherche en éducation: Étapes et approches* (3^e éd.). Sherbrooke: Éditions du CRP, Faculté d'éducation, 316p.

- Lannegrand-Willems, L., & Bosma, H. A. (2006). Identity Development-in-Context: The School as an Important Context for Identity Development. *Identity: An International Journal of Theory and Research*, 5(1), 85-113.
- Lederman, T. (2005). *Out From the Ashes of Diversity Day: Student's Negotiations of Heteronormative Spaces in Two High Schools*. (Doctor of Education in Teachers College, Columbia University, 193p.).
- Macklem, G. L. (2003). *Bullying and Teasing: Social Power in Children's Groups*. New York: Kluwer Academic/Plenum Publishers, 205p.
- Malcolm, K. T., Jensen-Campbell, L. A., Rex-Lear, M., & Waldrip, A. M. (2006). Divided we Fall: Children's Friendships and Peer Victimization. *Journal of Social and Personal Relationships*, 23(5), 721-740.
- May, G. (1979/1984). *L'autobiographie* (2^e éd.). Paris: Presses Universitaires de France, 225p.
- Messiou, K. (2006). Understanding Marginalisation in Education: The Voice of Children. *European Journal of Psychology of Education*, 21(3), 305-318.
- Ministère de l'Éducation de l'Ontario (2001). *Code de conduite 2001*. Imprimeur de la Reine.
- Ministère de l'Éducation de l'Ontario (1994). *Pour des écoles sans violence : une politique*. Imprimeur de la Reine.
- Ministère de l'Éducation et de la Formation et le Ministère du Solliciteur général et des Services correctionnels (1996). *Valeurs, influences et relations avec ses pairs* (Guide pédagogique, 2^{ième} édition). Imprimeur de la Reine.
- Ministère de l'Éducation et de la Formation et le Ministère du Solliciteur général et des Services correctionnels (1985). *Valeurs, influences et relations avec ses pairs* (Guide pédagogique). Imprimeur de la Reine.
- Minuchin, P. P., & Shapiro, E. K. (1983). The School as a Context for Social Development. In P. H. Mussen (Ed.), *Handbook of Child Psychology: Socialization, Personality and Social Development* (4th ed., pp. 197-256). U.S.A.: John Wiley & Sons.
- Misa, C. M. (2006). *Marginalized Multiplicities : The Journeys of Chicana /Latina Lesbian and Bisexual High School Students* (Doctor of Philosophy in Education, University of Illinois at Urbana-Champaign, 182p.).

- Morissette, R., & Voynaud, M. (2002). *Accompagner la construction des savoirs* (pp. 193-200). Montréal: Chenelière/McGraw-Hill.
- Munro, P. (1998a). Engendering Curriculum History. In William F. Pinar (Ed.), *Curriculum Toward New Identities*, pp.263-294. New York: Garland Publishing Inc.
- Munro, P. (1998b). *Subject to Fiction: Women Teachers, Life History Narratives, and the Cultural Politics of Resistance*. Philadelphia: Open University Press, 153p.
- Ng-A-Fook, N. (2007). *An Indigenous Curriculum of Place: The United Houma Nation's Contentious Relationship with Louisiana's Educational Institutions*. New York: Routledge, 232p.
- Office québécois de la langue française (2003). Queer. Dans le *Grand dictionnaire terminologique* (http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp), consulté le 14 décembre, 2007.
- Paxton, H. L. (2005). The Effects of Childhood Obesity on Self-Esteem. (Thesis, Graduate College of Marshall University, 21p.).
- Phares, V., Steinberg, A. R., & Thompson, J. K. (2004). Gender Differences in Peer and Parental Influences: Body Image Disturbance, Self-Worth, and Psychological Functioning in Preadolescent Children. *Journal of Youth and Adolescence*, 33(5), 421-429.
- Pineau, G., & Le Grand, J. (1993). *Les histoires de vie*. Paris: Presses Universitaires de France, 126p.
- Prud'homme, D. (2004). *La violence à l'école n'est pas un jeu d'enfant : pour intervenir dès le primaire*. Montréal : Les éditions du remue-ménage, 142p.
- Robichaud, M.G. (2003). *L'enfant souffre-douleur*. Montréal: Éditions de l'Homme, 170p.
- Rutherford, J. (1990). A Place Called Home: Identity and the Cultural Politics of Difference. In J. Rutherford (Ed.), *Identity: Community, Culture, Difference*, pp.9-27. London: Lawrence & Wishart.
- Saillant, F. (1994). *Au coeur de la baleine: Obésité et transformation*. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 158p.
- Smith, L. (1999/2001). *Decolonizing Methodologies : Research and Indigenous Peoples* (pp.19-41). Dunedin: University of Otago Press.

Smith, S., & Watson, J. (2001). *Reading Autobiography: A Guide for Interpreting Life Narratives* (pp.1-14). Minneapolis; University of Minnesota Press.

Waterhouse, S. (2004). Deviant and Non-Deviant Identities in the Classroom: Patrolling the Boundaries of the Normal Social World. *European Journal of Psychology of Education, 19*(1), 69-84.

Whitty, M. (2002). Possible Selves: An Exploration of the Utility of a Narrative Approach. *Identity: An international journal of the theory and research, 2*(3), 211-228.